

Charles Yriarte

**Les bords de l'Adriatique
et le Monténégro**

(contiene 257 incisioni su legno e 7 carte geografiche)

Venezia

Istria – Quarnero – Dalmazia – Montenegro

La costa italiana

Tomo I

edizione anastatica

a cura di Alessandra De Paolis

sulla base dell'edizione Hachette - 1878

Edizioni CISVA 2010



LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE MONTÉNÉGRO.

A SON ALTESSE ROYALE

MARGUERITE DE SAVOIE

PRINCESSE DE PIÉMONT



LE BICENTENAIRE.

INTRODUCTION

Itinéraire du voyage — Intérêt qu'il peut offrir au lecteur.

Je vais tracer à grands traits l'itinéraire du voyage auquel je convie le lecteur ; il abordera des côtes plus lointaines et des pays plus mystérieux ; mais je peux dire hardiment qu'en ce qui concerne l'ère moderne, il n'aura jamais visité des rives plus fertiles en événements, des sites plus pittoresques, des villes plus fécondes pour l'histoire de l'art, ni trouvé des traces plus évidentes du génie de l'homme, de sa turbulence et de son ambition. On est bien près désormais de tout savoir, on veut qu'aucun point du monde ne garde son secret, mais il semble que l'attrait d'un pays reste encore en raison directe de son éloignement du sol qui nous a vus naître ; cependant nous allons évoluer au cœur de l'Europe, à quelques centaines de lieues de ses grandes capitales ; il ne s'agit ni d'expéditions aventureuses, ni de découvertes géographiques ; nous ne perdrons jamais de vue les rives ; à peine entrerons-nous à vingt lieues dans l'intérieur des terres qui bordent le golfe Adriatique, et nous nous proposons d'en faire le tour

depuis Otrante jusqu'aux premières villes de l'Albanie. Nous partirons de Venise, nous visiterons Trieste et l'Istrie, le golfe du Quarnero, la Dalmatie, depuis Zara jusqu'aux Bouches de Cattaro, et nous pénétrerons dans les Bouches en passant ces fameuses *Catene*, qu'on barrait autrefois aux flottes conquérantes par des chaînes de fer. Abordant à Cattaro, nous escaladerons la Montagne Noire, pour aller saluer dans leurs nids d'aigles les belliqueux Monténégrins : regagnant enfin l'Adriatique, en coupant l'entrée du golfe dans sa largeur, nous débarquerons à Otrante en suivant toute la côte méridionale de l'Italie, pour revenir au point de départ. Venise sera notre quartier général. Sur la côte italienne, nous toucherons à Lecce, à Brindisi, à Manfredonia, à Otrante, Bari, Ancône, Sinigaglia, Fano, Urbino, Pesaro, Rimini, Ravenne et Chioggia.

Le côté nouveau du voyage que je propose, c'est que je compte ne pas m'en tenir à la lisière, qui fut autrefois vénitienne, turque, lombarde, sarraisine, normande, gothique ou grecque. Ce serait suivre l'itinéraire des paquebots qui font une halte à chaque point du littoral et le voyage n'aurait pas ainsi tout son attrait : je compte explorer l'Istrie et la Dalmatie dans toute la profondeur, depuis la côte jusqu'à la Croatie et la frontière de Bosnie et celle de l'Herzégovine, et résider même quelques jours à Cattigne.

Pour Venise, je n'ai point à dire au lecteur quelle sorte d'attrait l'y attend : c'est une ville incomparable, unique : je lui ai consacré en cette même année un livre monumental intitulé : *VENISE. — Histoire, Art, Industrie, la ville et la vie* ; ce livre est le résultat de dix voyages successifs et de longues études qui m'ont permis de faire, en quelque sorte, une encyclopédie de cette merveilleuse cité. Je compte cependant m'y arrêter quelque temps avec le lecteur, car il reste toujours quelque chose à dire sur une telle ville, et en un point quelconque de l'Adriatique que je sois, je cherche malgré moi dans l'espace le campanile de Saint-Marc.

Le lecteur connaît mon itinéraire : je veux, avant de partir, lui dire quel genre d'intérêt l'attend dans cette excursion. Elle nécessitera trois ou quatre mois, et les dépenses qu'elle exige ne sont pas considérables, car ces régions sont très-peu fréquentées. Les seuls voyageurs qu'on y rencontre sont les caboteurs de la Pouille qui abordent dans les pays slaves, ou ceux de Dalmatie qui viennent conclure quelques affaires avec les habitants de la côte opposée, celle de l'Italie méridionale. Vingt fois, accoudé à la barrière de bois des Bains du Lido, suspendue au-dessus de l'Adriatique dont les flots viennent battre les frères pilotis qui les portent, après avoir visité les îles pittoresques, Chioggia, Burano, Torcello, Murano, Sainte-Hélène, j'interrogeais l'espace comme si je voulais percer les brumes du golfe : quelque chose m'attirait vers la rive opposée, terre grise, dénudée, qui depuis Trieste jusqu'en Grèce baigne dans la mer ses trois cents lieues de côtes, où quatre-vingts îles et écueils parallèles au rivage, et qui portent des villes considérables, émergent en formant des *fjords* et d'étroits canaux.

Cette fois je vais déchirer le voile et percer la brume qui me cache ces rives. Si Venise est connue de tous, si on traverse le Frioul fréquemment pour se rendre à Vienne, on s'arrête déjà

plus rarement à Trieste, parce que vers Nabresina on a hâte de monter au nord pour gagner les grandes capitales, et on laisse généralement sans les parcourir ces régions qui formaient autrefois l'Illyrie et qui viennent d'être si profondément agitées par le soulèvement des Slaves. L'Istrie, les îles du Quarnero et la Dalmatie restent un pays mystérieux pour nous ; la côte, de Trieste à Raguse, est mieux connue, reliée qu'elle est par un service de paquebots du *Lloyd*, très-fréquenté, très-confortable et bien organisé : mais si on débarque dans un de ces ports et que, franchissant l'enceinte fortifiée des anciennes colonies vénitiennes, on tente d'entrer en Bosnie ou en Herzégovine en coupant, comme nous allons le faire, la chaîne de montagnes qui les sépare de la Croatie et de la Dalmatie : on peut dire hardiment que les régions les plus lointaines, celles qui hier encore étaient les plus ignorées, ont trouvé plus d'historiens et d'explorateurs que ce coin oublié de l'Europe. Il existe évidemment des ouvrages allemands ou anglais, des récits de voyages épars çà et là ; mais aucun guide français ne peut nous servir à nous orienter dans ces parages.

M. Xavier Marmier, il y a plus de trente ans, a exploré l'Istrie dans sa partie nord-ouest ; mais pour la Dalmatie il s'en est tenu aux villes du littoral. Mérimée avait projeté d'aller jusqu'à Knin : mais il a avoué dans sa préface de la *Guzla*, écrite plus de dix ans après la publication du volume, qu'il avait, à l'aide de sa connaissance des idiomes étrangers et avec la collaboration de son docte ami Ampère, écrit, à Paris, avec des documents, ses poèmes slaves, si vraisemblables dans leur rythme et leur texture que Pouchkine lui-même y fut trompé¹.

Nous sommes convaincu que, malgré ces travaux divers, ce voyage reste encore à écrire : voyage vivant, exact, renseigné, tel enfin qu'on les sait faire aujourd'hui. M. Albert Dumont, dans son livre *le Balkan et l'Adriatique*, en un excellent chapitre sur les *Slaves du sud*, a bien indiqué le genre d'intérêt qu'offre une telle entreprise.

Après l'avoir tentée, nous comprenons aujourd'hui pourquoi les voyageurs sont si peu nombreux. Les routes, si elles sont sûres, sont rares, et celles qui existent datent de l'occupation française. On ne trouve, en dehors des grands centres, ni caravansérails, ni auberges, ni ressources pour la nourriture, ni moyens de locomotion. Il faut, avec une santé robuste, un peu de résolution pour s'avancer dans ces régions presque désertes où l'on ne parle que le slave. Le pays intérieur est triste, désolé : parfois, pendant dix lieues, on ne voit à perte de vue que plaines rocheuses où ne croît pas un brin d'herbe, et les mots de *Terraincognita* qui reviennent si fréquemment dans les récits des anciens voyageurs sont pleinement justifiés.

¹ On peut consulter sur la matière : Kohl, Petter, Köhler, Levasseur, Ami Boné, Marco Cazotti, Cusani, Cyprien Robert, Wilkinson, Peaton, Roedlich, Germarr, Delarue, le docteur Muller, Crasinski, Stefanovich, Falvi et Niegelaar de Leipzig. Mais il faut observer que chacun d'eux a pris ou une ville ou un coin du pays dont nous nous occupons, quand il ne s'est pas borné à une spécialité scientifique ou au côté purement historique. Nous ne parlons que pour mémoire des classiques : Paolo Sarpi (1683), Spon et Wheeler (1725), Minuccio Minucci de Zara (1683), Fortis (1764), l'Anglais Adams qui a restauré le palais de Dioclétien (1764), Cassas et Lavallée (1802), Kandler, Lanza, Carrara, et avant tout l'*Ylliricum sacrum* de Farlati, qui a servi de base à tous ceux que nous avons cités.

Mais dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes très-pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux qui ornent leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier qui est bien fait pour charmer les aqua-rellistes. A chaque pas l'historien trouve encore les traces des premiers colonisateurs, l'archéologue s'enthousiasme à la vue des vestiges sans nombre et de ruines si énormes, qu'on ne pourrait les comparer qu'aux plus importantes que nous a laissées la période romaine. Parfois aussi, par un désolant contraste, le penseur, arrêté devant des plaines où s'éleva jadis l'une des plus grandes villes de la Dalmatie, n'en trouve même plus la trace, tandis qu'à chaque pas s'éveille le souvenir des Vénitiens. Le géologue et le naturaliste trouvent dans cette nature inféconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités ; celui que préoccupe l'étude de l'ethnologie ne rencontrera peut-être enfin dans aucune partie de l'Europe un champ plus fécond pour ses observations sur les races, leur caractère et leurs aspirations, comme l'homme politique pourra étudier sur place la redoutable hypothèse d'un grand empire à fonder par l'agglomération des Slaves du sud.

Au point de vue de la nature, les bouches du Cattaro sont certainement un des plus beaux lieux de la terre, un des plus admirables spectacles qu'elle puisse offrir, et les Bocchais (*Bocchesi*), par leurs habitudes et leurs mœurs, sont dignes d'intéresser le voyageur. Quant aux Monténégrins, c'est plus que de la curiosité qu'on éprouve à leur endroit : il y a là un mystère à pénétrer, et comme la nature a pris soin de le dérober aux yeux en élevant une immense barrière entre eux et la mer, la difficulté même qu'on doit surmonter pour arriver jusqu'au cœur de leur principauté, ajoute singulièrement à l'intérêt de l'excursion. Si, après avoir visité le Monténégro, nous traversons le golfe pour regagner l'Italie, il nous suffira de citer le nom des principales villes pour réveiller de grands souvenirs ; en effet, chacun de ces ports, depuis Brindes jusqu'à Ancône, chacune de ces villes situées à la côte a joué un grand rôle au temps de l'Empire romain. Les traces de la noble antiquité s'y voient à chaque pas, le moyen âge et la Renaissance en ont fait des centres intellectuels de premier ordre, l'art et l'histoire s'y confondent, de grands noms surgissent à la pensée, de grandes personnalités revivent, dont on trouve la visible trace. Les temps qui ne sont plus recommencent pour nous, les empires détruits se reconstituent ; les invasions des barbares, la puissance pontificale, le pouvoir féodal, les petites principautés, si exigües par le territoire, si grandes et si fortement accentuées dans l'histoire par le rude caractère de leurs chefs ou par le goût des princes de la Renaissance pour les arts, reviennent à la pensée quand on visite ces rivages aux noms éclatants : Bari, Barletta, Rimini. Ravenne surtout, dont on ne peut séparer le nom de l'empereur Théodoric, ni celui de Dante, un poète égal devant l'histoire aux plus puissants, ni même celui de Byron, qui a voulu par

un orgueil légitime, associer dans la mémoire du voyageur son souvenir à celui du grand exilé de Florence.

Tel est le programme que nous allons réaliser, et tel est l'itinéraire que nous allons accomplir. Certaines habitudes d'esprit, une tradition respectée, des goûts et des tendances personnels font que nous ne saurions visiter un pays sans nous préoccuper de son passé, de son illustration, de ses ancêtres plus ou moins glorieux, de la place qu'il occupe dans l'histoire de l'art, sans négliger ses ressources économiques et les chances d'avenir qu'il offre. C'est le privilège de ces régions aujourd'hui abandonnées d'offrir de temps en temps au regard des voyageurs des restes de monuments qu'ils ont le droit de lui montrer comme des titres de noblesse : on ne s'étonnera donc pas, en face d'une pierre sur laquelle est gravé un grand nom, de nous voir nous arrêter pour évoquer, au lieu même où il repose, le conquérant ou le poète couché dans la tombe.

Est-ce une fatalité ou une tendance à laquelle nous obéissons sans nous en douter ? Le fait est que, parti il y a quelques années pour explorer une villa construite par le Palladio, sculptée par Alessandro Vittoria et peinte par le Véronèse, nous aboutissions, après deux années de recherches dans la plupart des archives de l'Europe, à la restitution de la *Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle* ; aujourd'hui nous allons chercher à Pola, à Zara, à Raguse les traces de ce même patricien Provéditeur de la Sérénissime République en Dalmatie, lorsque je ne sais quel immense désir d'école buissonnière nous a fait sortir des villes et arriver jusqu'en Bosnie, jusqu'en Herzégovine et au Monténégro, déchiffrant de vieilles inscriptions, dessinant des costumes, notant des lambeaux de poèmes slaves échappés aux rapsodes dalmates qui grattaient leur guzla. La nouveauté des spectacles nous a frappé ; c'était, presque au cœur de l'Europe, un terrain vierge pour l'écrivain, alors que les mystères des régions les plus lointaines, du nord au midi du globe, étaient dévoilés par de hardis explorateurs. Élargissant dès lors le champ de nos recherches, nous avons fermé les manuscrits de Zara et les chartes de Raguse, et nous nous sommes rappelé que, chez nous, l'historien avait étouffé pour un instant les instincts du peintre et du littérateur épris du pittoresque et voué aux vivantes actualités : ce livre est né de ce hasard. Une circonstance particulière nous a affermi dans l'idée de l'écrire : nous pourrions à l'appui de nos récits présenter aux lecteurs le côté plastique du voyage ; c'est toujours une tâche aride que celle qui consiste à décrire des monuments et des costumes sans les appuyer de documents qui sont la démonstration évidente du récit. Le dessin est pour nous une langue que nous parlons sans fatigue, et le crayon est bien fait pour compléter la description. Que de fois, en lisant des récits de voyage d'un haut intérêt, avons-nous désiré de les voir accompagnés des illustrations qui auraient doublé le prix de la lecture ? L'occasion se présentait, nous l'avons saisie, et tous ces crayons brillants d'artistes habiles, à l'esprit prompt, à la main souple, ont donné un corps à nos croquis fugitifs, rapides, esquissés parfois sur le pommeau d'une selle, à la pluie battante, au soleil, aux dernières lueurs du jour. Nous devons les remercier ici ; ils ont l'intui-

tion des choses et réalisent ce que nous n'avons fait qu'ébaucher : grâce à eux, le lecteur, depuis Otrante et Lecce jusqu'à Budua, pourra voir se dérouler devant lui le panorama des villes blanches et des grands ports, des îles couvertes d'oliviers, des écueils et des rochers, depuis les côtes de la Grèce jusqu'aux premières villes de l'Islam, l'ancien golfe Adriatique enfin, dont Venise prétendait être la souveraine incontestée au nom du bref d'un pontife, et dont elle est restée si longtemps la Reine.



LE CHÂTEAU DE LA COLONNE ET LE LION DE VENISE.



INTÉRIEUR DU PALAIS FOSCARI.

CHAPITRE PREMIER

VENISE

Le charme de Venise — Origine de la ville. — Sa suprématie — Sa décadence. — Premier séjour à Venise. — Les funérailles de Daniel Manin. — Le Grand Canal. — Le plan de Venise du haut du Campanile. — La place Saint-Marc. — L'intérieur de Saint-Marc. — Le Palais Ducal. — La salle du Grand-Conseil. — Le pont des Soupirs. — La Scala d'Oro. — La gondole et les gondoliers. — La Traghetto. — Les théâtres. — La Fénice. — Ovation à la belle étoile. — San Lazzaro dei Armeni. — Chioggia. — Les Lidos, depuis Venise jusqu'à Brondolo. — Les Murazzi. — La ville. — Les vallées.

I

Si l'Italie n'avait pas ses aïeux, leur héritage, le prodigieux amoncellement de chefs-d'œuvre que l'antiquité et la Renaissance ont entassés depuis Rome jusqu'à Venise, si elle n'avait pas son histoire, ses poètes et son idiome, elle aurait encore sa nature, son ciel, son soleil et ses horizons, ses mœurs, sa couleur et sa vie pittoresque.

Rome a son caractère et son immense prestige, ses pompes, ses souvenirs et l'idée touchante et grandiose qui s'attache à la succession de saint Pierre. Naples a sa baie, son Vésuve : Sorrente, Pausilippe, Capo di Monte, la charmante échancrure bleuâtre que Capri

fait à l'horizon ; elle a ses petites anses, ses côtes exquises, et sa mer bleue qui vient baigner les villages blancs assis sur le sable. Gênes a son golfe et ses palais, Florence a l'Arno, la Tribune et les Cascines, le Barghetto, ses salons amis, son doux parler, et son Piazzone ; Ravenne a son caractère sombre et ses palais des rois Goths ; Pavie a sa Chartreuse ; Vérone a ses maisons à fresques, ses Scaliger et sa place de l'Herbe ; Côme a son lac ; Sienné, Milan, Bologne, Pérouse, Padoue, Parme, ont leurs monuments et leur histoire, leurs légendes et leur parfum de moyen âge ; et tant de marbres, tant de toiles, tant de palais, tant de souvenirs, tant de héros, tant de preux, tant d'amants, tant de poètes et tant de demi-dieux, justifient l'éternel pèlerinage. L'incessant va-et-vient du monde entier, qui font de l'Italie de tous les âges l'hôtellerie de l'Occident, le musée de l'humanité et le dépôt sacré des archives de la civilisation.

Cependant, entre toutes ces villes italiennes, Venise a encore un autre attrait, le je ne sais quoi qui flotte impalpable dans son air et qui est peut-être encore plus puissant que les puissantes et irrésistibles séductions du génie humain. — Venise a le charme.

Le charme est un don, il est comme la grâce et il est comme l'amour ; on ne peut ne pas le ressentir, et il faut quelque délicatesse d'âme pour en être touché. Il se pose où il lui plaît, on l'a sans le savoir, il est souvent le privilège de qui ne le mérite point. Quelque effort qu'on fasse pour le poursuivre, on ne saurait l'atteindre, il fuit celle-ci pour s'attacher à celle-là ; et suffit à tout embellir.

Cette impalpable séduction, d'autres pays la possèdent encore ; et puisque je tente d'expliquer la théorie de la grâce et du charme, je serais tenté de croire que le charme est une émanation d'un soleil tempéré ; avancez vous vers le foyer, brûlez-vous de plus près aux rayons de l'astre, montez aux sources mêmes de la lumière, au trône d'Hélios, allez vers la Sicile, si âpre et si belle, vous le ressentez encore ; allez plus loin encore, le charme s'est envolé.

Bourbon, l'Afrique centrale, les républiques de l'Équateur, Madagascar, les Indes, ont un autre attrait, plus puissant peut-être, ils n'ont plus celui-là, et je serais tenté de croire que le charme meurt à ces températures exaspérées ; que la sécheresse ardente de la Libye, le souffle brûlant qui passe sur les sables de l'Afrique centrale l'étouffent et le dissolvent, car il règne dans toute sa plénitude entre les Alpes et l'Adriatique, depuis Cadix jusqu'au Guadarrama, aux îles Baléares, dans l'Archipel, aux côtes de la Grèce : il se pose surtout, avec le gypaète et l'ibis rose, dans ces petites anses où s'abritent la blanche Oloosone et la blanche Camyre, dans tous ces petits ports blancs que nous allons visiter depuis l'Istrie jusqu'à Chio, à Rhodes la ville rose, à Lesbos, et dans tout l'archipel des Sporades.

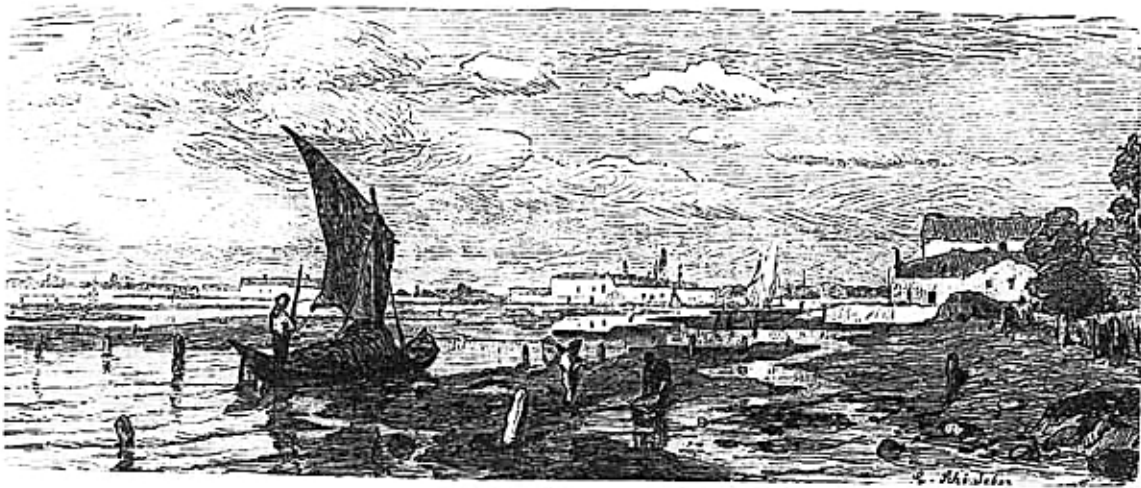
J'avoue cependant que quelques voyageurs échappent à cette séduction et ne la sauraient ressentir : Venise leur paraît triste parce qu'elle est silencieuse, abandonnée, pauvre et mélancolique ; il leur faut le mouvement, la vie, la fièvre des grandes villes, le tumulte des rues, l'éclat des boulevards, la variété des spectacles, et surtout cette distraction facile à saisir et cette diversité toujours nouvelle de nos capitales. L'originalité de Venise, c'est son silence, sa situation bizarre dans un estuaire, sa nature exceptionnelle ; et c'est dans l'exception singulière de sa construction invraisemblable que gît toute cette originalité, sans parler du prodigieux amoncellement de monuments qu'elle offre aux voyageurs, des musées en plein air, des dentelles de ses façades, des arabesques de ses balcons, du pittoresque et de l'inattendu de chaque chose.

L'origine de Venise est aussi curieuse que sa construction, et c'est à cette circonstance bizarre du choix d'un estuaire pour refuge qu'est dû tout l'attrait de cette ville : cité incomparable, unique au monde, où rien ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, où tout est nouveau, inattendu, bizarre ; où le ciel semble être la lagune et la lagune paraît être le ciel, où les îles ont l'air de flotter dans l'éther, où l'architecture est une fantaisie réalisée et un rêve

qui a pris un corps. Tout y est au rebours des lois de l'équilibre et des traditions, une voiture y est un mythe et on n'y voit que cinq chevaux, qui sont en bronze, tandis qu'un enfant y est effrayé à la vue d'un vrai coursier.

Venise est une ville qui vous affole pour peu que vous vous sentiez un peu de poésie dans l'âme et quelque jeunesse dans le cœur ; son peuple est doux, confiant, aimable, d'une indifférence suprême et d'un esprit de conciliation sans limite. Quelque chose d'impalpable, d'indéfinissable y tient lieu de joie, de bonheur, de santé, quoiqu'on n'y entende jamais chanter un oiseau, ni bruir le vent dans les arbres, et que le soleil, au lieu d'éclater dans les haies, y joue sur les marbres blancs, sur l'émail des briques roses et irise sa lagune des nuances des perles et de la nacre.

Avant d'y entrer, voyons en quelques mots à quelles singulières circonstances ce peuple



LAGUNES DE VENISE.

a dû de fonder sa cité dans les lagunes et comment, alors que s'ouvraient devant lui toutes les côtes du golfe Adriatique, il a voulu s'isoler dans son estuaire.

Au sixième siècle, quelques milliers de citoyens vénètes, constamment inquiétés par les passages des barbares qui envahissent l'Italie, se réfugient dans les marais de l'Adriatique ; ils en consolident le sol en enfonçant dans la lagune les bois des forêts voisines, et, d'un groupe de quatre-vingts îles avec Rivo-Alto pour centre, ils fondent une ville à l'abri des incursions. Ils sont pêcheurs et vont vivre de la mer. A l'aide de bateaux plats, ils pénètrent dans les rivières qui viennent se jeter dans l'estuaire, où leurs îles semblent des vaisseaux à l'ancre, et, timidement, vont offrir à ceux qui les ont chassés de la terre ferme le sel que la vague dépose sur les rives. Peu à peu ils font des traités ; ils se hasardent à franchir les golfes, développent la navigation, s'enrichissent par leur esprit d'industrie, deviennent indispensables à leurs voisins ; bientôt ils se donnent des lois, affermissent leur existence, s'affranchissent des tribuns et trouvent une formule de gouvernement : une république aristocratique, et restent pendant douze siècles fidèles à la forme qu'ils ont adoptée.

Ambitieux à l'excès, audacieux, rusés, actifs, ils se déclarent, sur un mot d'un pape, les souverains de l'Adriatique. Il leur faut des flottes pour soutenir leurs prétentions : ils vont les construire, et en peu de temps ils seront en état de faire la loi depuis les rives de l'Isonzo jusqu'en Grèce. Ils n'ont pas de territoire et flottent sur les eaux ; il leur faut des colonies : ils

vont régner par la ruse et par la force depuis Capo d'Istria jusqu'en Albanie, en Istrie, en Dalmatie, dans l'Archipel. Quand nous, Français, voudrions porter l'armée des croisés en Orient, ils se feront les entrepreneurs de nos transports, et, toujours naïfs et peut-être héroïques, nous payerons avec du sang les frais de passage en montant à l'assaut de Zara la rebelle, qui s'est révoltée contre ses nouveaux maîtres, les Vénitiens.

Les voici devenus riches; leur commerce s'étend jusqu'à la mer Noire et à la mer d'Azof; ils ont des comptoirs fortifiés; ils rapportent de l'Orient, non-seulement l'or et les perles, mais les restes de l'antiquité et les manuscrits des poètes, des savants et des philosophes grecs. Comme on suspend un ex-voto au cou des madones au retour d'un long voyage, ils décorent les églises du Rialto et parent leurs monuments et la ville tout entière des admirables épaves des villes grecques détruites dans de sanglants assauts.

A la Grèce ils ont pris les arts et la littérature, les mosaïstes, les verriers, les bronzes antiques, les statues de marbre; ils vont multiplier ses manuscrits, emprunter ses formes architecturales, se les approprier, et trouver leur architecture nationale. L'imprimerie, découverte en Allemagne, les trouve bien préparés; ils n'éprouvent pas en face de ce merveilleux instrument, le type mobile, la terreur admirative qui fait qu'on s'attarde à regarder une découverte avant de la mettre en œuvre; ils s'en emparent avec fureur. Jean de Spire et Janson, quelques années à peine après Gutenberg, atteignent du premier coup au sommet de l'art.

Les Aldes naissent; les grands artistes apportent leur concours et illustrent les livres. L'imprimerie est née géante, elle ne sera plus dépassée; on verra des hommes comme le Carpaccio, Jean Bellin, le Titien, illustrer les œuvres de Colonna et les comédies de Térence. La gloire et la puissance politique s'ajoutent à cette illustration intellectuelle et la complètent. Venise est une nouvelle Athènes. Le bibliothécaire de Saint-Marc est élu doge, et cette élection, qui se répète par trois fois, symbolise l'admirable protection que le Sénat accorde aux sciences, aux arts et aux lettres.

L'Académie de Venise est fondée, la peinture se dégage avec le Giorgione et le Carpaccio; Sansovino, Leopardi, les Lombardi, le Palladio, bâtissent des palais et élèvent aux doges des tombeaux dignes de l'art grec; la rue est un musée; chaque patricien honore son saint et lui élève une chapelle de marbre, les campaniles se dressent dans l'air, les caravansérails des marchands étrangers sont peints à fresque par les plus grands artistes, l'art se respire dans l'air; nous sommes à la veille de la bataille de Lépante, Venise a triomphé de la ligue; c'est la Renaissance, c'est-à-dire la plus prodigieuse efflorescence du génie humain et l'apogée de la puissance vénitienne.

En même temps que les arts se développent ainsi, l'Université de Padoue, fondée déjà depuis plusieurs siècles, voit accourir dans l'enceinte de la ville les élèves de toute l'Italie, les savants, les littérateurs, les orateurs; André Vesale et Galilée professent tour à tour. Venise est savante comme Bologne, et dans les trente années qui suivent la découverte de l'imprimerie, le Sénat accorde plus de cent brevets d'imprimeur aux typographes venus de tous les points du monde, parce que la liberté de penser et d'écrire est sans limite — pourvu qu'on ne touche point à l'arche sacrée, c'est-à-dire au gouvernement de la Sérénissime République.

L'éloquence politique brille au premier rang, dans les conseils de l'État, au Collège des Sages, au Conseil des Dix, dans le Grand Conseil composé de tous les nobles; dans le Sénat, composé seulement des patriciens nommés par l'assemblée générale de tous ceux inscrits au « Livre d'or » et qui forment le *maggior consiglio*; et la diplomatie vénitienne est regardée comme la première du monde, tandis que cet État (qui, après tout, ne se compose que d'une seule ville avec un territoire égal à peine à une province de nos grands États) lance sur les mers une flotte supérieure à celle des plus grandes puissances du globe.



LE PONT DES SOUPIERS ET LE PALAIS DUCAL.

Le dix-septième siècle voit tant de richesses commencer à s'épuiser : le Turc vaincu, éternel ennemi de la République, relève la tête ; Morosini le Péloponésiaque sauve la patrie compromise par la perte imminente de la Morée et des colonies de l'Archipel ; peu à peu les autres nations du globe, à l'école de Venise, développent leur marine ; elles débauchent leurs admirables artisans et créent des industries rivales : les premiers voyageurs du monde, les in-



LE PETIT PALAIS FIERRO.

vestigateurs de l'extrême Orient et de l'Asie plusieurs siècles avant tout autre peuple de l'Europe, ont vu déjà les Espagnols découvrir le Nouveau-Monde, les Portugais fonder des comptoirs : on découvre le cap de Bonne-Espérance : on oublie le chemin de Venise, le courant change, et en même temps, comme un arbre dont la sève s'est épuisée, la forme politique de l'État a vieilli, le Doge, symbole sans responsabilité du plus constitutionnel des gouvernements, voit peu à peu sa dignité décroître, et la décadence se prononce. Quelques années encore, et nous

Français allons proclamer la déchéance de cette grande république, et de nos propres mains déchirer le pacte fondamental, brûler le Livre d'or et le Bucentaure, arracher partout où il pose sa fière griffe sur un monument, ce lion de Saint-Marc, image de la royauté de Venise, de sa force et de sa suprématie dans le monde.

M. Paul de Saint-Victor, parlant un jour d'une œuvre historique que nous avons écrite sur les patriciens de Venise, a dit de cette ville incomparable qu'elle avait développé une des plus éclatantes civilisations qu'ait vues le soleil. « Son négoce, dit-il, rejoind l'Europe à l'Asie; aussi grande lorsqu'elle s'assoit à son comptoir, glorieux comme un trône, que lorsqu'elle combat sur ses escadres les sultans et les pirates barbaresques, comblée de richesses, Venise met du génie à dépenser sa fortune. L'or que gagne son trafic se purifie dans le creuset de l'art; elle le transforme en édifices merveilleux, en costumes superbes, en fêtes prodigieuses, en tableaux splendides. Son art se fait une originalité unique des styles et des formes de tous les climats que lui apportent ses vaisseaux épars. L'ogive gothique, la coupole byzantine, le minaret turc, la citerne du désert s'accordent dans son architecture avec une chimérique harmonie; sortie des flots, Venise, comme l'Aphrodite antique, semble une création ondoïante et voluptueuse de la mer.

« Aujourd'hui même, sous son délabrement et son abandon, Venise reste unique et incomparable; on y séjourne avec volupté, on s'en souvient avec délices. Il y a du charme féminin dans le tendre attrait qu'elle exerce. L'atmosphère rose qui la baigne, le miroitement de ses lagunes, les teintes de pierres précieuses dont chaque heure du jour revêt ses coupes, les ravissements de ses perspectives, les chefs-d'œuvre de son école lumineuse, l'aimable douceur de son peuple, la joie suave et rêveuse qu'on y respire avec l'air, autant d'enchantements qui enlacent. Les autres villes ont des admirateurs, Venise seule a des amoureux. »

Je suis entré à Venise, pour la première fois, dans des conditions difficiles à oublier: rendue à elle-même et à l'Italie par les traités de 1866, après avoir été soumise à l'Autriche depuis les premières années de ce siècle, la première pensée des Vénitiens avait été une pensée de reconnaissance; ils s'étaient rappelé qu'un de leurs concitoyens les plus nobles et les plus purs, essayant de l'arracher au joug des Autrichiens, avait proclamé son indépendance, organisé la défense, soutenu un siège, rendu à son gouvernement la forme qui avait fait sa gloire et sa force pendant quatorze siècles, et, succombant enfin au nombre, à la fatalité de la situation, était allé mourir en exil à Paris, pauvre, honoré de tous, et regrettant amèrement de ne pas rendre le dernier soupir dans sa patrie.

La municipalité avait donc décidé qu'elle réclamerait le corps à la France, qu'une commission italienne l'irait recevoir à la frontière et qu'une commission française, composée d'hommes politiques et de littérateurs, Henri Martin, Legouvé, E. Foreade, Anatole de la Forge, Taxile Delord, Edmond Texier, Castagnary, Hébrard, Hérold, et nous-même, l'accompagnerait depuis Paris jusqu'à Saint-Marc, où elle voulait qu'il reposât près des doges illustres.

On n'assiste pas deux fois dans sa vie à un pareil spectacle dans un cadre unique au monde, sur un prodigieux théâtre dont la scène, restée vide depuis bientôt un siècle, s'est animée deux fois seulement comme elle l'était jadis aux grands jours de la république: la première fois pour recevoir un mort illustre, le dernier grand nom historique d'un pays qui possédait le Livre d'or et qui a rempli le monde du bruit de sa gloire; l'autre pour accueillir le premier roi d'Italie qui venait faire acte de souveraineté dans l'une des cités du royaume unifié, un des plus beaux joyaux de sa nouvelle couronne.

Qu'on se figure un étranger arrivant à la nuit et dans de telles circonstances dans cette ville extraordinaire. La cité entière nous attendait à la gare, au Pont de fer; le corps, que nous amenions dans un splendide catafalque roulant, devait être placé sur un bucentaure, descendre

tout le Grand Canal, aborder à la Riva dei Schiavoni, et passer la nuit à Saint-Zaccharie dans une chapelle ardente, en attendant le jour où on le déposerait à sa place définitive dans la basilique de Saint-Marc. Les Italiens sont de grands décorateurs, ils ont l'instinct de ces fêtes pompeuses, et, pour la circonstance, ils avaient voulu frapper vivement l'imagination. Le Grand Canal, cette prodigieuse avenue bordée de palais, servait de voie au bucentaure, sur lequel on avait dressé un immense sarcophage avec des groupes de figures allégoriques entouré de milliers de cierges. Douze cents gondoles qui venaient par derrière portaient douze cents députations de toutes les



QUAI DES ESCLAVONS (RIVA DEI SCHIAVONI).

• villes d'Italie, des radeaux énormes à proue d'argent, splendidement décorés, portaient des symphonies funèbres qui pleuraient leurs notes lugubres.

Les palais, sur les deux rives, n'étaient point illuminés, l'architecture restait sombre, mais dans une sorte de demi-jour pâle, rellet de la masse flamboyante qui glissait sur les eaux, et des milliers de torches portées par les gondoliers ; on voyait se découper les fenêtres ogivales et les élégants balcons trilobés. A chaque fenêtre de ces palais, sur le fond enflammé des appartements sombres, depuis les premières marches qui baignaient dans l'eau jusqu'aux lourdes corniches, un monde de têtes se pressaient pour jouir du spectacle. Le sarcophage, masse flottante éclatante de lumière, glissait lentement, remorqué sur les eaux par des gondoliers vivement éclairés d'un rellet ; à mesure que le cortège funèbre passait devant un édifice, il l'illuminait comme d'une lueur d'incendie, et, en arrière vers le Rialto, en avant vers Foscarei, les masses restaient sombres et les eaux semblaient absolument noires, mais de ce noir sinistre, in-

quiétant, gluant, particulier aux eaux de Venise la nuit : singulier contraste à la chasse flottante, au foyer scintillant, qui descendait mystérieusement, sans bruit, sans un cri, dans une atmosphère de deuil, nous montrant une à une dans cette sombre allée les belles et sévères lignes des façades du Palladio, les fines nervures des palais des Lombardi, les ogives du Calendario et les énormes saillies du Longhenà : palais aux noms retentissants que jusque-là nous n'avions entendu prononcer que dans l'histoire.

Telle fut notre première entrée à Venise, et l'impression fut profonde ! C'était faire un rêve dans le monde des rêves. La ville nous avait logés au palais Danieli, et quand, au matin, après avoir secoué la fatigue du voyage, nous courûmes au balcon, comme nous avions eu la veille la fête des ombres, nous eûmes ce matin-là la fête de la lumière. Saint-Georges-Majeure, l'île rose, flottait sur la lagune gris-perle, et, à l'entrée du canal, la boule d'or de la Douane scintillait au soleil, tandis que sur un ciel léger, gris-d'argent, se découpaient, par un prodige de couleur à désespérer le Véronèse et Guardi, les coupes bulbeuses de la Salute ; mais il fallut bientôt nous arracher à tout cela. Comme on avait déposé le cercueil à Saint-Zaccharie, nous dûmes au matin aller le prendre en grande pompe et l'exposer, avant de l'ensevelir dans Saint-Marc, sur une estrade construite au milieu de la place. Là, comme à une tribune, montèrent les orateurs français et italiens, et nous eûmes la douleur de voir un des écrivains les plus éminents de ce temps-ci, Eugène Forcade, atteint subitement de folie à cette tribune de la place Saint-Marc.

Cette fois, la cérémonie avait lieu à la face du ciel par un soleil éclatant, mais l'officiel nous tuait et nous nous élançâmes par les rues, avides d'indépendance. Les maisons de Venise étaient pavoisées d'étoffes de deuil ; aux balcons des palais pendaient des tapis précieux sur lesquels étaient fixées des couronnes ; partout des oriflammes tricolores, partout des rameaux portant des devises ! En s'enfonçant dans les ruelles les plus étroites, en parcourant le Ghetto, les petits carrefours, les *Sotto-Portici*, on voyait suspendu à toutes les portes le portrait de Daniel Manin, et souvent, au détour d'une rue, à la mode italienne, on lisait des inscriptions manuscrites, des sonnets, des hymnes en mémoire du patriote, hommages particuliers de quelque enthousiaste. Des boutiquiers, au point le plus éloigné de la ville, avaient débarrassé leurs magasins pour en tendre l'intérieur en noir lamé d'argent, et à tous les coins de rue, sur le port, à la marine, dans les quartiers élégants et populaires, devant les petites Vierges et les ex-voto, était exposé le héros de 1848. Errant au hasard dans Saint-Marc, pendant que se déroulait le programme officiel, nous vîmes même, et cela nous frappa beaucoup, une femme hâve, une pauvre femme enveloppée dans son châle percé à jour, qui portait à la main un grand cadre renfermant un portrait lithographié de Manin. Elle avait collé aux quatre angles une croix de Savoie, et s'en allait d'autel en autel s'agenouillant et priant avec ferveur. Enfin, à la chapelle à gauche du maître-autel, elle accrocha son ex-voto naïf au milieu des marbres, des mosaïques d'or, sous les grands saints de porphyre, à cet autel exquis dessiné par le Lombardi, et elle s'agenouilla pour prier avec ferveur. A quoi cela correspond-il ? Est-ce de la foi, de la superstition, une croyance naïve ? C'est un sentiment spontané, vrai, et cela suffit pour nous émouvoir et nous arrêter.

Quelques années auparavant, assistant au grand drame italien, n'avions-nous pas vu, dans le royaume de Naples, des cierges allumés à chaque coin de rue, dans les *osterie*, sous les arcades, dans les boutiques, devant le portrait de Garibaldi et de M. de Cavour ; et, plus tard, le portrait de Victor-Emmanuel, associé à celui des deux grands Italiens du moment, n'a-t-il pas été l'objet de cet hommage qui rappelle l'idolâtrie, et s'excuse par le sentiment qui anime celui qui le rend ?

Pendant ces cérémonies qui durèrent plusieurs jours, nous restâmes tout d'abord émer-



LE GRAND CANAL.

veillés de l'attitude du peuple : pas un cri, pas un trouble, pas une dissonance : il y avait de la religion dans ce patriotisme-là. Mais, malgré tant de splendeurs pour les yeux, Venise elle-même, Venise la ville, Venise la rue, les ponts, les stradine, les ruelles, les sous-portiques, la rive, les *campi*, les petits canaux, les petites places, le Rialto, les Traghetto, nous attiraient.



PETIT CANAL BERNARDO.

et nous avions hâte d'en finir avec cette mission, si honorable pourtant, de rendre à Venise son fils mort en France.

Nous avions hâte de nous mêler à toute cette vie : le môle était superbe, les fonds lumineux et transparents, l'atmosphère chaude, le ciel d'un bleu d'outre-mer pur. Les pêcheurs s'asseyaient sur les marches qui supportent les colonnes du lion de Saint-Marc, les gens du peuple s'étendaient sur les dalles, fatigués de cette longue station, et formaient des groupes animés. Les arcades des Procuraties regorgeaient de monde : on quittait les fenêtres, les terrasses

et toutes les gondoles, rangées confusément devant le Môle, se mettaient en mouvement.

On ne voit certainement pas deux fois Venise dans de telles circonstances, et mon souvenir, plein de ces magnificences, les retrace à mes yeux éblouis. Cependant j'y suis revenu douze fois depuis sans jamais me lasser, et chaque fois que j'ai bouclé ma malle, sans en avoir pour ainsi dire la conscience, j'allais à la lagune comme l'aimant va au nord ; et ce n'est pas toujours l'attrait et l'étude de l'art qui m'y attiraient, mais la soif de Venise elle-même.

Qui veut avouer avec moi qu'il arrive un moment où on désire ne plus entendre la plus harmonieuse des musiques, exécutée par les rois des instrumentistes, où on préfère le silence à tout ce qui peut charmer l'oreille, où on s'écoute soi-même avec plus de plaisir qu'on n'entendrait la symphonie héroïque ou la sérénade de *Don Juan* chantée par un chérubin profane ? A Venise, le Véronèse, Tintoret, Vittoria, Salviati, Palme le Vieux, Sansovino, Palladio, Verrochio, les peintres, les sculpteurs, les architectes, tous ces cumuleurs de génie qui ont, au palais des Doges, aux Frari, à l'Arsenal, à Santa-Maria-Formosa, à San-Rocco, aux Procuraties ou sur le Grand Canal, chanté avec leur éblouissante palette la gloire de Venise, pétri le bronze et le marbre de leur main puissante, ou fait se dresser dans le ciel ces campaniles aux fermes profils et aux tons blancs et roses, et se refléter dans les eaux glauques de Canareggio les fines dentelures des palais gothiques ou les saillies violentes des entablements et des balcons de l'art des Lombards : tous finissent par lasser les yeux, l'esprit et la pensée, et c'est la rue, la simple vue de la lagune, les horizons de Malamocco, les aspects du Lazaret ou de Murano, qui ont raison de tant de chefs-d'œuvre et de tant de prodigieux artistes.

II

Si on veut bien juger de la situation de Venise et la bien comprendre, il faut, avant de se diriger dans la ville, et dès l'arrivée, faire l'ascension du Campanile. C'est le clocher de Saint-Marc, séparé de la basilique et placé gauchement à l'angle de la place, au débouché sur la Piazzetta, avec l'exquise Loggetta du Sansovino adossée à son pied. De fait, ce prodigieux clocher qui domine tous ceux de Venise et qui reste le type des campaniles, devrait être contemporain de Saint-Marc. Domenico Silvio en fit jeter les bases à droite de l'église, entre les piliers de San-Saba et le Palais Ducal, en avant de la porte della Carta ; mais le terrain, consolidé comme on sait par des pilotis, céda sous le poids, et on dut reculer jusqu'au point où le clocher s'élève aujourd'hui. D'abord il ne s'éleva guère à plus de deux cents pieds du sol, et on le couronna dès le douzième siècle par une flèche qu'on abattit sous le doge Lorédan pour la refaire telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire en forme de pyramide avec ses revêtements de bronze et ses colonnes de vert antique.

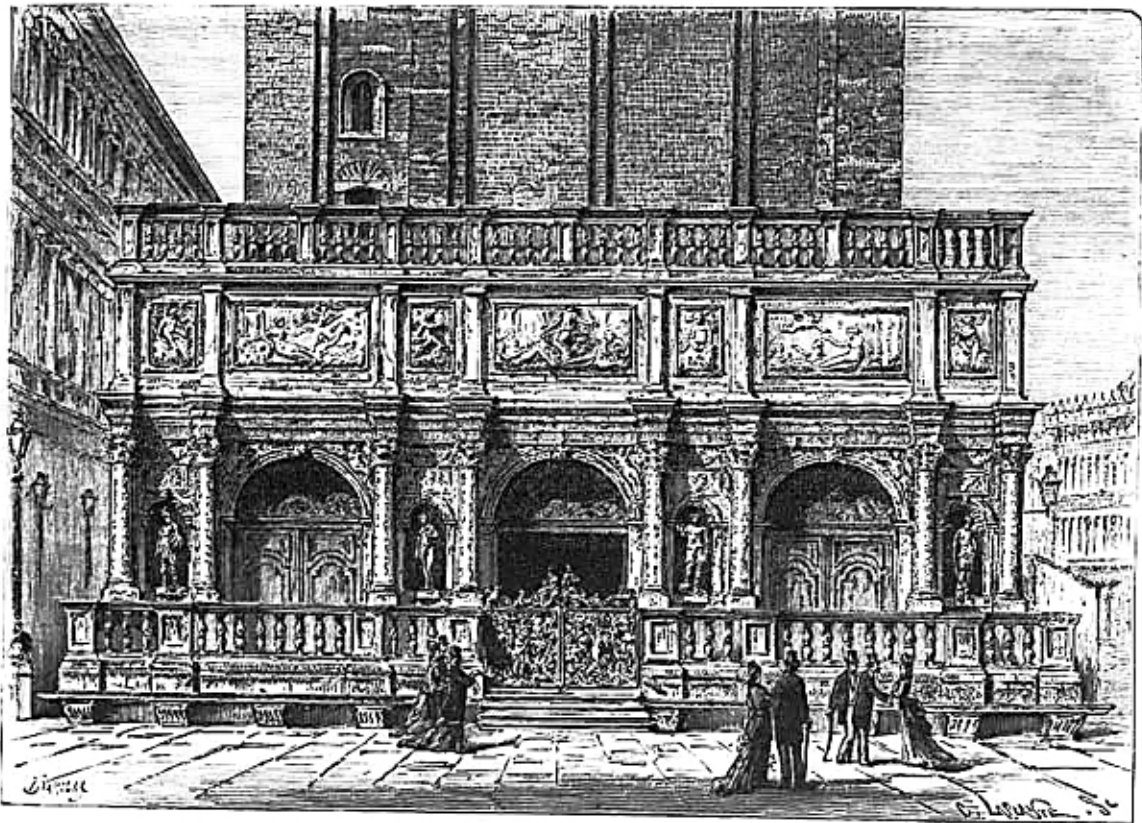
Comme à la Giralda de Séville, on pourrait peut-être monter à cheval jusqu'au haut du Campanile, car ce ne sont point des degrés, mais bien une rampe, qui mène jusqu'à la plateforme. Comme il y a des voyageurs qui collectionnent les hauteurs et les sommets, je leur dirai que de la base à la balustrade ils peuvent compter deux cent quatre-vingt-dix pieds. La vue est extraordinaire si on a le bonheur de faire l'ascension par un beau temps ; c'est de là seulement qu'on comprend ce que c'est que l'estuaire, en sondant de l'œil les échancrures de la lagune. Au large on a le Lido et les îles, à ses pieds les mille canaux et les ponts, les clochers par centaines, les toits bizarres avec leurs terrasses, et la grande plaque d'argent en forme d'S du grand canal qui s'ouvre à la pointe de la Douane pour aller finir à la station, vers Santa-Chiara. La vue d'une ville, prise d'un sommet perpendiculaire comme celui-là et qui s'élève à son centre même, est toujours curieuse ; mais quand on pense que Venise est formée de quatre-



LA PLACE SAINT-MARC.

vingts petites îles qu'on a pour ainsi dire soudées ensemble, on conçoit facilement quel extraordinaire spectacle on a sous les yeux, soit qu'on regarde à ses pieds, soit qu'on reporte la vue aux extrêmes horizons.

D'abord, on comprend comment la ville se relie à la terre ferme par cet interminable viaduc construit par les Autrichiens et qui restera une trace de leur passage; graduellement on voit le sol manquer sous les pas, le continent se faire lagune, et la lagune se faire continent. On comprend pourquoi les Vénètes se sentaient libres et abrités dans ce singulier refuge qu'ils avaient formé contre les Barbares, car le Lido, Malamocco, Palestrina, les Murazzi et Chioggia, reliés



LA LOGGETTA DE SANMOYVO.

ensemble par une digue formidable, défendent la cité, d'abord contre l'invasion de la mer qui peu à peu gagnerait sur elle et l'ensablerait, ensuite contre l'approche des navires ennemis. Les passes qu'elle a laissées accessibles, mais qui sont commandées par des forts et dont il lui serait facile de garder l'entrée, sont nettement perceptibles, et comme des vigies flottantes, les îles San-Lazzaro, San-Servolo, San-Pietro-del-Castello, San-Giorgio-Maggiore et Giudecca sont à l'ancre dans cette espèce de lac où le flux et le reflux se font sentir, et laissent voir la lagune à sec avec les estacades qui indiquent les canaux creusés par les dragues.

La place qui est à nos pieds, la place Saint-Marc, était autrefois le cœur de la Venise politique, elle en est encore aujourd'hui le centre; de tous les points de la ville la foule y afflue, et (que l'étranger le remarque), à quelque distance qu'il soit de Saint-Marc, à quelque heure du

jour qu'il passe dans une rue ou sur un pont, le courant de la foule est dans le sens de la *Piazza*.

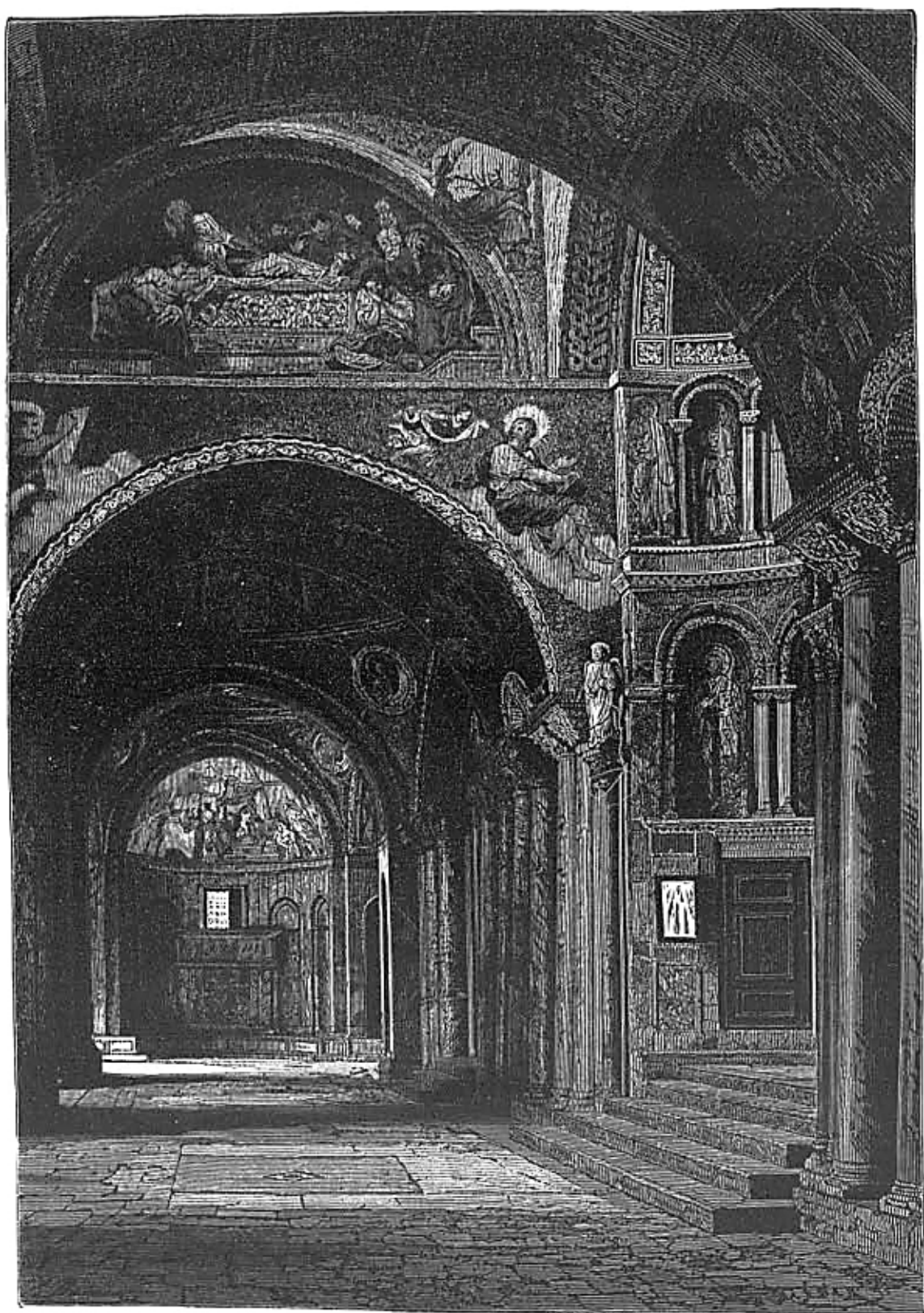
C'est là que s'élève la basilique célèbre dans le monde entier ; là sont les Procuraties, là le Palais Ducal siège de l'ancien gouvernement, le quartier général de la Sérénissime, où flottent les quatre étendards de Saint-Marc, aux mâts dont les bases sont des chefs-d'œuvre signés d'un des plus illustres noms de l'art vénitien. Alessandro Leopardi.

Aujourd'hui la *Piazza* joue un bien grand rôle dans la vie du peuple, mais autrefois c'était véritablement un Forum dans le sens du mot, et sans en sortir un homme d'État pouvait pourvoir à toutes les charges de ses emplois. Au Palais Ducal étaient les secrétaires, les grands conseils de l'État, le collège ou conseil des ministres, les documents à consulter. Aux Procuraties, les offices de la tutelle des jeunes nobles. Déjà sous les arcades on se réunissait dans des salons de très-petite dimension pour causer des affaires d'échange, c'était un *Tergeteum* comme à Trieste, une *Bourse* comme à Londres ou à Paris ; et chaque nation avait là son petit club en plein jour, où les Grecs, les Turcs, les Dalmates, les Allemands, les Français, les Persans même, pouvaient se rencontrer pour leurs affaires.

Quant aux grandes intrigues d'État, chacun sait que c'était en plein air que se préparaient les élections des *Procurateurs*, des *Provéditeurs*, des *Ambassadeurs* même, avant d'entrer au Grand Conseil ou au Sénat, où on allait se grouper officieusement. Dans cette immense salle des Pas-Perdus à ciel ouvert, on discutait les affaires publiques en se promenant de long en large, et on avait donné le nom de *Broglia* à cet endroit spécial de la place, où plus particulièrement se réunissaient les patriciens avant les séances.

Là aussi se passaient les fêtes, les processions, les réunions et démonstrations officielles, et, pour bien indiquer que c'était là le quartier général de la République, aux quatre mâts dressés sur les admirables piliers d'Alessandro Leopardi flottaient les étendards de la Sérénissime. L'aspect n'a pas toujours été le même, et les Vénitiens ont bien fait de marquer sur le sol par des inscriptions, des dalles et bandes de diverses couleurs, les changements successifs que la place a subis. Sans parler des jardins de San-Zaccaria, qui s'étendaient jusque-là à l'origine, et sans remonter aussi haut que le douzième siècle, où on combla le canal San-Geminiano en démolissant l'église de ce nom située à gauche de Saint-Marc (où sont aujourd'hui les Procuraties neuves) ; les peintures beaucoup plus récentes nous montrent une autre église du même nom faisant face à la basilique, à l'extrémité de la place. Peu à peu, vers le milieu du seizième siècle, elle avait atteint sa dimension actuelle, qui présente un développement convenable, et c'est là que se déroulaient les fêtes publiques. Il suffit de jeter les yeux sur les gravures du temps pour rencontrer à chaque page une perspective de la *Piazza*, avec de grands monuments et pavillons, galeries circulaires, théâtres pompeux, scènes improvisées où on donnait des divertissements au peuple. C'est même une spécialité de la ville, en somme, que ces organisations de cérémonies où le religieux se mêle au profane, et le carnaval de Venise est devenu tout à fait célèbre. Regardez seulement les derniers peintres, le Canaletto et le Guardi : quelle longue suite de récits faits au bout du pinceau ! que de triomphes, de fêtes, de réceptions, de ballets pompeux, de comédies en plein vent !

Le Campanile avait l'avantage de ne pas gêner le développement de ces superbes processions, placé comme il l'est dans un angle ; quant à la délicieuse Loggetta, gracieux appendice qui fait paraître le Campanile si haut, tandis que le Campanile lui-même réduit au contraire sa proportion au-dessous de ce qu'elle est en réalité ; elle avait sa fonction alors, car c'était le corps de garde des Arsenalotti, et le procureur de service, à partir d'une certaine époque où on avait menacé la sécurité du Grand Conseil, avait pour mission de s'y tenir avec les gardes de l'arsenal, pour veiller à la sécurité des délibérations.



L'INTÉRIEUR DE SAINT-MARC.

Avant de franchir le seuil de la basilique de Saint-Marc, arrêtons-nous devant cette façade étonnante qui n'appartient à aucun ordre, à aucun pays, à aucun art, mais qui a emprunté à toutes les architectures et à toutes les régions. Selvatico, un des grands critiques d'art de l'Italie moderne, a fait graver en face l'un de l'autre le plan de Saint-Marc de Venise et celui de Sainte-Sophie de Constantinople, pour montrer les analogies du parti pris; il est certain qu'on pense surtout à Byzance en face de ces coupoles, et c'est certainement l'art du bas Empire qui peut réclamer la plus grande part dans la conception de l'édifice. A Cordoue, les Arabes, pour construire leur splendide mosquée, ont pris huit cents colonnes antiques aux temples bâtis par les Romains pendant leur conquête; à Venise, on a pillé Altino, Aquilée, Saint-Jean-d'Acre, Candie, la Morée, le Péloponèse; et chaque providiteur, chaque capitaine de la mer, chaque ambassadeur, chaque marchand même qui monte sur une galère, et quitte l'Orient pour mettre le cap sur Venise, cache à fond de cale un bas-relief, des colonnes, des chapiteaux, des architraves, quelque fragment antique ou byzantin, et l'offre à la basilique comme on suspend un ex-voto au cou de la Madone au retour d'un long voyage. Comme effet général, c'est celui que pourrait produire un grand reliquaire orné d'or et de pierres précieuses; les clochetons, les petits campaniles, les arcs niellés et brodés à jour, les colonnes de marbre précieux superposées, les mosaïques brillantes qui éclatent sous un rayon de soleil avec leurs fonds d'or qui scintillent et leurs vives couleurs, les unes fraîches comme des fleurs qu'on vient de cueillir, les autres rougées par le temps et d'une admirable harmonie grise; cette addition folle, invraisemblable des quatre chevaux antiques en bronze doré, bizarrement juchés sur l'arc principal et se détachant sur le vitrail central; le lion ailé héraldique, tout d'or, les ailes ouvertes, découpé sur un fond d'azur; les anges des couronnements naissant des fleurs et des broderies gothiques, les statues; et par-dessus tout enfin, toutes ces coupoles d'un gris d'argent terminées par d'autres petites coupoles portant dans l'air des boules d'or qui font un point lumineux dans le ciel: c'est là un ensemble inouï, étrange et qui, plus justement que dans la construction de la cathédrale de Séville, justifierait le programme que s'étaient donné les chanoines: « Faisons croire à la postérité que nous étions fous le jour où nous avons donné le projet de notre église. »

L'atrium de Saint-Marc, à qui sait le regarder de près, offre un intérêt supérieur à toutes les autres parties de la basilique; c'est la plus ancienne, la mieux conservée, celle qui, ayant échappé à la munificence des papes, des doges, des procureurs, des souverains et des patriciens qui, chaque siècle, chaque année, chaque jour, ajoutaient un collier ou une parure de plus à l'ornement de la basilique, se montre encore aujourd'hui dans son caractère primitif, sans alliage et sans cette superfétation (superbe sans doute, mais naturellement entachée d'anachronisme), qui est le véritable cachet de l'intérieur. Les mosaïques de cet atrium sont particulièrement précieuses; les encastrations antiques y sont à portée de la main et des yeux; on peut interroger le marbre, le porphyre, l'onix, lire les inscriptions, demander au monument son âge et déchiffrer les légendes des frises.

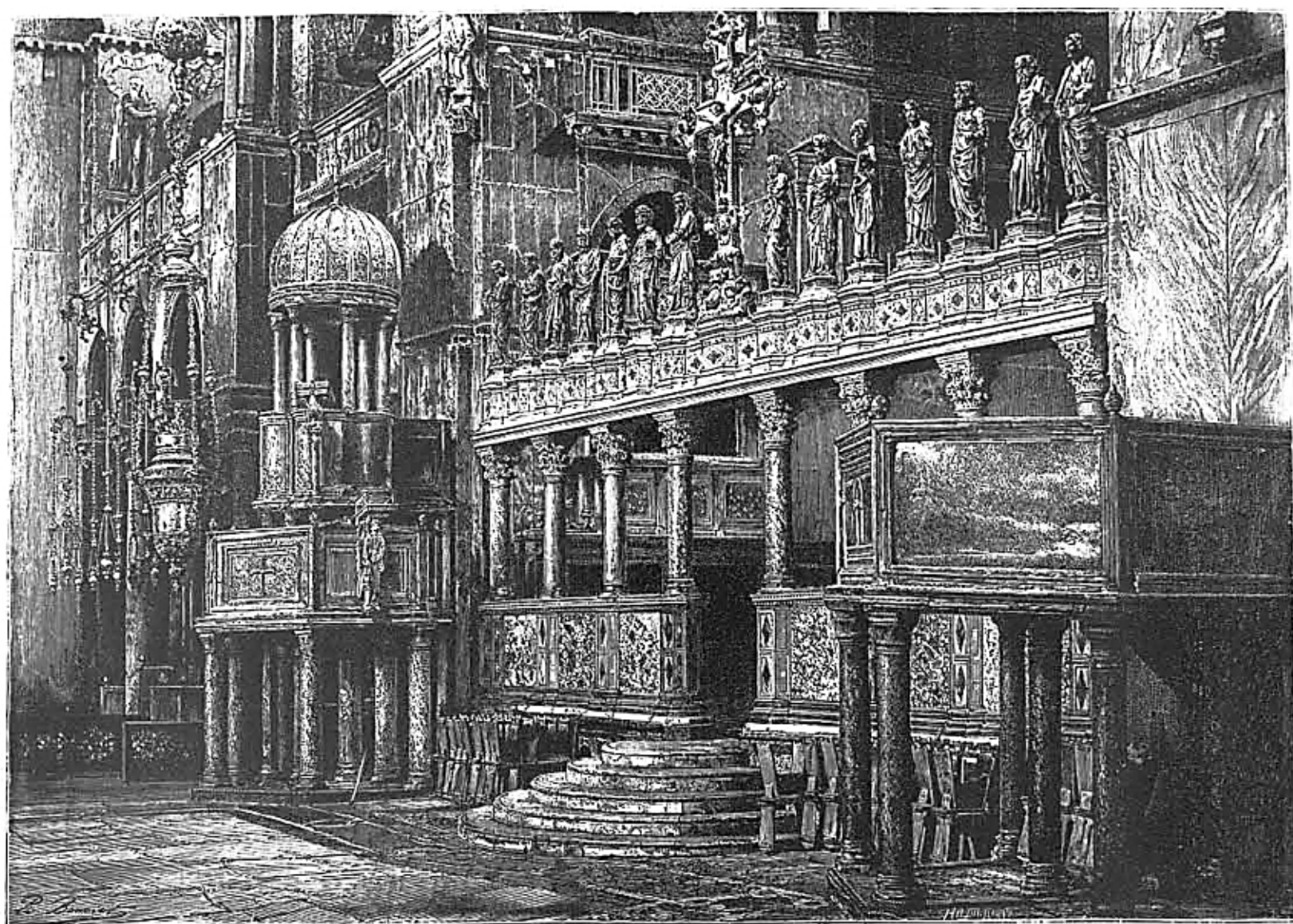
Quant à l'intérieur de Saint-Marc, on ne saurait le décrire: c'est un invraisemblable entassement de marbres, de porphyres et de mosaïques d'or; c'est le digne intérieur de cet immense reliquaire qu'annonce la façade, un poëme écrit dans tous les styles et où tous les styles confondus arrivent cependant à l'harmonie. C'est enchanteur et c'est écrasant. Nous sommes restés des heures assis sous les arceaux de la cathédrale de Séville, nous avons dessiné les divers aspects de la grande mosquée de Cordoue; nous avons vu Burgos; Tolède, Cologne, le dôme de Milan nous sont familiers: mais véritablement, en face de l'intérieur de Saint-Marc, tout est oublié. L'aspect général est un et harmonieux, malgré les frissons de lumière qui passent sur les mosaïques d'or. — L'œil perçoit une note brune et chaude avec des éclats qui illuminent

et des inquiétantes et mystérieuses teintes sombres en opposition. Le sol est de marbre, formé d'immenses dalles coupées par des mosaïques présentant des combinaisons infinies de lignes droites, des damiers, des arabesques, des rinceaux, des frises, des fleurs étranges, des animaux apocalyptiques. Ce sol marmoréen, poli comme un miroir, accroche la lumière; il faut pour y marcher étudier chacun de ses pas, et pour donner à ce pavage un caractère plus singulier encore, tout le sol, sous l'action du temps, par des tassements de cryptes souterraines, ondule comme les toits de tôle gondolés ou comme un flot battu par le vent.

Le détail est prodigieux, infini, car Titien, Tintoret, Palme le Vieux, Salviati, le Padouan, Rizzo, le fils du Titien, comme peintres; Bazza, Bianchini, Zuccati, Zambano, Passerini, comme mosaïstes; Sansovino, Pierre Lombard, Alberghetti, Paolo Savi, Campanato, comme sculpteurs, et cent autres hommes de génie, en ont peint, sculpté, décoré les infinis détails; et on ne perçoit cependant qu'un ensemble. L'art grec, par des bas-reliefs et des colonnes antiques prises aux temples païens; l'art byzantin, l'art arabe, l'art gothique, le plein-cintre, l'ogive; le noble, le bizarre, le flamboyant, l'élégant et le raffiné de la Renaissance se sont associés pour donner au monde ce prodige de pierre, de marbre et d'or; et cet enchevêtrement, ces contrastes, cet amalgame arrivent à l'harmonie, à l'unité, satisfaisant presque la raison en éblouissant les yeux, si bien que ce n'est qu'après avoir considéré longuement cet imposant et formidable ensemble qu'on éprouve le besoin de feuilleter page par page l'immense poème et d'admirer une à une les pierres de ce magique écrin.

Le mouvement de la population qui à toute heure séjourne dans la basilique, est aussi bien fait pour nous attirer; là, la religion n'a rien d'officiel; nul ordre, nul cérémonial, nulle discipline: chacun va à son autel de prédilection; et si on a le bonheur d'arriver à Venise un grand jour de fête, la vie dans le monument présente un attrait aussi grand que le monument lui-même. Un gondolier vient accrocher sa petite gondole en ex-voto au magnifique retable de Nicolas Pisano, devant lequel brûlent dix grandes lampes d'or; et une mendicante déguenillée plaque sur un pilier de la délicieuse chapelle *dei Muscoli* une petite Vierge en papier peint qu'elle a achetée dans quelque boutique du Ghetto. Il y a dans tout cela une indépendance, un laisser-aller, une liberté qui nous frappent; on prie à toute heure, on vit dans l'intimité de la religion, on la pratique comme on l'entend, on ne discipline point la prière, et, bien ou mal, inférieurs ou supérieurs à nos usages, ceux-ci ont une saveur particulière qui est bien faite pour nous arrêter et pour nous laisser une impression durable.

A Saint-Marc on peut circuler partout; le jour où nous y entrâmes pour la première fois, après avoir longuement admiré l'intérieur vu du seuil, gravissant quelques marches dans le chœur même, derrière le maître-autel, poussant à l'aventure la porte qui s'ouvrait devant nous, nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu des officiants sans que personne songeât à nous arrêter. Un cardinal, assis sous un dais au milieu de huit chanoines à crosses et à mitres d'or, recevait la fumée de l'encens comme plongé dans l'extase, et, dans les stalles, des primiciers à mitre blanche, comme dans le concile peint par le Titien, chantaient les yeux fermés. Le maître-autel est surmonté, en guise de retable, d'une pala célèbre dans le monde entier sous le nom de *Pala d'Oro*, et qui est le plus prodigieux assemblage qui se puisse voir d'émaux, de camées, de perles énormes, de saphirs, de roses et d'or; on la recouvrit pendant l'invasion française d'un panneau peint de l'école byzantine, et c'est ainsi qu'on déroba aux agresseurs ce trésor facile à emporter. La pala cache le fond du chœur et forme pour ainsi dire les coulisses, derrière le maître-autel. C'est là qu'à tout moment, selon le rite, les évêques, chanoines et officiants viennent remettre leurs ornements sacerdo-



L'ENTRÉE DU CHOEUR DE SAINT-MARC.

taux aux mains des diacres, s'habillant, se déshabillant sans s'émouvoir de ce mouvement d'étrangers, de curieux ou de passants qui coudoient les princes de l'Eglise et viennent sans façon s'asseoir dans les stalles du chœur.

Errant encore dans ce dédale, gravissant les escaliers sans fin dans des ténèbres qui promettaient des surprises, nous heurtant dans des couloirs à d'énormes instruments de cuivre, des tympanons, des rebees, des violes comme on en voit dans les bas-reliefs de Lucca della Robbia et dans les Bellini, nous arrivâmes à une galerie d'où nous dominions tout le chœur, et sur le balcon de laquelle d'énormes missels, des manuscrits à grosses notes rouges, des lutrins à fermoirs de cuivre étaient disposés. Nous étions arrivés ainsi sans le savoir dans la maîtrise de la chapelle de Saint-Marc.

A cette hauteur nous touchions du doigt les parois de mosaïque : les petits cubes de cristal de Murano, qui scintillent de loin comme un fond uni, apparaissent de là distincts et dans toute la naïveté du travail. De près c'est un monde étrange et troublant ; ces figures qui s'arrêtent si nettes, si précises, si anguleuses, deviennent flottantes et mystérieuses vues sous l'œil qui n'embrasse plus l'ensemble : la tête de saint Jean est énorme, tout ce monde byzantin s'anime : Jérémie, Daniel, Ephésias, Hermagoras, avec leurs grands gestes ; les colombes mystiques qui lancent un rayon oblique, l'Hérode gigantesque tenant un sceptre, et derrière le dos duquel une ville fortifiée se découpe sur fond d'or : tout ce monde de saints aux grands yeux, aux gestes raides, ces frises à formes carrées, ces fruits gigantesques et ce saint Christophe traversant la mer, un peuplier à la main, avec le Christ enfant sur le dos, semblent plutôt l'invention d'Assyriens, d'Égyptiens, ou des élucubrations de fakirs indiens glorifiant le dieu Vishnou, que la création d'une légion d'artistes chrétiens conduits par la foi, inspirés par elle, et voués à la glorification du Dieu en trois personnes.

On peut s'engager encore dans les galeries des tribunes hautes, tourner autour des piliers gigantesques, dominer les petites chapelles, accomplir des descentes dans des puits semblables à ceux des hypogées où, tout d'un coup, des rayons mystérieux font éclater des figures de saints, et où pénètrent, comme par des claires-voies qu'on ouvrirait subitement, l'écho des accords religieux et les fumées de l'encens. Un autre jour, comme nous errions ainsi seul dans Saint-Marc ; dans l'épaisseur d'un prodigieux pilier, assis devant un pupitre à la pâle lueur d'un petit cierge, nous trouvâmes, comme un revenant du temps passé, un jeune homme qui copiait de la musique pour la maîtrise et qui ne leva même pas les yeux de son travail.

Que le visiteur fantaisiste qui lit les guides avant d'entrer dans un monument et qui se défie des propos inconscients des *ciceroni*, après avoir admiré l'autel et les prodigieuses colonnes à jour en albâtre oriental qui le supportent, pousse une petite porte qui conduit à la sacristie et s'y arrête un instant. C'est une ouverture de trois mètres de haut sur un mètre cinquante, ornée de quelques moulures, couronnée au sommet de guirlandes sculptées très-simples. Le panneau est de bronze et la porte est du Sansovino. C'est une des choses les plus belles de Venise dans cet ordre d'idées.

Au milieu de scènes de l'Écriture d'un admirable relief, mais qui cependant, avec la science innée des proportions et le tact extraordinaire de ces grands artistes, ne détonnent point et ne l'emportent pas sur la simplicité du cadre, le Sansovino a placé les portraits du Titien, de Palma, celui-là même qui a peint la sympathique *Sainte Barbe de Santa-Maria-Formosa*, celui de l'Arétin et le sien propre ; il sentait, le grand artiste, que tout pouvait périr dans son œuvre, les palais du Grand Canal, la Loggetta, les Procuraties ; mais cette petite porte, placée là derrière le sanctuaire du grand Saint-Marc, sous l'œil même de Dieu, échapperait à toutes les destructions, à toutes les profanations, et porterait son nom aux âges futurs.

Le Sansovino, qui à Venise apparaît comme un artiste géant, a fait des palais, des statues colossales, des mondes de dieux, de déesses, et a entassé le marbre sur le marbre ; il a fait la Loggetta, qui dresse au pied du Campanile son délicieux et coquet ensemble, donnant plus de grandeur au colosse qui lui prête son ombre. Passant des immenses conceptions à l'exécution des infiniment petits détails, il s'est montré précieux, ingénieux, spirituel, raffiné comme Benvenuto Cellini, et j'ai fait mouler à la porte d'un palais un marteau de bronze qu'il a modelé de sa main, qui serait à lui seul un fleuron pour la couronne d'un artiste.

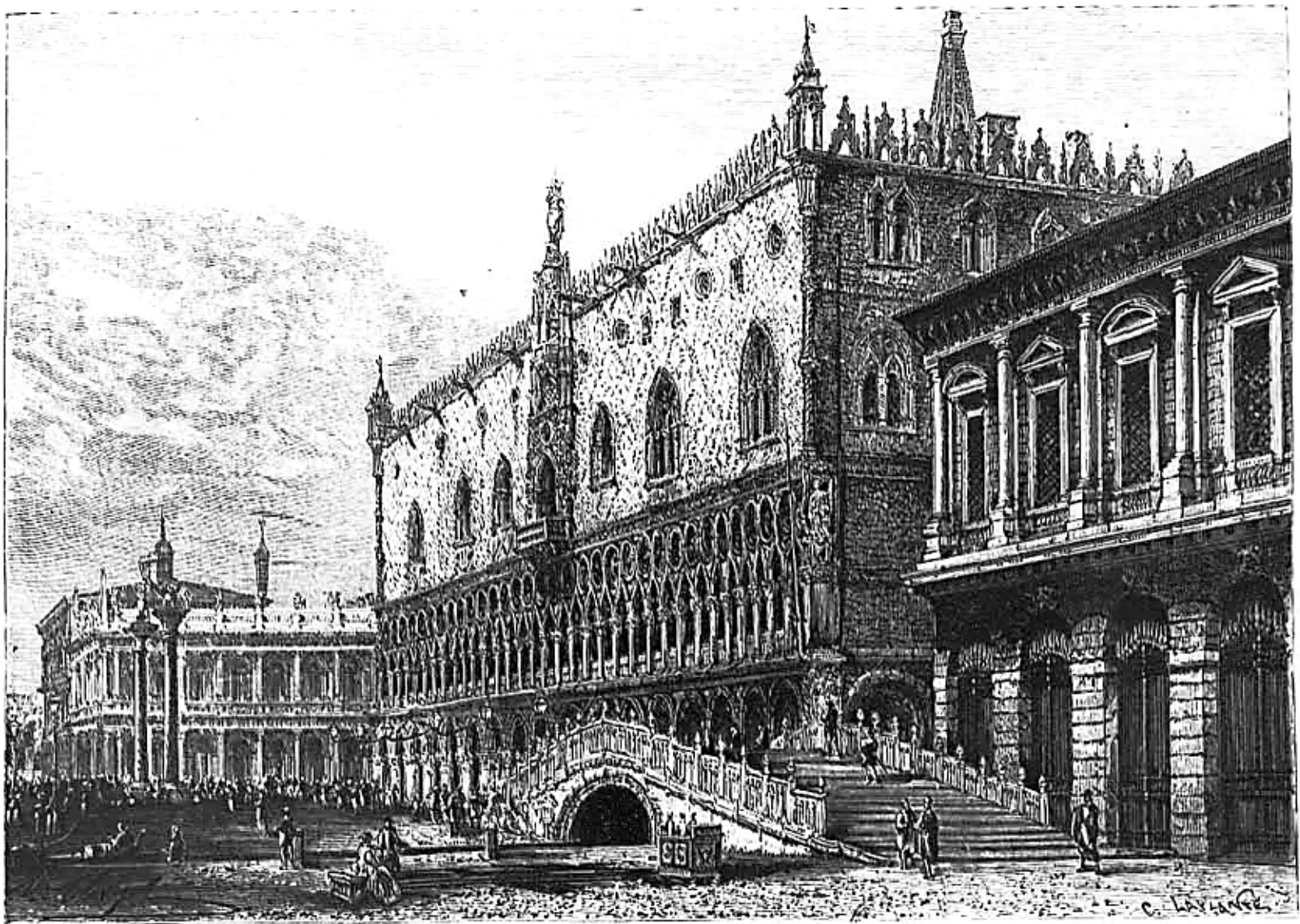
Si le visiteur passe le seuil de cette porte, il se trouve dans une énorme salle basse, ornée, comme la plupart des sacristies italiennes et espagnoles, de belles boiseries d'un ton brun : le plafond est aussi un chef-d'œuvre : la brillante mosaïque qui le forme a été exécutée par Marco Rizzo et Francesco Zuccato sur les dessins du Titien.

Un jour de fête, après la cérémonie religieuse, on peut avoir là l'idée de ce que devaient être les clients dans la Rome antique. Des habitants de la ville, des pauvres, des gondoliers, des femmes distinguées, mêlés dans un pittoresque désordre, attendent au passage chacun des prélats, et il y a là comme une espèce de rapide audience donnée à chacun : cela n'empêche pas les prêtres de quitter les ornements sacerdotaux ; et, pendant que les desservants dressent sur des formes rangées en file les riches mitres épiscopales, les rochets, les dalmatiques, de pauvres diables à la face hâve touchent du doigt les topazes, les rubis et les perles qui les décorent, sans envie, sans tristesse, et, il faut le dire, sans être gênés dans leur admiration par aucun des subalternes. C'est encore là une confiance, une bonhomie et une simplicité qui frappent en Italie.

III

Prétendre épuiser en quelques pages ce sujet de Venise est une tâche impossible, mais il y a dans Venise des noms honorés et des souvenirs qui dominent tous les autres souvenirs. Le Palais Ducal est à lui seul un monde, et il n'existe peut-être pas dans le monde entier de monument plus riche et plus orné, qui présente un ensemble mieux conservé, où il soit plus facile de reconstituer la vie des siècles passés. Des incendies successifs ont dévoré le palais, mais enfin sa façade extérieure présente l'aspect d'une construction du quatorzième et du quinzième siècle, et l'intérieur nous offre un des plus admirables ensembles du quinzième et du seizième qu'il soit donné d'étudier. Nous avons dû nous borner dans la reproduction des vues de Venise, puisque la ville, après tout (et quel que soit notre désir de nous y arrêter, puisque nous lui avons consacré tant d'années d'étude et de si nombreux voyages), ne doit tenir dans l'ensemble de notre travail que la place qu'elle occupe sur le littoral, rendue plus importante seulement par le rôle énorme qu'elle a joué autrefois dans l'Adriatique.

Traversons donc rapidement la belle cour du palais, gravissons l'*Escalier des Géants*, et suivons l'ordre des dessins que nous présentons au lecteur. C'est d'abord, sous la galerie qui donne accès aux grandes salles d'État, la *Scala d'Oro*, célèbre par les stucs d'Alessandro Vittoria dont elle est ornée et qui conduit au Sénat et à la salle des ambassadeurs : l'*Escalier d'Or* porte ce nom parce que ces stucs délicats, faits pour servir de cadres aux jolies compositions de Franco, étaient autrefois dorés. Après avoir franchi les marches, nous arriverons à une série de salles qu'il nous serait facile de repeupler, avec la connaissance que nous avons des choses de Venise. Ici, dans la salle de l'*Anti-collège*, les ambassadeurs attendaient l'audience et, pour leur faire prendre patience, le Sénat avait admirablement orné cette petite salle où le Tintoret s'est montré gracieux et tendre comme il ne le fut guère qu'une fois en sa



FACADE DU PALAIS DES DOGES.

vie, pendant que le Véronèse avec une de ses toiles les plus séduisantes, l'*Enlèvement d'Europe*, s'est montré sous son aspect le plus tendre, le plus poétique, gracieux comme Watteau, brillant comme lui-même, magique comme un conte de la mythologie antique traduit par le plus libre des pinceaux.

De l'antichambre du Collège on passe dans la *Salle du Collège*, petite mais exquise, et l'une des plus complètes du palais, avec ses riches plafonds à encadrements dorés, ingénieusement disposés par D. Ponti, où le Véronèse a peint Neptune et Mars, la Foi, le Triomphe de Venise, tandis que le Tintoret, Barbarigo et Caliari ont orné les murs de compositions allégoriques. A



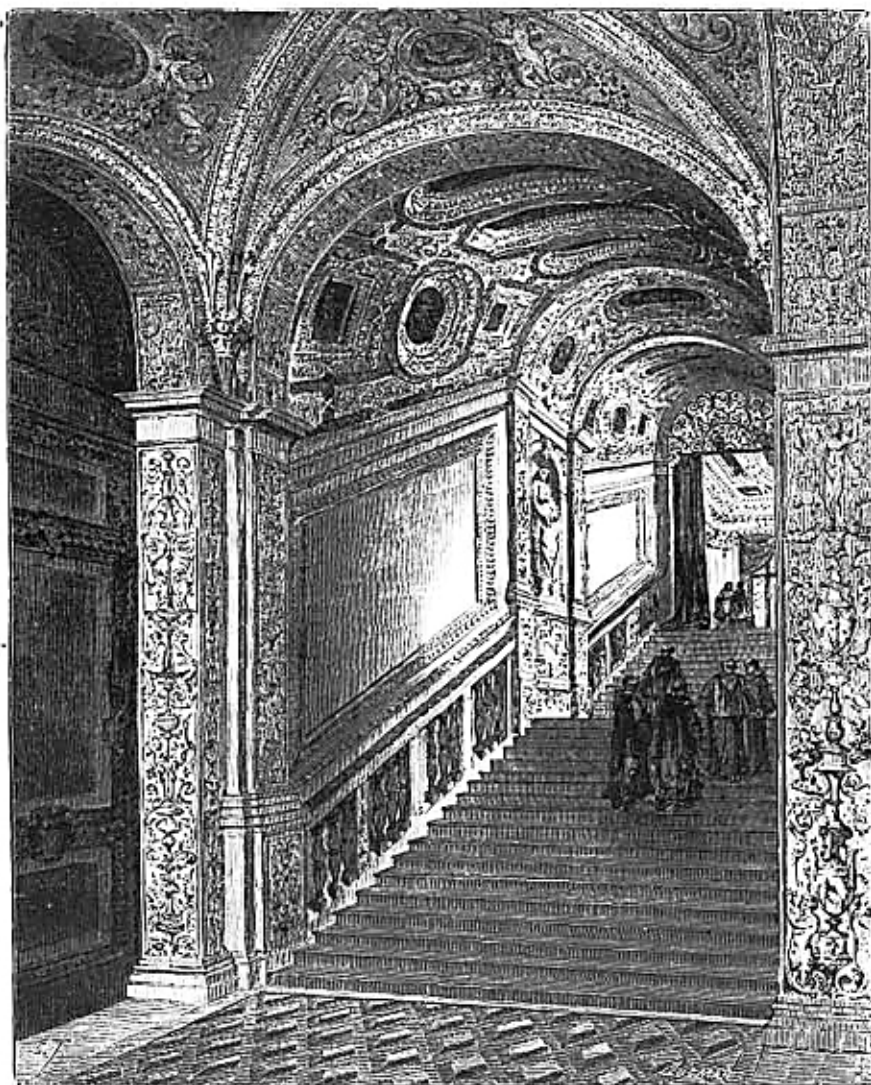
COUR DU PALAIS DUCAL ET ESCALIER DES GÉANTS.

côté siégeait le Sénat, et quoique la salle soit restaurée et que le buste doré à plein du roi Victor-Emmanuel domine les sièges des anciens magistrats de la république ; tout a gardé son caractère du seizième siècle, et tous les murs et plafonds, par les scènes dont ils sont décorés, font revivre l'époque de la grandeur de la république.

La *Salle du Grand Conseil* est probablement une des plus vastes du monde et aussi l'une des plus riches. Taillé en plein dans le bois, son plafond doré offre des séries d'ovales, de carrés, de parties circulaires où les plus grands peintres de Venise ont célébré les fastes de la république. Presque au centre, dans une de ses compositions les plus vastes et les plus pompeuses, le Véronèse a célébré pour la dixième fois peut-être, mais sans jamais aller plus loin que ce jour-là, le *Triomphe de la reine de l'Adriatique*.

Les murs sont aussi divisés en compartiments, où, depuis les épisodes les plus anciens de

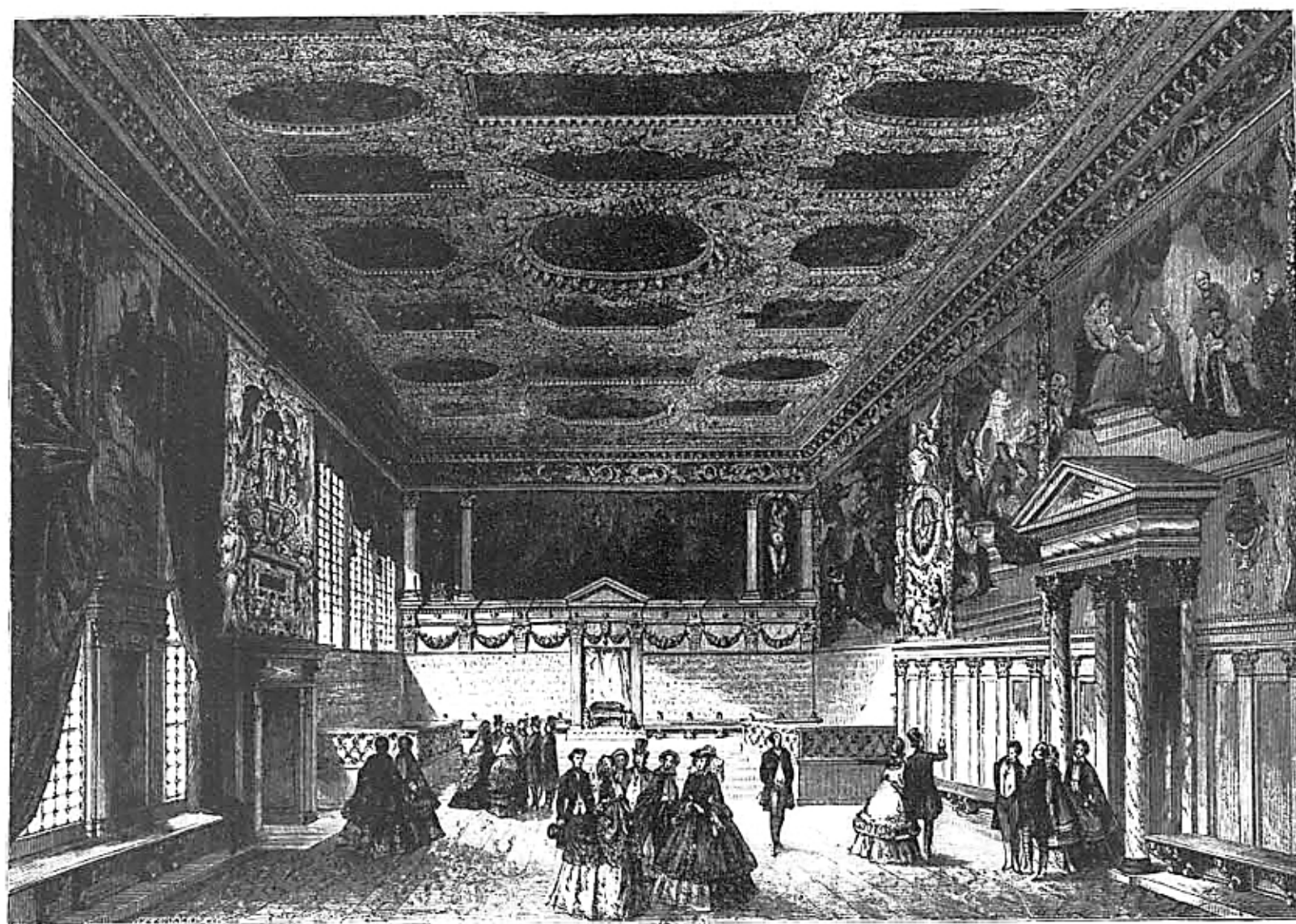
leur histoire jusqu'à la fin du seizième siècle, chacun des artistes qui illustraient alors Venise, a voulu retracer la série non interrompue de ses triomphes sur mer ou de ses scènes historiques les plus célèbres. Dans la frise du couronnement, divisée en soixante-seize compartiments, sont encastrés les portraits de tous les doges depuis le huitième siècle jusqu'à la chute de la Répu-



L'ESCALIER D'OR DU PALAIS DUCAL.

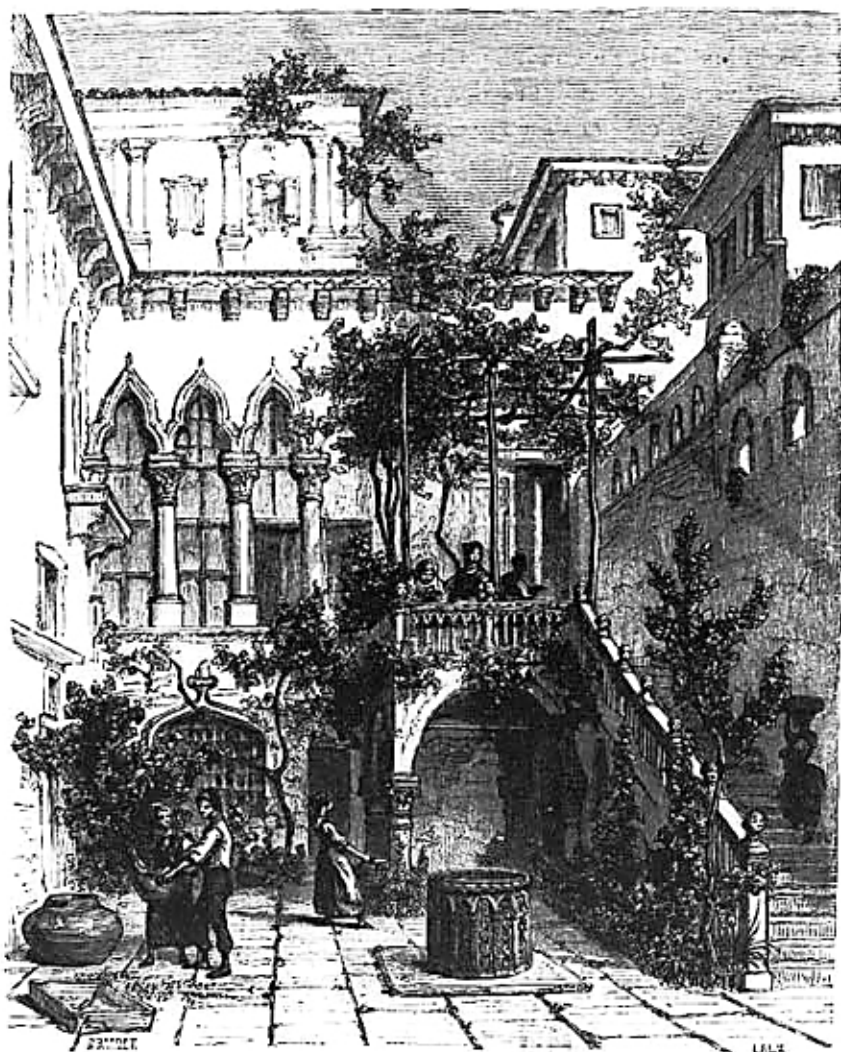
blique, et à la place que devait occuper Marino Faliero on lit cette lugubre inscription. « Ici » est la place de Marino Faliero, décapité à cause de ses crimes. » C'est un détail qu'il est devenu presque banal de rapporter, mais l'effet est dramatique.

La salle du Grand Conseil réunissait tous les nobles inscrits au Livre d'or, moins ceux qui siégeaient au Sénat et qui primitivement avaient fait partie de la grande assemblée : les bancs étaient disposés dans le sens de la longueur de la salle, parallèlement à la rive des Esclavons. A l'une des extrémités, celle du côté de la bibliothèque, on avait réservé une estrade pour le



SALLE DU GRAND CONSEIL DANS LE PALAIS DUCAL

doge et le collège, composé de tous les *Sages*. Les *ballottini*, enfants chargés de recueillir les votes, passaient entre les baucs l'urne à la main, les secrétaires et fonctionnaires attachés au conseil circulaient en remplissant leur office, et chacun parlait de sa place. Une gravure curieuse de Giacomo Franco donne l'aspect d'une séance vers le milieu du seizième siècle et il est très-facile de reconstituer la scène. A gauche, avec sa façade sur la Piazzetta, s'ouvrait la *salle du scrutin*,



COUR DU PALAIS SALIZATI.

de très-grande proportion, où on procédait aux grandes élections pour les nominations d'ambassadeurs, de provéditeurs, de capitaines généraux de la flotte, etc., etc. Par une décision très-spéciale et qui fit le plus grand honneur à la famille des Morosini, le Sénat décréta qu'on élèverait dans la salle même du scrutin un monument commémoratif à François Morosini, dit le *Péloponésique*, vainqueur des Turcs (1694).

Si on veut se mettre au balcon de la salle du Grand Conseil qui regarde la lagune, on découvre un admirable spectacle : on a toute la lagune devant soi, avec Sainte-Marie-Majeure à

l'ancre au milieu des eaux tranquilles, les îles San-Lazzaro, San-Servolo, le Lido, la pointe des Jardins, à droite la Giudecca dont la ligne basse n'est rompue que par la coupole du Rédempteur, et tout à fait à l'entrée du Grand Canal la Douane et sa boule d'or, la prodigieuse Salute avec ses coupoles d'un gris argenté butées par les grandes consoles retournées qui sont la signature de l'architecte Longhena.

La *riça dei Schiaroni* est la façade de Venise sur la lagune, c'est le quai le plus large de Venise, on peut même dire son seul quai; c'est la vue classique, si souvent dessinée par les peintres. Il faudrait peindre la vie de cette plage dallée où s'agite au soleil tout un monde de matelots, de petits industriels, de gondoliers et de flâneurs. Depuis l'angle de la *Piazzetta* jusqu'à la Marine, c'est un spectacle toujours vivant dont le voyageur ne se lasse point. Que le passant, en sortant du Palais Ducal par l'arc qui a son issue à la Riva, s'accorde à la balustrade du *pont de la Paille*; il domine de là l'étroit canal sur lequel donnent les portes du Palais Ducal, et où, suspendu à une hauteur énorme, le *pont des Soupirs* unit les prisons et le palais. Le nom est poétique et ce petit couloir si noblement décoré représente à l'imagination du voyageur tout une série de lugubres drames. Le pont a été jeté vers 1589 pour unir les services avec les prisons où habitaient les magistrats chargés de la police et qu'on appelait les *seigneurs de la nuit au criminel*. C'est de ce sombre lieu que partaient les gondoles spéciales chargées, à la nuit close, de jeter dans le *canal Orfano* les corps des suppliciés. On a beaucoup exagéré tout cela, nous avons tous essayé dans nos travaux sur Venise de ramener la légende aux proportions vraies de l'histoire; mais enfin il est exact de dire que la Sérénissime, très-jalouse de ses droits et rigoureuse observatrice de lois très-sévères, supprimait souvent, après un jugement prononcé dans l'intérieur des prisons, les citoyens qui avaient ourdi quelque trame secrète, quelque conspiration contre le gouvernement. Les *plombs* et les *puits* de Venise, dont on a constamment exagéré l'horreur, ne sont pas après tout plus noirs et plus cruels que nos cellules; cependant l'imagination se plaît à entourer toutes ces exécutions d'un appareil dramatique auquel le côté pittoresque ajoute des traits tout romantiques.

Je voudrais descendre le Grand Canal avec le lecteur, mais il faut faire un choix dans cet énorme ensemble qui veut toute une histoire et plusieurs volumes. Que le voyageur se couche sur les coussins de la gondole par une chaude après-midi d'automne, alors que le soleil est bienfaisant; que, depuis la Douane jusqu'au chemin de fer, il descende le Grand Canal en se faisant nommer tous les palais, il entendra tous les noms du Livre d'or et assistera sans fatigue à un spectacle sans rival. J'ai essayé de le lui décrire à mon entrée à Venise; qu'il visite quelques-uns de ces palais, celui des Foscari par exemple, si merveilleusement situé à l'angle de la grande voie d'eau. Qu'il entre au palais Salviati, à la Ca' Doro, au palais Corner. Qu'il passe par tous ces petits canaux qui se croisent et s'entre-croisent et se fasse indiquer le petit *Canal Bernardo*, l'un des plus célèbres. Quelques cours intérieures sont uniques au point de vue du pittoresque; la *cour du palais Salviati* est une des plus mouvementées, son escalier gothique lui donne un cachet à part et les vignes qui se mêlent à l'architecture ajoutent la grâce de la nature au charme de l'art. La *cour du palais Mula*, d'une tout autre époque, plus simple de plan mais plus grandiose, a tout le cachet des maisons patriciennes, et il n'est pas jusqu'à la cour de la simple maisonnette de *Goldoni* qui ne mérite un pèlerinage, autant pour honorer celui dont la maison fut la demeure que pour en admirer la disposition amusante et inattendue. La ville de Venise a bien écrit sur la façade de la maison le nom de l'auteur du *Bourru Bienfaisant*, mais elle laisse aller à sa ruine cette jolie petite demeure deux fois digne d'intérêt; je l'ai connue mieux conservée et mieux entretenue; à l'automne dernier j'y suis revenu et j'ai regretté de voir que le temps y fait son œuvre. Quelque comité artistique et archéologique devrait veiller à sa conservation.



Si on s'engageait ainsi dans Venise sans guide, et surtout sans guide épris du pittoresque, on pourrait passer cent fois près de certains monuments qui se dérobent si bien à la vue, qu'il faut une grande expérience de la ville pour les découvrir. La *scala Minelli* ou *scala Antica* s'ouvre sur la *place Saint-Paternian*, où s'élève la statue de Daniel Manin, au fond d'une ruelle qui n'a



COUR DU PALAIS DA MELLA.

certainement pas plus d'un mètre vingt de large; elle est, dans son genre, une des choses les plus remarquables de Venise. C'est l'escalier extérieur qui dessert les galeries du palais Minelli, et on a cru voir là une reproduction de la fameuse tour penchée de Pise. La construction est du quinzième siècle, et on voit par la gravure qu'elle a le plus intéressant caractère. C'est une tour engagée par un de ses flancs dans le palais, qui contient l'escalier desservant extérieurement l'édifice; il est formé de quatre-vingts marches, dont l'extrémité, la vis, fait un appui central. Il y a autant d'arcades que de marches, puisqu'à chaque marche, dans sa plus grande

largeur, correspond une colonne recevant la retombée d'un arc. La tour a sept étages, et la hauteur totale est de vingt-deux mètres cinquante; c'est à la fois élégant, noble et léger. La sollicitude des Vénitiens s'est portée sur ce monument du temps des Lombards; il est restauré avec un soin parfait; nous l'avons connu en assez piteux état, mais il est désormais sauvé de

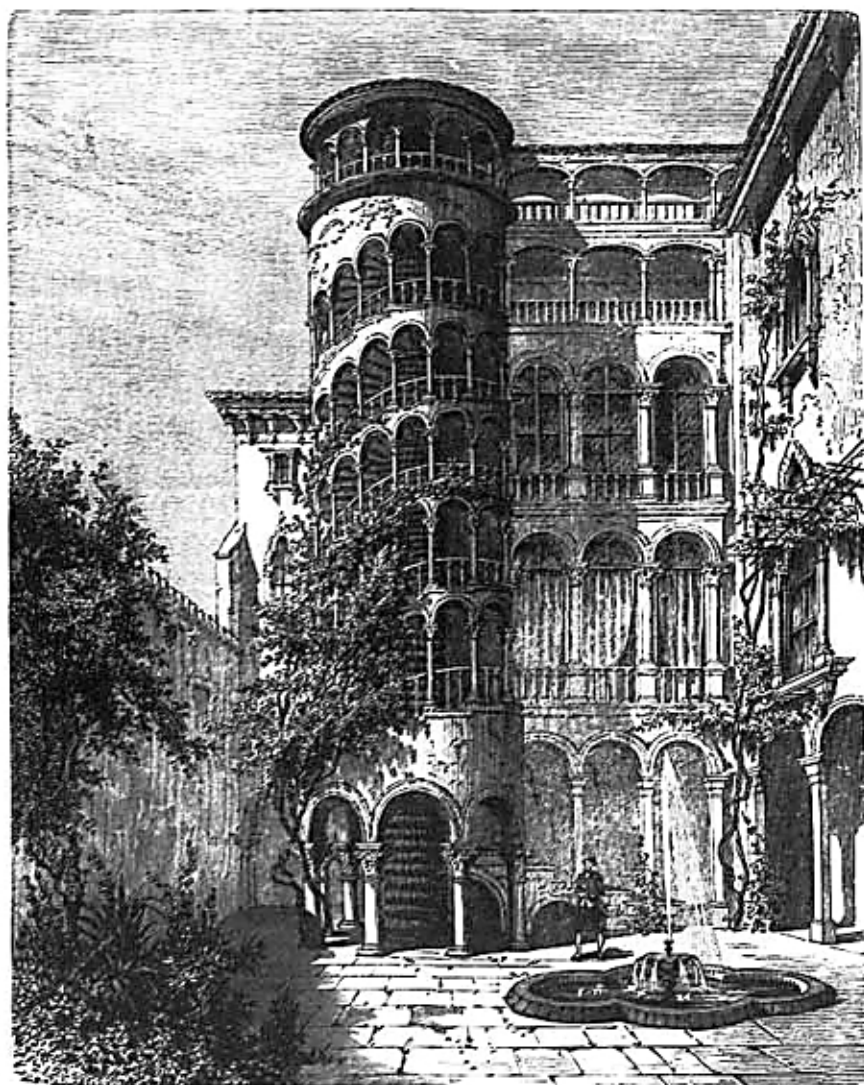


COUR DE LA CASA GOLBONI.

la destruction; on l'a même entouré d'une grille, et l'attention est éveillée sur ce joli spécimen de l'architecture du quinzième siècle.

Je conseille aux âmes sensibles de demander au gondolier de les conduire à *Sant'Apollinare*, au petit canal *Fondamenta del Carampane* près de la *casa Tamozzi*, où s'élève le palais où vécut la trop inflammable Bianca Capello, dont le nom revient souvent dans les légendes de Venise. Son père était un Bartholomeo Capello, sa mère une Morosini; à la mort de cette dernière, le mari se remaria avec Lucrezia Grimani, la propre sœur de Jean, le patriarche

d'Aquilée. Nous nous sommes mis parfois à la fenêtre d'où, dit la légende, Bianca encouragea, par son silence d'abord, puis par ses réponses, les œillades que lui adressa d'une fenêtre voisine, de l'autre côté du petit canal, un certain Pietro Bonaventuri, Florentin qui était venu chercher fortune à Venise. L'histoire n'est pas nouvelle : Bianca un beau soir entra dans une gondole



LA SCALA ANTICA.

conduite par Pietro, et quand on s'aperçut de sa fuite, elle avait déjà gagné Florence. Là le grand-duc la vit passer et s'éprit d'elle ; il l'enleva à son tour. Pietro, pour s'étourdir, courait les tavernes et les lieux de débauche ; une nuit il reçut *una coltellata* à la suite de quelque dispute et tomba mort sur la place. François de Médicis épousa la belle Bianca, et les fêtes furent si splendides, qu'elles rappelèrent celles du mariage de Lucrèce Borgia. Elle fit une entrée solennelle sur un char allégorique traîné par des lions. Le grand-duc envoya un ambassadeur à la République pour lui faire part de l'union, la belle-mère s'amadoua, le père pardonna tout

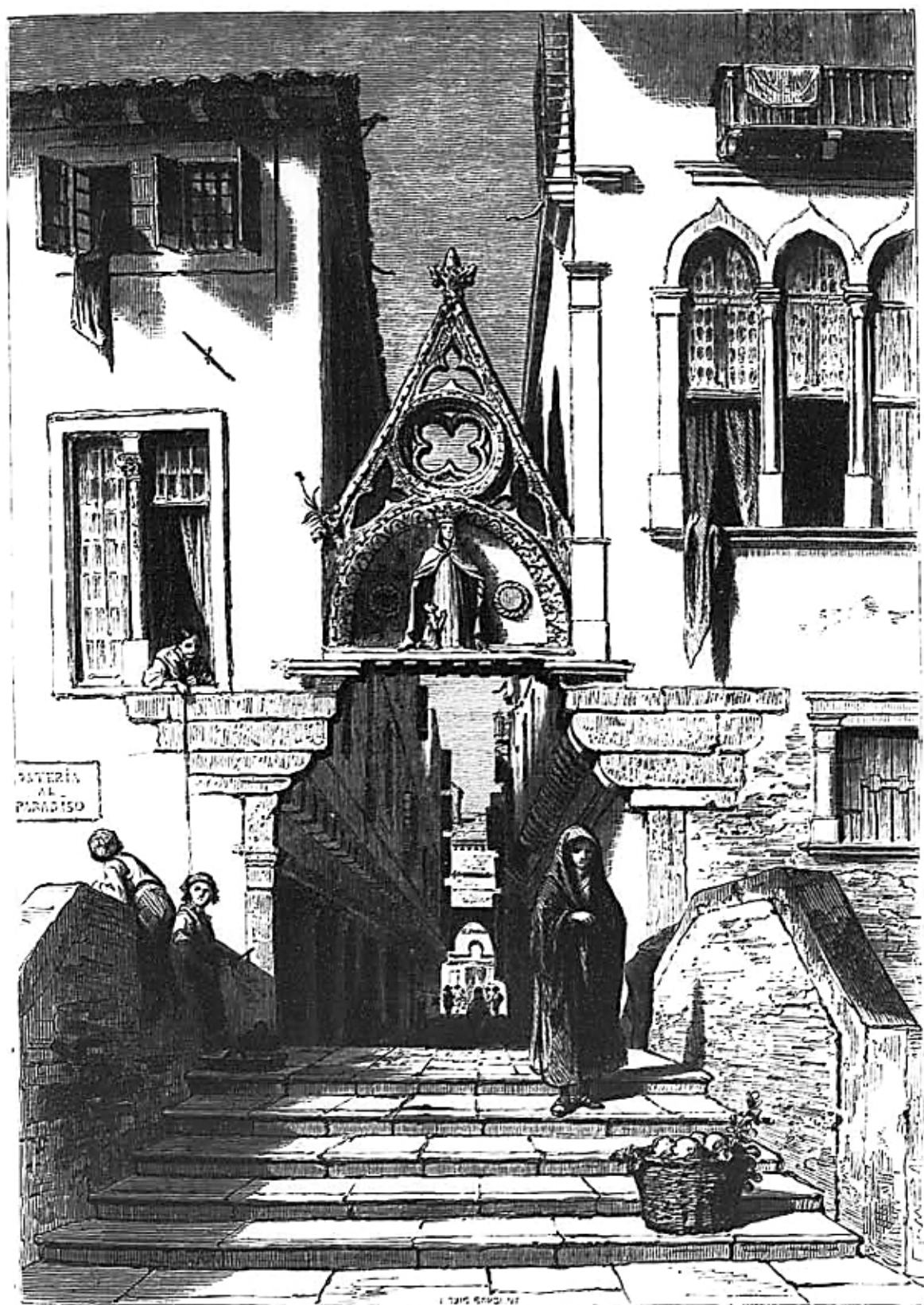
parce qu'il avait pour gendre un Médicis, et le Grimaui lui-même, malgré la tiare, envoya sa bénédiction aux époux. Le Sénat donna la robe d'or à Capello, et on inscrivit l'illustre alliance au Livre d'or.

J'insisterai volontiers pour que la Venise inconnue soit l'objet des visites assidues des



PALAIS DE BIANCA CAPELLO.

voyageurs : on sait tout de la Venise monumentale, mais, je le répète, il faut se perdre dans les petites rues, les ruelles, les canaux, les campi et les stradine ; à chaque pas le peintre trouve une aquarelle, à chaque pas une pierre encastree dans un mur, une inscription célèbre, une église ou une chapelle ignorée, et un pont, un arc, une cour, un puits, un marteau de porte, que sais-je enfin ? sollicitent l'attention de l'amateur. Parmi les ponts innombrables qui servent à traverser les canaux, celui qu'on appelle le *ponte del Paradiso* est un des plus séduisants comme aspect. Imaginez deux maisons faisant l'angle d'une rue de trois mètres de large à peine et dont



PONTE DEL PARADISO.

le premier étage surplombe et porte sur des corbeaux qui rétrécissent assez l'espace pour que, d'une fenêtre à l'autre on se puisse donner la main : les deux angles de ce long couloir sont réunis à leur entrée par un arceau gothique trilobé, couronné d'une flèche et d'un fleuron. Dans le tympan de l'arc, la Vierge en relief, la couronne en tête, relevant les pans du manteau qui la recouvre, protège un enfant agenouillé. Cela ne ressemble à rien, et c'est une fantaisie charmante ; dans le fond, les deux façades étroites font une perspective qui concourt à un point de fuite au centre, et sur la place à laquelle aboutit la ruelle, un autre arc se détache, sombre sur le fond clair.

Quoique la Vénitienne marche peu et se passe difficilement de la gondole, que ceux qui n'ont jamais vu Venise et qui sont restés dans une naïve ignorance des choses de cet invraisemblable pays ne croient pas qu'on ne puisse faire une promenade dans la ville sans être forcé de se faire gondoler. Tout Vénitien qui est un peu actif use assez peu de la gondole, il connaît sa ville et ses mille détours, et use des *traghetto* ; mais nous, malgré les dalles qui présentent au pied un sol toujours sec, et qui permettent de traverser Venise en souliers de bal, nous nous sommes vite habitués à ce doux balancement, et, par un sybaritisme qui tient à notre qualité d'étranger, nous nous surprenons toujours à sauter dans la gondole pour aller à dix pas de la Piazzetta.

Si vous ne voulez pas passer pour un étranger, n'entrez pas la tête en avant, mais bien à reculons, sous le *Felze*. — C'est le nom de la jolie cabine tendue de noir, avec son banc du fond très-bas, ses coussins très-moelleux, et, sur les côtés, à droite et à gauche, ses deux petits strapontins. Dans la vie ordinaire, on peut tenir quatre ; en gala, un jour de bal, les jupes bouffantes réclament la place entière et le felze ne pourrait recevoir que deux personnes.

Les dames vénitiennes nous ont toujours dit : « Nos gondoliers sont tous braves gens, nous les aimons, nous les soignons bien, et ils nous le rendent. » La vérité est que le peuple est d'une douceur incroyable ; le gondolier de place ferait rougir nos cochers par sa tenue ; si on lui donne la bonne main, il la prend avec reconnaissance ; si on lésine avec lui, il ne se plaint pas ; il a de la bonhomie, un grand fonds de bienveillance, il fait le cicerone, vous nomme chaque palais, et parfois vous en dit l'histoire. Je ne peux pas cacher qu'à certains jours, dans un choc de barques, au tournant d'un étroit canal, s'il se prend de bec avec le compagnon qui l'a heurté en ne criant pas assez à temps : *Aprèmi*, il épuise avec une verve étonnante tout un vocabulaire d'injures d'un haut ragoût et pleines de caractère : cela débute lentement, puis l'insulte va *crescendo*, *rinforzando*, et c'est bientôt une pluie d'invectives qui semblerait devoir terminer quelque sanglante bagarre ; mais qui finit par un éclat de rire. Habitué aux nobles langueurs et aux doux diminutifs du patois vénitien, on est étonné de ce qu'il peut tenir d'invectives dans ce joli langage et de l'imagination que les Beppo de Venise peuvent y déployer.

Toutes les gondoles sont noires, et tout le monde les a décrites ; les plus élégantes se distinguent par les vitrages en glace de Venise, à biseau ou à cadre de fleurs entaillées dans le cristal. Les armes des familles sont gravées à gauche du chambranle de la porte, sur un écusson de cuivre surmonté de la couronne. Toutes les gondoles de maître ou de place ont l'écusson, quitte à ne point avoir les armes, et au-dessous, dans un petit cadre garni d'un verre, on enferme souvent l'image du patron que chaque maître ou chaque gondolier s'est choisi. — Presque tous les gondoliers ont une image de la Vierge ou de saint Marc.

Nous nous faisons montrer à la porte des palais des plus grands noms de Venise les gondoles qui passent pour être les plus élégantes ; la différence n'est pas sensible au point de vue du luxe, à cause de la couleur noire commune à toutes. Celles des Papadopoli, des Clary, des Albrizzi, des Marcello, des Giovanelli, des Mocenigo et des familles les plus fastueuses de Venise ne se distinguent des autres que par la qualité des tapis qui ornent le fond, la fine gra-

vure des vitres, les détails des cuivres qui portent les armes, les ferrures, les glaces, et puis une certaine gravité de bon ton. Très-dévoués à leurs maîtres, surtout à leurs maîtresses, les gondoliers de grande maison sont à double fin : les jours de réception, ils deviennent valets de pied et passent les rafraîchissements sur des plateaux; leur livrée consiste généralement en une écharpe à franges de couleur, un brassard du même ton, une veste à la matelot, avec le grand col, le petit chapeau plat en toile cirée orné de rubans flottants.

C'était la mode autrefois à Venise, pour les jeunes élégants, de s'exercer à conduire les gondoles; quelques-uns se piquent encore de pouvoir gagner une régate; c'était le sport d'un pays qui n'a d'autres chevaux que les quatre coursiers de bronze qui semblent hennir sur leurs piliers antiques au-dessus du porche de Saint-Marc. Aujourd'hui les descendants des Da Ponte, des Zeno, des Mocenigo, des Tron, des Dandolo et des grands politiques du Sénat et des membres du Collège, ne font plus concurrence aux gondoliers, et les grandes querelles des *Nicoletti* et des *Castellani* sont éteintes. Tout d'abord on se prend à regretter que la gondole soit noire, et on trouve que l'embarcation a l'air d'un catafalque; peu à peu on s'y habitue et on ne souhaite pas une autre couleur pour ces gracieuses barques qui glissent silencieusement, vous évitant, dans une locomotion assez rapide, tout choc et tout arrêt. D'ailleurs à Venise la livrée du deuil est le rouge, et le noir fait un repoussoir. La silhouette du gondolier entièrement penché sur sa rame, au risque de perdre l'équilibre; la forme basse, terminée par la proue, semblable à celles des galères antiques, et le felze qui s'élève au milieu, revêtu de sa coupe de drap noir orné de pompons de fine soie; enfin la coque plate, qui semble ne toucher l'eau que par la tangente : tout cela complète bien l'ensemble de Venise.

Si on peut aller à pied par tout Venise, ou à peu près, comme il n'y a que trois ponts sur le Grand Canal : celui du Rialto, le pont de fer de l'Académie des beaux-arts et celui du chemin de fer, il faut faire un énorme détour pour trouver les *traghetto* ou passages publics des gondoles de place. Le *traghetto* joue le plus grand rôle à Venise : c'est le bac, le passage; les gondoles sont amarrées là, pressées les unes contre les autres; tout passant donne deux centimes, mais nous avons toujours remarqué que chaque fois qu'un bourgeois passe, il se groupe autour de lui quelque bambin en guenilles, deux ou trois vieilles femmes peu fortunées et quelque pauvre diable auquel le gondolier n'a garde de rien demander. L'étranger donne un sou et parfois beaucoup plus; il y a toujours là quelque vieille qui attend un passant plus fortuné, elle s'arrime à lui et franchit le canal *gratis pro Deo*.

De même qu'un Parisien un peu au courant sait, d'un coup d'œil rapide, sonder un coupé ou un landau qui passe, le Vénitien a un mouvement prompt qui lui permet de reconnaître qui passe au large, mais la gondole abrite discrètement ses hôtes; une vitre la ferme, par-dessus la vitre une jalousie à lames mobiles permet d'épier les passants sans être vu, et, contre la curiosité ou le froid; il y a même un troisième refuge : deux panneaux de drap, petits volets qui se rejoignent au milieu du vitrage et passent l'un sur l'autre. Comme on se lève scandalusement tard à Venise, les gondoles intéressantes — il va sans dire que je veux parler ici de celles qui portent les dames — ne sortent que tard, à l'heure des visites; c'est alors qu'on peut voir, penchées sur les coussins, en toilette de ville, les patriciennes qu'on a vues la veille à la Fenice. Il est encore assez commode, comme on est assis fort bas, de jeter des regards aux balcons en glissant sur le canal.

Rien n'est doux et moelleux comme la gondole; on conçoit que ce bercement rende paresseux et inactif; on est là si bien abrité contre le froid ou le soleil, on voit si facilement et sous un angle si propice les tableaux qui se déroulent, qu'on se sent peu à peu séduit par ce mode de véhicule qui nous berce et nous fait trouver bien plus séduisante encore la promenade sur le Grand Canal, entre cette haie de palais des Scamozzi, des Lombardi et du Longhena.



CANAL REZONIGO, A VENISE.

Les amoureux, d'ailleurs, depuis Byron, n'ont jamais pu médire de la gondole, et c'est une tradition d'aller au Lido la main dans la main. On assurait sans rire, il y a quelque soixante ans, que si tous les exemplaires du Tasse disparaissaient dans un cataclysme, on ne pourrait pas risque de perdre les chants de la *Jérusalem délivrée*, conservés dans la mémoire des gondoliers vénitiens, qui se les transmettaient comme les rhapsodes faisaient des chants du sublime aveugle de l'île de Délos. Cela sourit à l'imagination, mais les gondoliers d'aujourd'hui, s'ils chantent du Verdi et du Bellini, tandis que nos cochers de place fredonnent tout au plus les *Petits Agneaux*, n'ont rien à démêler avec les vers du Tasse. Nous avons eu la dernière surprise



LE PONT DU RIALTO.

de ce genre, c'était vers 1868; on nous convia un soir dans un salon ami à entendre un gondolier pour de vrai (il s'appelait Antonio Marchio), né à Murano, qui récita devant nous, avec un grand sentiment d'expression, tout l'épisode de *Francesca e Paolo* de la *Divine Comédie*. C'était d'une haute saveur; il ne se bornait pas à réciter, il commentait dans une forme accessible, en langue vulgaire et populaire, le côté historique et l'allusion du Dante. Je ne sais ce que sera devenu cet Antonio Marchio, qui était jeune alors et très comme il faut d'aspect, comme un grand nombre des hommes du peuple à Venise. Un prince, un souverain aurait dû l'attacher à son service, comme un vivant exemple d'une tradition morte ¹.

¹ Je viens de retrouver Marchio à Ravenne, dans la patrie de Françoise de Rimini, faisant des conférences publiques et commentant Dante! — Juillet 1877.

IV

Les théâtres pendant la saison jouent un grand rôle dans la vie de la société vénitienne, et cela est vrai d'ailleurs de toute l'Italie : mais, depuis un certain nombre d'années, la *Fenice*, le grand Opéra de Venise, ne s'ouvre plus qu'en été, ou, par un sacrifice que s'impose la municipalité, à certaines époques, comme celle du carnaval. Les grands théâtres de l'Europe, Saint-Pétersbourg, Milan, Venise, Londres, Paris, absorbent le peu de grands chanteurs qui peuvent interpréter dignement les maîtres, et les payent au poids de l'or : Venise ne peut soutenir toute l'année sur sa première scène une troupe d'opéra. Mais, à défaut de la *Fenice*, de nombreux théâtres s'ouvrent où de temps en temps on passe de bonnes soirées et où on est susceptible d'éprouver une émotion vraie. Tous les genres sont représentés, mais la société adopte surtout la scène où on joue l'opéra. L'étranger, lui, va de préférence aux comédies de Goldoni, si véritablement vénitiennes, d'un esprit si fin et si vraiment comique. Mais la *Fenice* reste un type, et ce n'est pas tant le théâtre et la scène qui y attirent l'étranger que le cachet spécial de la vie vénitienne.

La salle est célèbre; même en comptant *San Carlo*, la *Scala*, le *Lyceum* de Barcelone et l'*Opéra* de Paris, c'est une des plus belles du monde; j'y suis entré pour la première fois un jour de gala; et quand la salle est ainsi éclairée à giorno, le spectacle est féérique.

Le lustre est peu de chose, une sorte de lustre hollandais assez puissant, mais dépourvu de ces pendeloques de cristal qui reflètent les mille feux et de ces globes dépolis qui tamisent la lumière. L'aspect général est blanc; tout le pourtour de la salle, depuis les baignoires jusqu'aux combles, est divisé en loges comme dans tous les théâtres italiens, et des milliers de bougies sont fixées autour de la salle, au panneau même des loges. Ces foyers, presque à portée du visage des spectateurs, répandent une grande chaleur; mais l'aspect général est éblouissant. C'est bien l'atmosphère d'une fête.

Les fonds des loges sont clairs, ce qui ne permet pas aux toilettes blanches et aux épaules marmoréennes de se détacher sur des fonds propices. Tout est blanc, le fond de la salle et les boiseries; aussi les spectatrices, dont la note dominante est aussi une tache blanche, ne comptent-elles pas sur le fond presque aussi lumineux que cette tache. Du reste, en Italie les couleurs claires sont à l'ordre du jour : même en hiver les femmes arborent dans la rue, à la promenade, des couleurs printanières, des vert-pomme, des roses, des lilas, des gris-perle. On accueille d'un mot d'étonnement une personne en robe sombre : *Siete in bruno* ! Comme si on disait : « Est-ce que vous êtes en deuil ? »

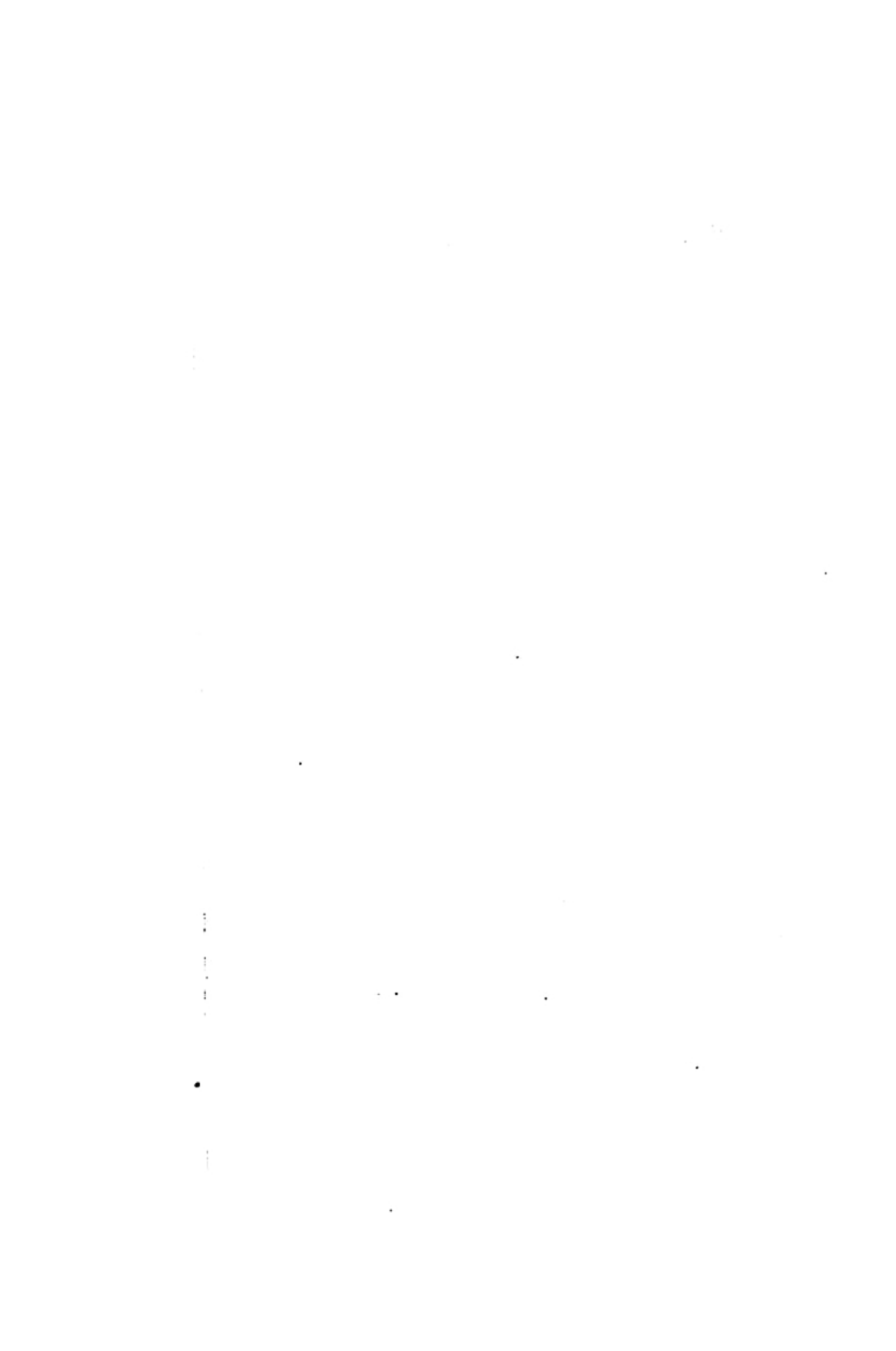
Ce n'est point là une salle bruyante, la vie ne transpire pas jusque dans les couloirs comme aux Italiens ou à l'*Opéra* de Paris. Derrière les fauteuils d'orchestre, la partie qui correspondrait chez nous au parterre est vide; c'est un parterre debout, comme dans quelques-unes de nos villes de province. Pendant l'entr'acte tout ce monde masculin lorgne les loges et circule assez paisiblement. Les couloirs sont tristes, car les portes qui donnent sur ces vomitoires sont minutieusement fermées de panneaux pleins, sans le petit œil-de-bœuf muni d'un rideau rouge, et le foyer est entièrement inconnu : il est remplacé par une sorte de promenoir à rez-de-chaussée, au vestibule d'entrée.

Quelques gondoliers, portant le chapeau de toile cirée et le brassard, se tiennent debout dans les couloirs; les belles lanternes de cuivre des gondoles, brillantes, à moulures corsées, sont rangées sur une espèce d'étagère disposée exprès le long des murs.

On écoute assez peu, mais un peu plus cependant qu'à Florence et qu'à Milan; quand arrive la cavatine ou le grand air, on fait trêve aux conversations et on assiste dans un religieux



LA SORTIE DE LA FENICE.



silence. C'est encore la mode italienne de couper l'opéra par un ballet. Deux actes de la *Lucie*, un ballet, puis la suite de l'opéra. Quand on n'est pas prévenu, l'effet est singulier : au moment où l'on attend le ténor, la toile se lève et on se trouve dans un palais où des Japonais lutinent Colombine et où des Arlequins veulent ravir des fleurs à des bergères.

Au bout d'un instant tout s'explique ; *Lucie* avait laissé les spectateurs assez maîtres d'eux-mêmes, mais la danseuse électrise la salle, on sent qu'elle est adoptée et qu'on en raffole. Les bouquets pleuvent, les loges d'avant-scène, qui représentent la loge infernale, éclatent en bravos ; on interpelle la danseuse, on lui parle, on effeuille des roses du haut des troisièmes sur les pas de l'étoile, et pour remercier, après trois rappels, elle envoie des baisers aux loges de droite et de gauche.

La loge à la Fenice est une propriété ; on en a la clef chez soi et on entre directement sans le secours de l'ouvreuse ; c'est d'ailleurs le même système à la Scala de Milan. C'est une politesse à faire à une étrangère qui vient passer quelques jours à Venise que de lui envoyer la clef de sa loge.

L'entr'acte joue un grand rôle en Italie : c'est l'heure attendue, l'occasion propice ; là se donnent les rendez-vous, là se concertent les parties, là se déroulent les péripéties qui échappent à ceux qui ne sont pas familiers avec la vie de Venise. C'est là qu'on se rend les visites, et cela compte comme tel. Il y a même certains visiteurs de la Fenice qui ne fréquentent pas le salon de la dame à laquelle ils rendent assez régulièrement leurs soins les soirs d'opéra. Aussi, le jour de la clôture, ai-je entendu des jeunes gens exprimer leurs regrets au sujet de cette fin de saison qui coupait court à ces entrevues mêlées de chant.

La loge a deux places sur le devant, deux sièges qui tiennent au mur, de sorte qu'on est de profil, dans une pose qui est plus propre à la causerie qu'au spectacle. Dès que la loge est un peu de côté, la personne qui est la plus proche de la scène doit faire un certain effort pour la regarder ; à droite et à gauche, comme dans un break, est disposée une banquette de cuir.

J'ai dit que le fond de la loge est clair ; la forme en est oblongue, les murs absolument lisses et peints à l'huile : comme le milieu reste vide, on pourrait se croire dans une élégante cabine d'un paquebot. Les visites se succèdent, très-nombreuses, visites masculines, bien entendu, un homme un peu relationné (et tout Venise se connaît, ou à peu près) exécute de dix à douze visites par soirée. Il serait malséant de s'installer et de ne point céder la place à ceux qui se présentent. La conversation n'est pas très-vive ; quelques hommes viennent saluer, prennent place sur la petite banquette et s'en vont sans avoir dit un seul mot : c'est cette douce vie italienne, si différente de la nôtre, où on n'exaspère pas même la causerie. Pas assez à mon gré ; j'attendais plus de vivacité et moins de prudence. On jette un regard aux loges, on s'étonne d'y voir une personne qui n'est point une habituée, cela se passe en petits cancanes inoffensifs, offensifs même au besoin ; en remarques, en observations, en réflexions superficielles. Il y a au fond de tout Italien un chroniqueur à l'état latent ; il remarque tout et sait tout de chaque salon. Un étranger un peu vif, qui se laisse aller à sa nature dans ces visites rapides en effleurant toutes choses, détonne et étonne un peu. Ceux qui à Paris passent pour discrets et ne tiennent pas volontiers le dé de la conversation, pourraient passer pour des bavards à la Fenice.

Cette particularité d'avoir sa loge en toute propriété fait qu'on est vraiment chez soi et que toute la salle n'est qu'un immense salon. Ce n'est plus la grande et noble place publique de nos salles à nous, où il n'y a vraiment que le premier rang (le *piano nobile* des Italiens) qui ne change jamais. Du reste, à propos du « piano nobile », le seul vraiment aristocratique dans la plupart des théâtres italiens, on peut dire que cette différence n'existe pas aussi

sensiblement à la Fenice, où, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux deuxièmes, on peut voir, appuyées au rebord des loges, les patriciennes de Venise.

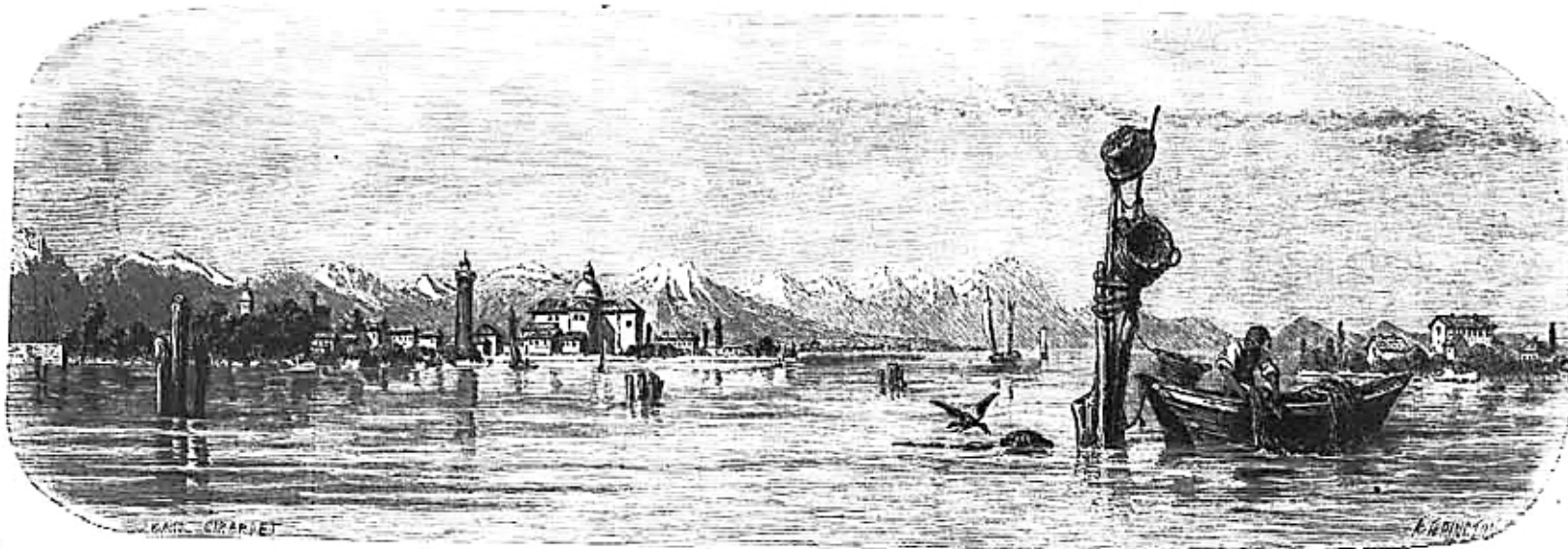
Je recommande aux étrangers de ne pas attendre que le rideau soit baissé et de courir à la porte d'Eau pour voir la sortie du théâtre. Des centaines de barques sont disposées en ordre, pressées l'une contre l'autre, comme nos voitures un jour de courses dans l'enceinte du bois de Boulogne; elles disparaissent dans l'étroit canal jusque sous le petit pont qui ferme la perspective, et s'avancent à mesure que le gondolier qui sert de valet de pied a signalé la présence des maîtres. La sortie des Italiens de Paris, la halte sous le grand vestibule; la sortie de l'Opéra, la station sur les marches des escaliers, sont déjà des scènes très-séduisantes! Mais voyez le tableau à la Fenice! il est unique de pittoresque. Les marches du théâtre avancent dans le canal et plongent dans l'eau, la gondole vient lentement friser le dernier seuil, le gondolier, la lanterne à la main, éclaire les pas de la Vénitienne emmitouffée dans sa sortie de bal et appuyée au bras de son cavalier. Debout dans le fond de la barque, à la porte du *felze*, il présente le poing ou l'avant-bras comme un chevalier, et la patricienne, silhouette blanche éclairée d'un reflet rouge, s'engouffre à reculons dans la cabine basse et noire. Les portes du théâtre sont violemment éclairées et chaudes à l'œil, la façade au contraire est sombre comme les eaux noires des canaux sourds, les reflets de feu jettent des paillettes sur tout cela, et par les grandes portes ouvertes on aperçoit de jolis fantômes blancs qui se penchent au bras des cavaliers noirs.

J'ai vu là un jour un épisode qui s'est gravé dans ma mémoire. On donnait l'*Africaine*, avec je ne sais quel ballet. A la Fenice, quand un opéra est monté à force de dépenses, il faut bon gré mal gré l'entendre jusqu'à satiété. La salle était comble, plus vivante qu'à l'ordinaire et très-sympathique. La Lotti et la Mongini furent chaudement reçues et Nelusko eut sa part de l'ovation. L'Africain semblait confus, tous ces indigènes sous leur pâte brune grimaçaient des sourires de reconnaissance et les dents blanches éclataient au milieu du masque noir. Les basses attaquaient à l'unisson; Sélika allait mourir sous le mancenillier, quand, de chaque côté de la scène, sortirent trois valets de pied en grande livrée, portant d'immenses bouquets de Gênes, qu'ils avaient peine à tenir entre leurs bras; les loges battaient des mains; les avant-scènes, bourrées des élégants de la ville, vociféraient, appelant des mains chanteurs et cantatrices, ténors et basses, pour leur faire leurs adieux, et de toute part les bouquets volaient sur la scène, tandis que du haut des avant-scènes des troisièmes on effeuillait des roses sur la tête des harmonieux sauvages. C'était l'hommage des élégants de la ville; les loges s'étaient cotisées pour cette manifestation.

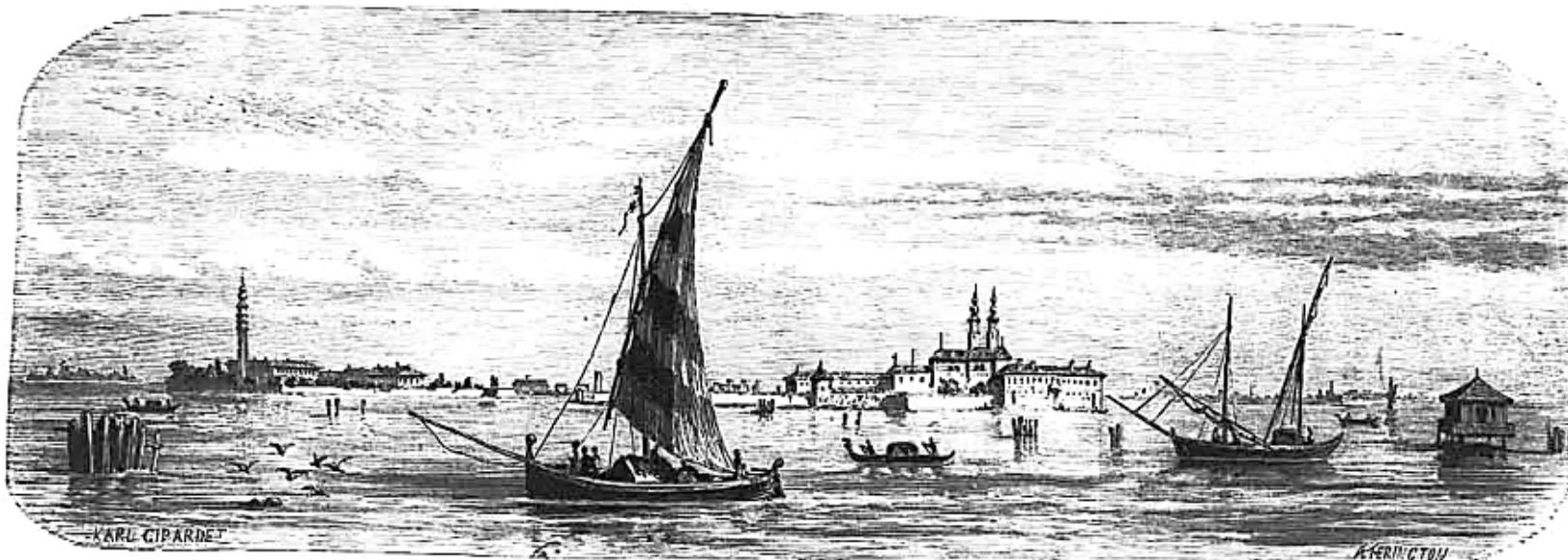
Nous n'aimons pas ces bouquets de Gênes disposés en damiers dont les casiers seraient des roses rouges et blanches; ce ne sont plus des fleurs, c'est de la géométrie qui sent bon. Les rubans qui accompagnaient les bouquets brodés de devises, ornés des chiffres de chacun des artistes, étaient d'une grande richesse et rappelaient les belles rosettes de rubans qu'on pique à l'échine des taureaux en Espagne.

La danseuse parut à son tour, c'était la Beretta; à peine avait-elle battu un entrechat à huit que la salle ne se contentait plus; au pas de deux ce fut de la frénésie, et à un signal imperceptible pour nous, les valets de pied sortirent une seconde fois, portant les bouquets qu'on lui destinait. Des secondes loges de droite et de gauche on lâcha des colombes qui venaient, haletantes, se heurter aux frises; un des oiseaux traversa la salle de son vol un peu lourd, et disparut sous le manteau d'Arlequin. La pluie de roses tombait toujours d'en haut; la manifestation était très-sincère, très-générale. Comment, après de tels triomphes, les artistes peuvent-ils chanter ou danser en France, devant les gens calmes que nous sommes?

La Beretta était très-émue, elle s'éloignait dans le fond de la scène et revenait à



SAINT-PIERRE DU CHATEAU ET SAINTE-HELENE, VUE PRISE DU COUVANT DES ARMÉNIENS.



ISOLA SAN SERVULO ET ISOLA SAN LAZZARO.

petits pas pressés et maniérés, se courbant en de petits saluts, et jetant des baisers à toutes les loges, depuis les baignoires jusqu'aux cintres. Comme elle oubliait un peu les fauteuils d'orchestre, un Vénitien enthousiaste, qui me parut de la classe moyenne, se leva au milieu des fauteuils et lui cria sans façon : *A mi, à mi, dammi un bacio!* « A moi, à moi, donne-moi un baiser! » — C'est là de la couleur locale, ou je ne m'y connais point.

Le même soir de l'épisode de la Beretta, on l'attendait à la porte pour l'acclamer et un nouveau spectacle m'attendait. Elle parut au bras d'un cavalier, un murmure s'éleva, elle allait à pied, à travers les étroites ruelles. A la place San Mose, on l'applaudissait à outrance, et on lui jetait des fleurs; elle arriva sur la place Saint-Marc : là les passants se mêlèrent au cortège et l'orchestre vint rejoindre le groupe. Ce fut une sérénade à la belle étoile, dans un cadre unique au monde, fermé par l'église Saint-Marc, dont les mosaïques éclataient sous un rayon de lune. La nuit était claire, limpide, le ciel étoilé comme un baldaquin d'azur, ou comme une écharpe de gaze bleue constellée d'argent. Les enfants ramassaient les fleurs et les jetaient, les élégants applaudissaient, et la danseuse frémissait au bras de son galant comme une tourterelle heureuse et effarouchée. Je la revis le lendemain dans un compartiment de chemin de fer, la tête encapuchonnée, les traits battus : elle était redescendue des étoiles. Cela doit être cruel de danser devant ces habitants du pôle nord qui s'appellent les Parisiens, après des apothéoses comme celle-là. C'est à rendre fou le corps de ballet tout entier, et je n'ai jamais oublié cette apothéose de danseuse sur la place historique où un peuple en délire, cinq cents ans auparavant, avait porté Pisani en triomphe. Ce sont là de ces scènes qu'on ne voit qu'en Italie, aux bords de la Néva ou sous les tropiques.

VI

Je conseille aux voyageurs de voir toutes les îles; chacune a son caractère depuis Murano jusqu'à Torcello, et si le temps est beau, la promenade en gondole est le vrai charme du voyage plutôt que la visite elle-même. L'excursion la plus pratique de toutes, après Murano qui est à une demi-heure de Venise, est celle du Lido et la visite au couvent des Arméniens dans l'île de San Lazzaro. Nous ferons une grande excursion à Chioggia qui nous donnera l'idée du vrai caractère des grandes îles de la lagune; la visite aux Arméniens est une distraction de quelques heures à peine, et c'est surtout pour jouir de la vue de Venise au retour qu'il faut aller prendre son recul jusque-là.

L'île tout entière est aux Arméniens. C'est la plus petite des îles de la lagune; elle était d'abord habitée par des pêcheurs très-pauvres qui vivaient de la lagune; au douzième siècle elle était un lazaret et on y enfermait les lépreux. La maladie disparut peu à peu, et vers 1715 la République, sur la proposition qui lui avait été faite par Mekhitar, la vendit à une communauté d'Arméniens qui fuyaient devant les Turcs ravageant les îles de l'Archipel. Ce Mekhitar était le chef d'une congrégation qui portait son nom. Là se forma la communauté, là elle se développa et devint pour ainsi dire le phare intellectuel qui projette la lumière sur toutes les communautés arméniennes de l'Orient.

On arrive à San Lazzaro par le fameux canal Orfano que nous avons dessiné, où, dit-on, on se débarrassait des corps des suppliciés exécutés dans les prisons de l'État. De là on passe devant *San Servolo*, l'hôpital des fous, et à mesure qu'on avance on découvre la plage basse du Lido, la chaîne des Alpes Juliennes, dont les sommets couverts de neige se découpent en blanc sur un horizon bleu clair.

Les Arméniens ont assumé une grande tâche, ils impriment les livres religieux et les livres classiques pour toutes les communautés arméniennes du monde entier. Leur principe est qu'*un vit en tous et tous en un*. Ils n'ont point de tombe et la place de leurs corps rendus à la terre n'est désignée par aucun signe qui les puisse faire reconnaître. Ce sont des bénédictins pour le travail, et il n'y a dans leur allure rien de l'ascétisme monacal ; c'est plutôt une sorte d'académie nationale qui a pour but de faire pénétrer la civilisation chez les Arméniens disséminés dans toute l'Asie, en Afrique, en Europe et jusqu'en Amérique. La communauté est à peu près de cinquante à soixante membres quand elle est au complet ; le chef porte le titre d'archevêque de Siounic. A part les monuments curieux et un tombeau dans la chapelle, il n'y a rien d'intéressant pour l'art dans le couvent. Le patio ou le cloître seul a du caractère avec son puits, ses fleurs, et quelque bel Arménien en robe longue cultivant la terre qui complète bien le tableau. L'imprimerie est très-intéressante, parce que ces Pères se sont fait une spécialité des langues étrangères et impriment dans toutes les langues connues. On a conservé là un grand souvenir de la retraite que fit lord Byron, qui vint étudier l'arménien pendant ses séjours à Venise et qui parle longuement de San Lazzaro dans ses lettres. Le portrait de l'auteur de la *Fiancée d'Abydos*, ses manuscrits et ses lettres sont là à la place d'honneur.

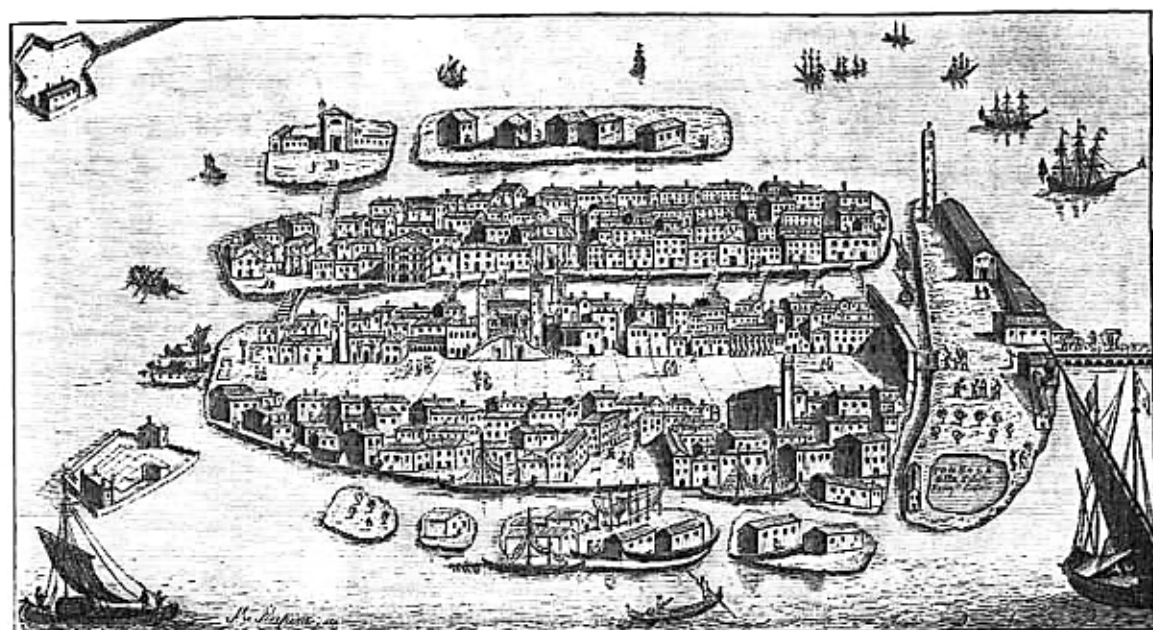
Il faut visiter les jardins et les potagers pour jouir de la vue de la petite île *San Pietro del Castello* et de celle de *Santa Elena*, qui apparaissent de là comme des séjours de paix au milieu de la lagune et des oasis de verdure. Le retour à Venise est la grande sensation de la promenade : on embrasse tout l'ensemble, depuis la Guidecca, la Douane et le Canal jusqu'à la pointe des Jardins, et cette prodigieuse façade de Venise, à l'heure où généralement on rentre de San Lazzaro, se découpe avec ses campaniles et ses dômes sur un fond d'or pur dont les rayons se reflètent dans la lagune.



GONDOLE.

San Domenico.

Chantiers.



La grande place.

Hôtel de ville.

La cathédrale.

Le pont.

ANCIEN PLAN DE LA VILLE DE CHIOGGIA.

CHAPITRE DEUXIÈME

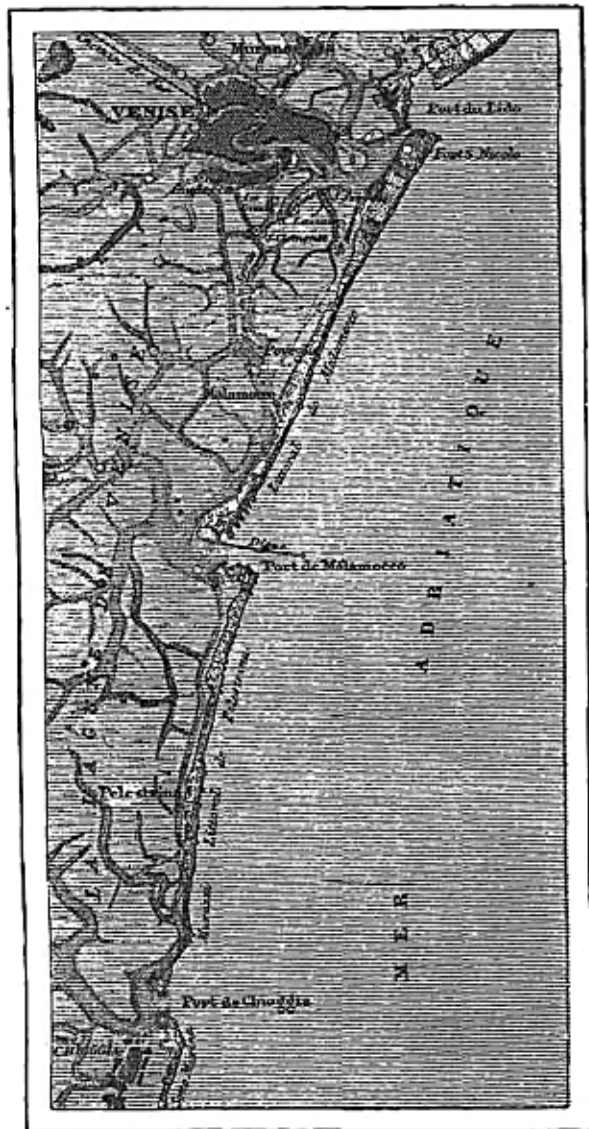
CHIOGGIA

Les Lidos depuis Venise jusqu'à Brondolo. — Les Murazzi. — La ville. — Les vallées. — Le siège de Chioggia.

Il n'est pas indispensable de visiter toutes les îles, parce que chacune d'elles, ne peut après tout, offrir aux voyageurs qu'un diminutif de Venise ; mais presque toutes ont du caractère et on ne comprendra bien l'histoire des grandes luttes contre les Génois et les prodiges d'attaque et de défense faits par la République et par ses rivaux, qu'en longeant les remparts que la nature a élevés contre l'envahissement de l'Adriatique depuis le Lido jusqu'à Chioggia. D'ailleurs l'excursion est facile et douce, elle n'exige guère qu'une journée, bien employée, il est vrai, mais rendue très-pratique par le mode de locomotion. Les vapeurs qui mènent quotidiennement à Chioggia stationnent sous nos fenêtres mêmes, à la Riva, ils partent le matin et vous ramènent le soir pour la modique somme de trois *lire*.

Si on veut jeter les yeux sur la carte qui accompagne ces récits, on verra que depuis la passe du Lido et le fort San Nicolo que franchit le vapeur à sa sortie de la lagune de Venise jusqu'à Chioggia, règne une série de digues basses qui protègent Venise et sa lagune ; ces digues sont formées par la nature, il est vrai, et c'est justement ce qui a déterminé le choix de l'estuaire pour y fonder une ville ; mais la main de l'homme les a consolidées dans leurs parties défec-

tueuses et en a fait de vraies défenses, souvent attaquées et forcées une seule fois par les Génois au quatorzième siècle. Depuis San Nicolo jusqu'au port de Malamocco, c'est le littoral de *Malamocco*; depuis Malamocco jusqu'à Palestrina, c'est le littoral de *Palestrina*; de là jusqu'au port de Chioggia, ce sont les *Murazzi*, gigantesque rempart, barrière puissante opposée aux envahissements de la mer, qui viendrait déferler jusque dans la lagune.



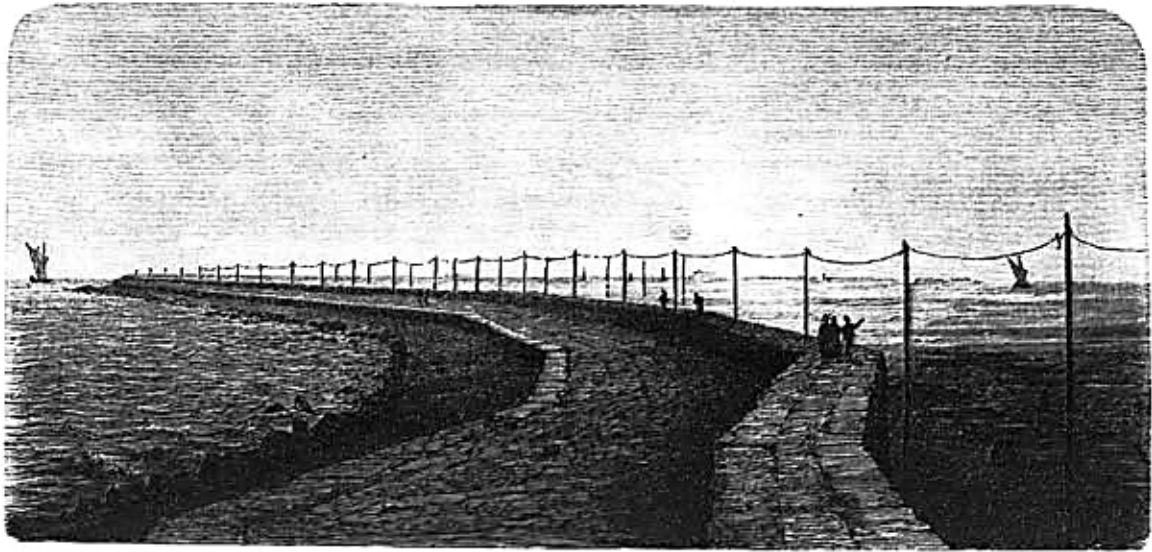
Gravé chez Erhard

Les Murazzi ont une lieue et demie de longueur depuis Chioggia (Sotto Marina) jusqu'à Palestrina. Le vapeur qui mène de Venise à Chioggia les longe dans tout leur développement; et du haut du pont, quand on tient un peu le large, on peut par-dessus ces digues voir le miroir des eaux de la lagune, sur lequel le vent met à peine une ride légère alors que la haute mer balance le navire sous un roulis inquiétant. On se rend très-bien compte, en les longeant, de la construction de ces digues faites de pierres d'Istrie cimentées par la pouzzolane, le ciment de Bergame et le grès de Sile; leur base repose sur un plan de quatorze mètres, et, à leur sommet, elles présentent un chemin en parapet de la largeur d'un mètre à peine. Sur la lagune, la paroi est perpendiculaire, parce que l'effort des eaux n'exige point qu'on le rompe; d'ailleurs le sol est marécageux et la nappe n'arrive pas partout jusqu'au pied du rempart; mais sur l'Adriatique les parois sont brisées et en forme de marches, de sorte que le flot vient mourir comme sur une plage naturelle. De temps immémorial la digue a existé, plus ou moins bien consolidée et entretenue; ce n'est qu'au siècle dernier, vers 1774, que le gouvernement de la République, après de longues délibérations du Sénat, nomma un *provéditeur aux Murazzi*, chargé de faire de cette défense une construction spéciale, capable de résister aux ravages du temps; elle fut confiée à un ingénieur-hydrographe nommé Ber-

nardino Zendrini. Les Murazzi ont coûté trente-huit années de travaux et des millions de livres vénitiennes votées régulièrement par le Sénat.

Après San Nicolo du Lido, on trouve le canal San Spirito et la petite île de *Poveglia*, très-pauvre et très-abandonnée; puis vient *Malamocco*, qui est comme le chef-lieu de toute cette partie du littoral, tantôt solide, tantôt marécageuse, tantôt faite de sable: Malamocco est important, parce que c'est pour ainsi dire l'*avancée* de Venise; c'est en effet le premier port avant l'entrée du Lido. On y compte à peu près cinq mille habitants. Le port est excellent et la digue

représente un effort de travail considérable, car elle pointe en mer à une demi-lieue. Le commerce cependant se réduit à l'importation des bois, des vins de Dalmatie, des légumes, du grain et du poisson. C'est la côte méridionale de l'Italie qui nourrit les pays de l'autre côté de l'Adriatique, et si la Pouille n'existait pas, la Dalmatie aurait le scorbut, car nous verrons tout à l'heure que presque toute cette langue de territoire qui va de Zara jusqu'à Cattaro n'est qu'un long rocher. Après Malamocco, on suit *Pelestrina* et bientôt on découvre la ville de ce nom, qui s'étend en longueur, s'étage et s'égrène jusqu'aux *Murazzi* soudés au littoral de *Pelestrina* et désormais assez étroits pour ne pas même offrir place à une construction. Après les *Murazzi* vient *Chioggia*, dont on voit d'abord le port, puis la ville qui se présente très-importante d'aspect et sur un plan très-singulier; enfin son appendice, la Petite *Chioggia* (*Sotto-Marina*) ferme l'entrée du port avec son fort de San Felice, tandis que le côté de *Pelestrina* est défendu par



LES MURAZZI ENTRE PELESTRINA ET CHIOGGIA.

celui de Caroman. La dernière île au-dessous de la Sotto-Marina de Chioggia s'appelle l'île de *Brondolo*.

L'Adriatique entre à plein bord dans la lagune de Chioggia par une large bouche de quatre cents mètres, puis le bassin devient canal et entre dans la ville, dont une des façades regarde le port; les deux quais sont unis par un de ces beaux ponts d'une ouverture franche et hardie qui enjambent d'un seul arc la voie d'eau ouverte aux transports à l'intérieur; c'est le *Pont de Vigo*. M. Édouard Charton, qui a publié une intéressante excursion à Chioggia, décrit ainsi le plan de la ville: « C'est un grand poisson de mer. L'épine dorsale ou centrale est représentée par la place, qui a huit cents mètres de long, toute l'étendue de la cité, et vingt-quatre de largeur au milieu. Les rues, à droite et à gauche, figurent les arêtes adjacentes. Cette image toutefois ne donne pas une idée complète de la ville. Elle est divisée, par le canal qu'on appelle *la Vena*, en deux parties inégales qu'unissent neuf ponts. Au delà, du côté de l'est, sont la petite île de San Domenico et les Chantiers; plus loin enfin, le grand canal de Lusenzo ou du port, large de huit cents mètres, qui sépare Chioggia du bourg très-intéressant de Sotto-Marina, sur le Lido. La circonférence de la ville est de deux kilomètres et demi. »

Quand on voyage en Italie, on peut être sûr que chaque pouce de terrain, chaque pierre, a été un champ de bataille ou a vu se dérouler quelque grand drame historique ; voir Chioggia sans connaître le terrible épisode dont elle fut le théâtre au quatorzième siècle, c'est dépouiller l'excursion d'une grande partie de son intérêt.

Qu'est-ce donc que cette ville de Chioggia ? quelles sont ses origines ?

Elle doit sa naissance aux mêmes circonstances qui ont déterminé la fondation de Venise : les Vénètes ne se portent pas tous vers les îles de Rialto, quand les Barbares, par leurs invasions et leurs continuels passages, les forcent à chercher un refuge dans la lagune. Quelques Vénètes trouvent à Chioggia un abri contre leurs ennemis et y fondent un établissement (452). Quand l'empire des Francs se fonde, Pépin envahit la ville et elle subit la loi des Francs et des Lombards. Malamocco, principal siège épiscopal du pasteur de ces réfugiés chrétiens, date du même temps ; un incendie la détruit, et c'est à Chioggia que l'évêque et les habitants trouvent un asile ; c'est ainsi qu'elle s'accroît et l'heureuse disposition naturelle de son port lui donne bientôt toute son importance. La ville se développe par la navigation, par la pêche et la culture d'une lagune dont la terre est propice ; vers le treizième siècle elle est à son apogée, et quand les Génois, rivaux de Venise, menacent le siège même de la République, c'est cette Chioggia qui devient le but de leur attaque.

Le 30 mai 1378, engagés dans une guerre maritime avec les Génois, les Vénitiens, conduits par le fameux Pisani, s'avancent contre les galères commandées par Louis de Fiesque au promontoire d'Antium ; les Génois sont mis en déroute, et le retentissement de la défaite est tel dans la ville de Gênes, que le doge de Gênes est proclamé déchu ; mais Lucien Doria prend immédiatement le commandement d'une nouvelle flotte. L'hiver de la même année, Pisani se retira à l'abri des tempêtes dans la rade de Pola (Istrie), et au mois de mai 1379 les Génois reprennent hardiment l'offensive et infligent à leur tour à la République la cruelle défaite célèbre dans l'histoire sous le nom de *Bataille navale de Pola*, qui coûte au plus grand homme de guerre de Venise, le grand Victor Pisani, l'honneur et la liberté. La flotte vénitienne défaite et Pisani jeté dans les prisons d'État, les Génois menacent Saint-Marc lui-même et, traversant le golfe, viennent reconnaître les passes qui permettent d'entrer dans l'estuaire où, abritée par les Lidos depuis la passe de San Nicolo jusqu'à Brondolo, Venise, cité flottante, se croit à l'abri des attaques venues de l'intérieur ou de la haute mer.

Les Vénitiens ont déjà compris le danger, ils s'empressent de mettre la ville en état de défense, et c'est ici qu'on comprendra comment une excursion à Chioggia peut jeter un jour tout nouveau pour le voyageur sur les grandes luttes qui signalèrent le quatorzième siècle à Venise, en même temps qu'ils comprendront mieux la singulière situation de cette ville unique, rendue sensible aux yeux du lecteur par la carte et la reproduction d'une ancienne gravure qui montre bien le plan et la perspective de la cité. Tout en haut de la carte, vers le nord, s'ouvre la passe dite du Lido avec son port San Nicolo, qui est le point de communication entre Venise et la haute mer ; les Vénitiens en défendent l'entrée par des chaînes, placent dans la passe des bâtiments armés de canons et établissent un camp à chaque pointe de terre. Mais Venise est encore accessible par un autre côté, depuis la Piave qui sépare le territoire du Frioul jusqu'à l'Adige, bien au-dessous de Chioggia, sur la côte méridionale de l'Italie.

Ce grand golfe que forment les lagunes de Venise est formé, comme nous l'avons dit au début de notre excursion à Chioggia, par une suite d'îles, langues de terre basses, longues, lidos sablonneux qui çà et là laissent d'étroits passages où les flots de l'Adriatique se confondent avec ceux de l'estuaire. Dans sa largeur la plus grande, c'est-à-dire depuis les larges bancs de sable baignant dans la lagune jusqu'à la côte italienne, le golfe a deux lieues. Dans sa longueur, c'est-à-dire presque depuis la Piave jusqu'à l'Adige, il mesure à peu près neuf lieues. Quand nous

disons le golfe, nous devrions dire la *lagune* ou même l'*estuaire*, où flottent les îles vénitiennes et Venise elle-même, et l'estuaire aurait depuis longtemps cessé d'être navigable, si la main de l'homme n'avait creusé, et surtout entretenu par la drague, des passages ou canaux, marqués par des séries d'estacades qui frappent les regards des étrangers, et qui, la tête barbouillée d'un goudron qui brille au soleil, se reflètent dans ce tranquille miroir et montrent aux pilotes le chemin qu'ils doivent suivre. Supposez les balises enlevées, c'est la nuit pour le navigateur; et, comme dans le steppe ou dans nos landes arides où le sable est mouvant comme dans le désert oriental sans limite, le voyageur erre à l'aventure et bientôt il s'envase et se perd.



PONT DE VIGO (OU DE GARIBOLDI) A CHIOGGIA.

Cette longue série de lidos ou de rivages entre la haute mer et la lagune laisse six passes accessibles : à l'extrême nord, le passage des *Trois-Portes*, à l'embouchure de la rivière de Trévisé; au midi de l'*île Saint-Erasme*, un petit bras de mer qui sépare cette île du Lido; la *passse de San Nicolo*, la plus connue, l'entrée principale du port de Venise entre le Lido et Malamocco; puis l'entrée de Malamocco, où nous avons signalé la digue et le port. La cinquième est à l'extrémité de l'île de Pelestrina, entre cette île et celle de Brondolo. C'est là qu'est située Chioggia. Enfin, une sixième s'ouvre entre Brondolo et le continent.

En juillet 1379, alors qu'ils n'avaient encore armé que la passe de San Nicolo, un matin, au lever du soleil, les Vénitiens virent toute la flotte génoise, composée de dix-sept galères, se présenter devant le Lido, reconnaître la passe, longer Malamocco, entrer dans les lagunes, jeter

des troupes dans l'île de Pelestrina, la livrer bientôt à l'incendie, puis sonder les lagunes, et venir enfin passer la nuit à l'ancre devant Chioggia.

C'était la reconnaissance avant l'attaque; une seconde reconnaissance eut lieu et pendant huit jours les Génois étudièrent tous les canaux, toutes les passes et toutes les sinuosités. Cela fait, ils levèrent encore une fois l'ancre. Ce fut pour les Vénitiens l'occasion de développer une activité sans égale; on ferma les passes de Malamocco et toutes les autres, on jeta des garnisons partout, on confia à Justiniani la défense du golfe, et tous les bâtiments de commerce furent armés. Le 6 août, quarante-neuf galères vinrent menacer le port du Lido; les Génois reconnurent vite qu'ils échoueraient, et Doria fit voile au sud, tâta Malamocco après avoir longé toute la rive, et se présenta enfin devant Chioggia. Par terre, un ennemi de la République, François Carrare, le seigneur de Padoue, maître du canal de la Brenta, seconda l'attaque génoise en arrivant par derrière et brûlant les estacades. La passe fut forcée et Doria mit le siège devant Chioggia. Carrare et Doria réunis disposaient de vingt-quatre mille hommes de troupes de débarquement; le 11 août, elles tentèrent l'assaut et emportèrent la tête du pont. Le 14 et le 15, on tenta deux nouveaux efforts; le 16, on essaya d'incendier le tablier du pont et, à la suite d'une panique, les Vénitiens, croyant être coupés de leur ligne de retraite par l'incendie de ce pont, qui relie leur ville à l'île, lâchèrent pied: de telle façon que les ennemis entrèrent derrière eux. Le siège n'avait duré que six jours; quatre mille hommes de la garnison furent faits prisonniers. Les Génois étaient donc les maîtres d'une ville importante située dans la lagune même, de plus ils avaient une communication avec la terre ferme et comptaient pour allié le seigneur de Padoue. C'était pour Venise une situation extrêmement grave, et on s'attendait à voir l'ennemi attaquer le siège même de la République, mais Doria voulut d'abord s'établir solidement dans Chioggia.

Cependant, la ville prise, le désordre et la consternation régnaient dans Saint-Marc; du haut du Campanile, on voyait le drapeau génois flotter sur la place. Séparée de la terre ferme, sans approvisionnements, sans secours, c'en était fait de la République, et l'alarme était au comble. Le doge crut devoir envoyer des négociateurs à Doria et à Carrare: ceux-ci reçurent les envoyés avec tant de hauteur et de mépris, qu'ils s'en retournèrent décidés à la résistance: Carrare alla jusqu'à dire qu'il mettrait un frein aux chevaux de bronze qui piaffaient à l'entrée de la basilique Saint-Marc.

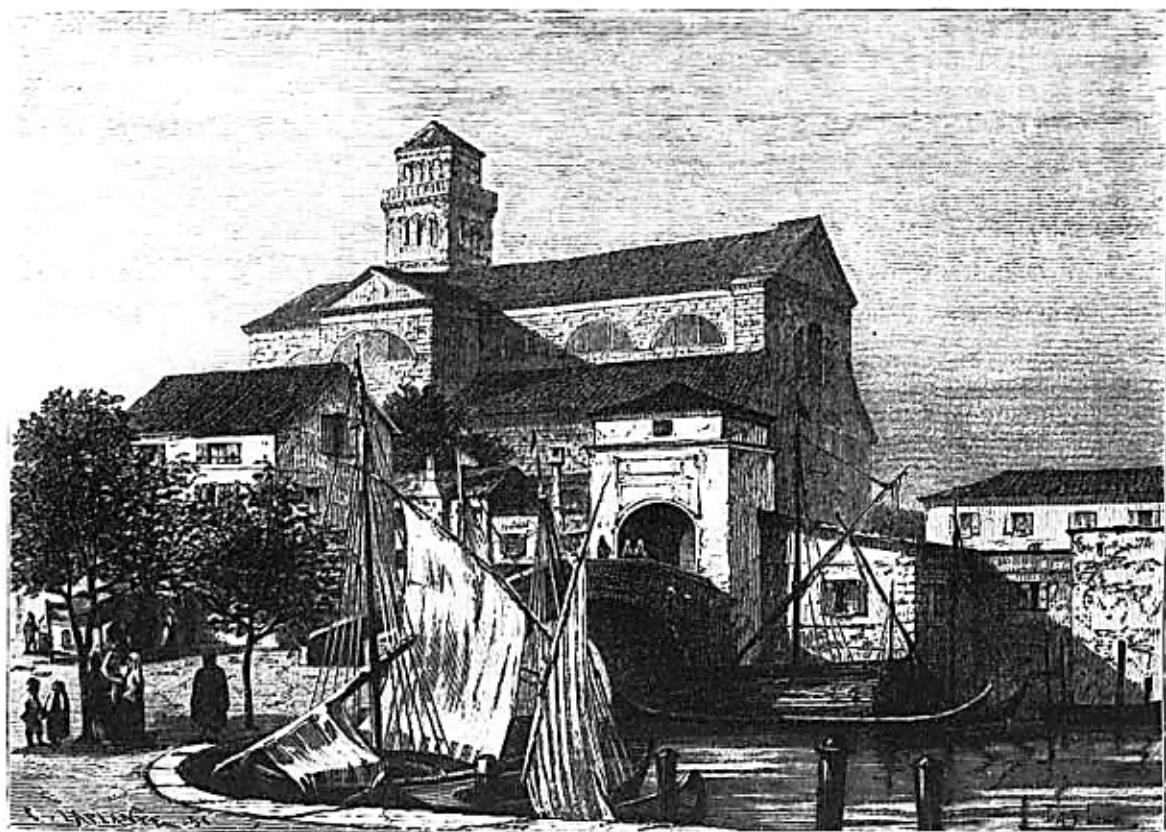
La certitude d'une horrible vengeance et l'imminence même du danger sauvèrent la République. L'Arsenal, où se porta tout ce qui savait tenir un outil, vomit des galères à peine ébauchées: le peuple s'arma depuis les enfants jusqu'aux vieillards. Polacres, tartanes, faluccios, trabacoli, vaisseaux plats, bateaux de plaisance ou de pêche, tout devint engin de guerre et tout Vénitien se fit soldat ou marin. On se demandait avec stupeur quelle grande voix commanderait à ces masses armées par le désespoir, quelle main guiderait cette foule frémissante. Zeno avait la confiance de tous, mais il était absent: ce grand événement l'avait trouvé à la tête d'une flotte dans le golfe, convoyant des marchandises pour les défendre contre les pirates et les Génois. Une inspiration soudaine porte le peuple sous les fenêtres de la prison où on avait enfermé Pisani et, dans une immense clameur, Venise tout entière s'écrie: « Pisani! — Nous voulons Pisani pour chef! » Le Sénat dut céder; Pisani fut rendu à la liberté, investi de pleins pouvoirs, et tout fléchit devant lui. Il fit fortifier les passes qui tenaient encore, créa une nouvelle ligne de défense à l'intérieur de la lagune, puisque, désormais maîtres de Chioggia, les Génois pouvaient l'attaquer par là. Avec les coques des vieilles galères et celles des vaisseaux en ruine il fit des batteries avancées.

Le 24 août, quatorze galères génoises, sorties en pleine mer, vinrent encore reconnaître les anciennes passes et jetèrent même des troupes de débarquement vers Saint-Erasme, mais les Vénitiens firent bonne contenance; pendant ce temps, la République négociait en Hongrie



LA GRANDE PLACE DE CHIOGGIA: L'HOTEL DE VILLE.

avec les initiateurs de toute cette lutte, et les conditions qu'on lui proposait furent telles, que le courage des Vénitiens s'en exalta et que le désespoir devint leur plus grande force. Tout le monde se dépouillait à l'envi : on fondait la vaisselle, les bijoux ; on donnait ses pierreries, tous les prêtres ceignaient les armes et tous les patriciens supportaient les frais, l'un d'un régiment, l'autre d'une compagnie, celui-ci d'un navire ; celui-là entretenait la chiourme ou en fournissait l'armement. Enfin on eut bientôt une flotte prête ; quelques succès peu importants raffermirent les courages, on osa franchir les passes et poursuivre dans l'Adriatique la flottille



PONT DE LA TORRE, A CHIOGGIA.

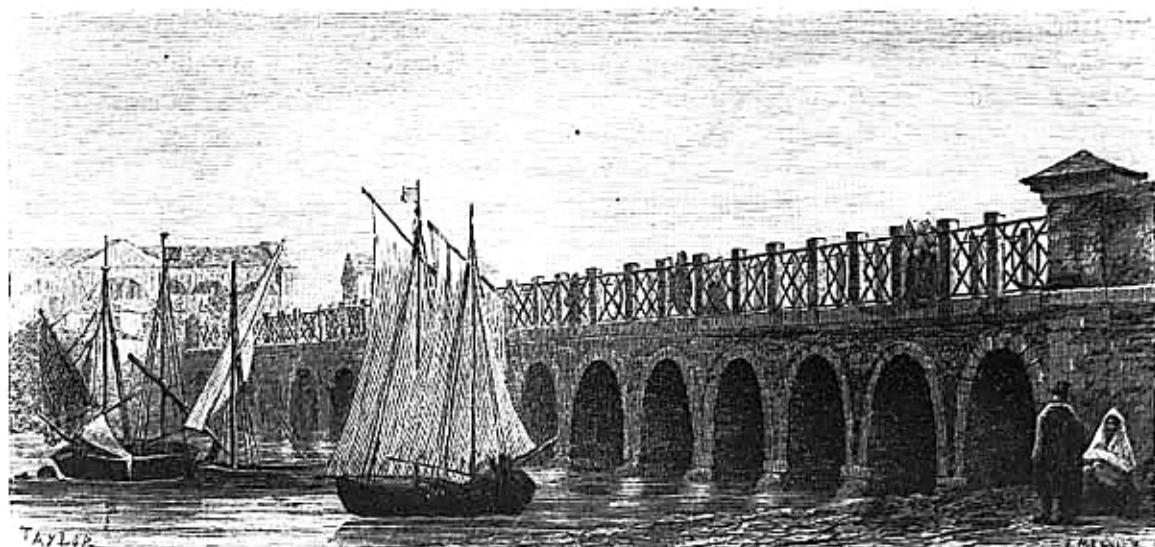
de ravitaillement des Génois. Le 21 décembre, comme on avait réuni trente-quatre galères, le vieux doge Contarini lui-même, âgé de plus de soixante-dix ans, déclara qu'il était las de vivre quand Chioggia était à l'ennemi, et il monta à bord, décidé à mourir pour Saint-Marc l'épée à la main. Les sénateurs voulurent le suivre, et Pisani guida la flotte, qui prit le large pour attaquer hardiment Doria. Le plan de Pisani était d'enfermer les Génois dans Chioggia, de leur couper la retraite, et ne plus leur permettre de franchir cette même passe qu'ils avaient su forcer. C'est dans l'estuaire même qu'il voulait les détruire. Pour arriver à ce but, il coula deux bâtiments dans le goulet au prix des plus grands efforts, et, les joignant l'un à l'autre par une forte estacade, arriva à établir une batterie sur la pointe méridionale de Pelestrina, afin de protéger sa nouvelle défense. D'un autre côté, il chargea Frédéric Cornaro d'en faire autant dans la passe de Brondolo, et celui-ci s'acquitta heureusement de sa tâche.

Un événement longuement espéré, mais qui pouvait se faire encore longtemps attendre, vint hâter le succès. Charles Zeno, qui, nous l'avons dit, commandait une escadre pour les Vénitiens, avait été, l'année d'avant, surpris hors de Venise par l'arrivée des Génois ; il avait dû tenir la mer, et, après avoir cherché partout des alliances pour Venise, s'était enfin décidé à porter la guerre sur la côte de Gènes pour faire une utile diversion. Rentré dans l'Adriatique après une lutte sérieuse, il avait reçu deux blessures, avait perdu une galère dans une tempête, et, comme il protégeait un convoi de marchands vénitiens venus du Levant, qu'il mettait en sûreté dans le port de Parenzo, il avait appris la lutte formidable que Pisani et le doge soutenaient devant Chioggia et dans quelle détresse était la République : il venait à toutes voiles au secours de sa patrie. Son arrivée releva les courages abattus, il ajouta sa valeur à celle des deux illustres capitaines ; l'énergie qu'il montra dans cette circonstance, assura une gloire immortelle à tous les descendants de ce grand nom. Ayant pris position au feu le plus ardent à la passe de Brondolo, il reçut un coup de flèche, garda le fer dans la blessure et, tout sanglant, sans vouloir abandonner le commandement, se porta sur tous les points à la fois. Tombé à fond de cale par une écoutille, un matelot vint à son secours, arracha le trait de la blessure qui laissa jaillir à flots son sang généreux. Il ne se tint pas encore pour dompté et continua à donner ses ordres en se retournant sur le ventre et voulant au moins mourir sur la galère, en commandant jusqu'au dernier soupir. Zeno vécut assez d'ailleurs pour voir le succès des armes vénitiennes.

Pisani, tout en bloquant Chioggia par mer, était décidé à l'attaquer aussi par terre, et tout en pressant l'attaque de sa flotte, il avait déjà jeté des batteries sur les îles ; il y établit ces énormes bombardes ou pierriers qui, en ces temps primitifs, ne lançaient encore qu'une ou deux fois par jour leurs énormes boulets de pierre. Par un incroyable hasard, le 22 janvier, pendant que l'amiral génois, Pierre Doria, visitait les travaux de défense de Brondolo, un mur renversé par les bombardes s'écroula sur lui, et la flotte génoise fut privée de son chef. Grimaldi prit le commandement ; il conçut tout d'abord un projet audacieux, mais d'une réalisation difficile : ne pouvant plus sortir par les passes gardées par Zeno, par Cornaro et Pisani, il résolut de percer l'île par un canal et de s'ouvrir ainsi par la sape un passage vers la haute mer. C'était, on le voit, une guerre à la fois maritime et un combat sur terre, et désormais les deux ennemis disposaient de troupes qui se heurtaient à chaque instant dans des sorties sur les îles de Brondolo, et se criblaient de traits du haut de leurs galères. Un coup de main heureux, tenté par Zeno, rendit les Vénitiens maîtres de l'île ; les Génois perdirent trois mille hommes et six cents prisonniers : ils n'eurent plus que Chioggia pour refuge. Le gouvernement de Gènes alarmé avait fait partir dès le 18 janvier une flotte de vingt galères commandée par Matteo Maruffo pour débloquer Chioggia et, par terre, Gaspard Spinola, venu de Padoue, cherchait à faire entrer un convoi dans la place, dont il devait prendre le commandement pour remplacer Doria. Il parvint à se jeter effectivement dans Chioggia pendant la nuit du 14 au 15 avril ; ce fut un secours inespéré pour les Génois, qui, affamés et bloqués alors qu'ils étaient venus pour faire un blocus, avaient déjà dû renvoyer tous les habitants de Chioggia, comme autant de bouches inutiles.

Matteo Maruffo arriva à son tour avec son escadre et se présenta devant les passes, qu'il reconnut inaccessibles ; les deux flottes, génoise et vénitienne, se trouvaient donc en présence, mais sans oser s'attaquer, car chacune d'elles ne voulait point faire dépendre le sort définitif de Chioggia d'une victoire navale dans les eaux de l'Adriatique. D'un autre côté le temps s'avancait, tous les jours on se battait autour de la ville, et les magasins s'épuisaient. François Carrare résolut de faire sortir une flottille de quatre-vingts barques pour chercher des vivres ; elle fut interceptée par la flotte vénitienne. La situation était cruelle ; au large, du haut des tours de Chioggia, Spinola et Grimaldi voyaient la flotte de Maruffo, venue à leur secours, arrêtée et

inutilisée devant la passe, très-solidement fortifiée par les Vénitiens ; d'un autre côté, quatre-vingts barques équipées par le seigneur de Padoue étaient là chargées de vivres, tenues à distance par leurs ennemis. Comme ils pouvaient correspondre par signaux avec Maruffo, ils combinèrent une attaque simultanée pour détruire les estacades qui les séparaient de la flotte venue à leur secours, et ils s'élancèrent bravement à l'attaque. Ce fut sans succès ; Spinola était réduit à la famine, malgré tous ses efforts et l'héroïsme de tous les chefs et soldats, il offrit de capituler. Il rendrait Chioggia, on ouvrirait la passe, et les Génois gagneraient la haute mer. Pisani, devenu ambilieux, exigea la reddition pure et simple, à discrétion. Spinola se conduisit en héros et les deux ennemis furent à la hauteur l'un de l'autre : les Génois bloqués construisirent des radeaux et des barques avec les poutres des maisons démolies et se jetèrent encore une fois à l'attaque dans ces marais fangeux pour forcer les passes. Zeno à la tête de l'infanterie, dans l'eau jusqu'à mi-corps, vint au-devant d'eux, et par mer, Pisani, tout en contenant



LE GRAND PONT DE CHIOGGIA.

Maruffo, foudroya cette singulière flottille de désespérés. On avait mangé tous les animaux, épuisé les farines, le maïs, l'eau potable : il fallut définitivement se rendre ; le 24 juin, les Génois ouvrirent leurs portes. Chioggia fut pillée par les soldats de Zeno, qui auraient dû respecter les foyers des Chioggiotes leurs concitoyens ; mais la lutte avait exaspéré les Vénitiens, qui souvent déjà avaient donné des marques d'insubordination. Pisani et Zeno furent maîtres de dix-neuf galères et firent cinq mille prisonniers. Le vieux doge Contarini avait donné un admirable exemple de courage et de fermeté ; Zeno et Pisani, déjà chargés de lauriers, virent leurs noms à tout jamais inscrits dans le livre d'or de l'histoire de Venise comme les plus chers enfants de la République et les plus vaillants défenseurs de Saint-Marc.

C'est le souvenir qui, de toute sa hauteur, domine la pensée du voyageur ; la ville pourrait toutefois revendiquer encore d'autres titres, car les Chioggiotes furent les alliés de Venise dans la plupart de ses grandes luttes. Dans la grande campagne de Candie, presque contemporaine de la lutte génoise, elle avait aidé Venise contre les Candiotes ; en 1537, elle lui prêta ses galères contre les Turcs, et en 1715 elle donna encore la même preuve de dévouement à

la République. En mai 1848, elle ajouta, comme Venise, une dernière page glorieuse à son histoire. Les Autrichiens assiégeaient la nouvelle République présidée par Daniel Manin : ils firent contre Chioggia ce que Doria avait fait contre elle et durent se défendre contre une petite escadre envoyée pour forcer le passage. Chioggia était réduite à sa force purement civile : les pêcheurs armèrent les batteries, les femmes de la ville et du bourg de la Marine mirent l'escopette au poing. Plus tard, le général Pepe, dont le nom est resté célèbre en Italie, se chargea de défendre la ville contre les mêmes ennemis, et succomba comme Venise, après une belle résistance.

Voilà pour l'histoire de Chioggia ; pour l'aspect de la ville elle-même, ses canaux, ses *stradine*, ses *campi*, ses campaniles rappellent beaucoup Venise et surtout Murano, avec les arcades surbaissées à l'abri desquelles les femmes travaillent et les pêcheurs raccommode leurs filets. La place principale, la *Piazza dei Signori*, est plus grande qu'aucune de celles des villes de terre ferme, parce que son plan, parallèle à *la Vena*, occupe la cité dans toute sa longueur. Malheureusement le bel édifice municipal qui en faisait le principal ornement a fait place à une construction très-banale ; ainsi qu'on peut s'en rendre compte par le dessin que nous en donnons ici, tout y a une certaine ampleur, mais la cité n'offre pas autant de monuments qu'on le croirait ; je n'en vois pas là d'antérieur au dix-septième siècle, à part des palais et des ponts sans ornementation, surtout le beau *pont de Vigo*, qui a véritablement de l'allure et dont la ligne est très-belle. Quelques colonnes, entre autres celle qui porte le lion symbolique, ont la noble tournure des choses du seizième siècle. La cathédrale est du Loughena, l'architecte de la *Salute* ; son baptistère est d'un *barocco* monumental qui sent bien son époque : il est en marbre de Carrare. Il y a là quelques toiles signées Palma, Vicentino, Pietro Malombra et Carletto Caliarì. Le *pont de Chioggia*, qui est un travail d'ingénieur dont les Chioggiotes sont fiers à juste titre, unit la ville à la terre ferme ; il est composé de quarante-trois arcades et mesure cinq cents pieds vénitiens. J'ai passé souvent la nuit à Chioggia et j'ai pu voir réunie au théâtre la société de la ville, qui, ordinairement, vit retirée et ne se montre guère qu'aux beaux jours à la promenade. Le monument n'existe pas, mais l'entrée est caractéristique : on y arrive par des séries de grandes arcades surbaissées, séparées par des cours en puits où s'ouvrent les fenêtres de maisons particulières. On a parfois des surprises dans ces petits théâtres d'Italie. On donnait, la dernière fois que j'y allai, un des opéras que tout voyageur désire entendre en Italie, le *Rigoletto*. Les décors étaient au-dessous de ce qu'on imagine, les costumes un peu ridicules, les femmes maliugres, mal attifées, poudrées, fardées, drapées dans des rideaux verts et des gazes roses qui faisaient frémir ; mais tout à coup, au quatuor, il sembla que l'âme de Verdi passât dans ces quatre chanteurs, exagérés sans doute, excessifs et peu corrects, mais pleins de cœur et dont les accents passionnés produisirent en nous une de ces émotions qu'on ressent si rarement dans nos grands opéras français : c'est quelque chose qui tord, qui remue et donne la chair de poule ; on a ces émotions-là trois fois en dix ans et on s'en souvient. Pour un moment la salle se transfigura à nos yeux : le public frémissait d'enthousiasme ; on criait, on trépignait, on appelait les chanteurs ; un grand jeune homme pâle et hâve, avec des cheveux de pifferaro plantés sur un front bas, debout aux fauteuils d'orchestre, faisait une sorte de discours aux chanteurs en leur disant des choses étranges. Dans les loges les jeunes femmes avaient légèrement pâli, on les sentait sous le coup de l'émotion, et du bout de la lorgnette nous regardions au *piano nobile* de belles jeunes filles chioggiotes qui meurtrissaient de la main les plis des tentures fanées qui décorent les loges.

Les habitants de Chioggia sont, pour la plupart, pêcheurs ou marins et leur costume rappelle celui de toutes les îles de la lagune ; il y a là des vieilles étranges, et je suis frappé de voir

comment dans toutes ces villes d'Italie les femmes du peuple les plus avancées en âge conservent longtemps leur épaisse chevelure. Sous le châle brun dont elles couvrent leurs épaules et le derrière de la tête, les cheveux gris, épais, durs et tortillés comme le crin semblent repousser l'étoffe et donnent à ces physionomies, très-caractérisées déjà, des airs de Furies



RUE ET DÔME, A CHIOGGIA : TRESSEURS DE PANIERS.

antiques et de Gorgones. Les jeunes filles des pêcheurs et celles de la classe ouvrière ne manquent pas de grâce; elles sont moins fluettes et moins fines d'allure que les Vénitiennes. M. Stella, le peintre vénitien qui a si souvent illustré nos récits italiens et auquel on doit les dessins qui accompagnent ce chapitre, a dessiné d'après nature quelques-uns de ces types : on verra que les traits sont ronds, les faces tendues et pleines et le teint très-brun. Tandis qu'à Venise il est très-manifeste qu'il existe dans chaque quartier un type différent et que la

Vénitienne du peuple, au teint verdâtre ou quelquefois couleur de safran pâle, est surtout piquante et fine plutôt qu'ample et belle : ici le type est très-uniforme.

Il est impossible de se perdre en errant dans les rues de Chioggia, à cause du plan qu'affecte la ville ; on est toujours sûr d'aboutir à *la Vena*, qui partage la cité en deux : indépendamment des monuments, il y a des cours qui feraient la joie des aquarellistes, et ces ports au milieu d'une ville, comme celui formé par le *pont de la Torre*, avec une place, des arbres, une chaussée qui enjambe le canal, et qui a pour fond une grande église avec un campanile, forment des tableaux tout composés auxquels il suffit d'ajouter quelques figures, qu'on y



CHIOGGIOTES.

trouve toujours dans de pittoresques attitudes. Si la *Pescaria* du Rialto a du caractère, le *marché aux Poissons* de Chioggia n'en manque pas non plus : de grandes étoffes rayées, tendues d'un côté de la place à l'autre pour abriter la marchandise contre les rayons du soleil, mettent de grands plans dans l'ombre et laissent chanter les coins lumineux où frappent les rayons ardents ; il y a là des mouceaux de poissons à faire pâmer les peintres de nature morte, depuis *Snyders*, *Fyt* et de *Heem* jusqu'à *Rousseau* et *Villon*. Dans le mauvais temps le marché se tient sous les arcades d'un ancien grenier public et la scène est plus sombre.

En somme, il y a là plus de mouvement et de vie qu'en aucun point du littoral depuis Venise. Le port est important ; après Ancône et Brindisi, c'est celui qui offre le plus sûr abri le long de cette côte méridionale de l'Italie. Chioggia compte à peu près vingt-cinq mille habitants, pêcheurs, marins, cultivateurs et aussi constructeurs, car les chantiers de Chioggia occupent un grand nombre d'ouvriers et peuvent rivaliser avec les plus beaux des îles Dalmates. La

construction se limite aux navires de commerce, et on y emploie de trois à quatre mille ouvriers. Les pêcheurs sont au nombre de six mille et les bateliers, gondoliers, hommes du port s'élèvent à un millier. Tous les jours on dessèche une partie de la lagune pour la cultiver, et ces terres marécageuses sont excellentes pour la culture maraîchère. Quant à la pêche, elle se fait au large en pleine mer ou dans les *Valli*. La pêche au large est la pêche libre, *vagantica*, et elle attire la flottille de Chioggia jusque dans les îles de Quarnero et sur la côte dalmate; il nous est arrivé souvent, sur l'autre rive de l'Adriatique, échoué dans les îles de Cherso, de Veglia, de Lussine, ou plus loin, de rencontrer toute une colonie chioggiote, venue là pour plusieurs mois



LE MARCHÉ AUX POISSONS, A CHIOGGIA.

se livrer à la pêche; à Pâques, à la San Felice et le jour de San Fortune, on reçoit la flottille qu'on a signalée du haut des tours et les familles sont en liesse. C'est une grande fête pour le pays.

La pêche dans les *Valli* est d'une tout autre nature : c'est, à vrai dire, un élevage sur une grande échelle et l'application de la pisciculture en grand; on conçoit facilement que la côte, vivant de l'industrie de la pêche, ait développé le plus possible les moyens de doubler ses revenus. Les *Valli* de Chioggia s'étendent depuis Isongo jusqu'à Goro, et depuis Chioggia jusqu'à Pelestrina. Ce sont d'immenses réservoirs dans la lagune, fermés avec des chaussées, des levées, des pieux réunis par des branchages ou des claies de joncs. Les *Valli* qui touchent Chioggia ne sont pas fermés; ceux sur Isongo sont clos, on y élève les anguilles (*bisalli*) et toute sorte de poisson blanc (*pesce bianco*).

Il y a tel ou tel propriétaire de *Valli* qui retire annuellement de son industrie une rente

très-élevée; l'entretien est assez coûteux, car il y a un effort constant des eaux de l'Adriatique qui tend à ensabler les Valli, et les clôtures nécessitent ainsi de fréquentes réparations. Chioggia est un peu isolée du reste du monde, malgré les vapeurs qui la relient à Venise quotidiennement pendant la saison; mais la population demande un chemin de fer, qui de la ville conduirait à Rovigo par Adria. Il faudrait aussi continuer les travaux hydrauliques qui ont pour but d'endiguer près de leurs embouchures la Brenta, l'Adige et le Pô, dont les eaux viennent s'infiltrer dans la lagune et en font un marécage. A ce prix, Chioggia, qui a cependant encore son importance, reprendrait son rang parmi les villes de la Vénétie.



PLACE DU THÉÂTRE, A CHIOGGIA.



TRIESTE : LA PLACE DE LA BOURSE.

CHAPITRE TROISIÈME

TRIESTE

Caractère de la ville. — Mouvement commercial. — Mouvement social. — Les races diverses des habitants. — Les Cici. — La tribu des Cici. — Région qu'elle occupe. — Son origine. — Ses mœurs. — Ses costumes. — Son industrie. — Épisode. — Villages Cici. — Les Sartorcelle. — Climat de Trieste. — Les monuments. — Le Tergesteum. — Le Lloyd. — La députation de la Bourse. — La Société navale Adriatique. — L'établissement technique. — Le lapidaire d'Aquilée. — L'église Saint-Just. — Les tombes de la famille des Montémolin. — Miramar. — Résidence construite par l'archiduc Maximilien. — Le château. — Les intérieurs. — Les jardins. — Le musée. — Environs de Trieste. — Les anciennes salines détruites par les Vénitiens. — Une saline historique. — Petite ville de Muggia. — La domination vénitienne. — Le port de Pirano. — Muggia. — Traces de la domination vénitienne. — Pirano.

I

Quand on quitte Venise, qu'on se rende à Trieste par chemin de fer ou qu'on s'embarque à la *Riva dei Schiavoni* pour traverser le golfe Adriatique, il faut sept heures pour gagner cette ville.

Par mer, le départ est à minuit; dès qu'on a franchi les passes, la ligne des quais et les silhouettes étranges des monuments pailletés de points lumineux semblent s'abîmer dans la lagune; on gagne le large, et c'est à la pleine lumière qu'on jette l'ancre dans le port de

Trieste. La ville, du plus loin qu'on l'aperçoit, se présente gracieusement au voyageur, assise au pied des étriers du Carst; ses blanches villas s'élèvent sur les collines, son château fort aux lignes sévères la domine; à sa base, les immenses bâtiments réguliers, arsenaux et magasins, baignent leur pied dans la mer. Les mâts des navires, pressés et nombreux, se détachent sur ce fond clair; à droite, la côte d'Istrie, basse et d'un ton bleuâtre, se prolonge et se perd; le port de Capo d'Istria, et Pirano, bâti sur une colline, ferment le golfe par un point blanc nettement accusé.

La ville, si ancienne par les souvenirs et par l'origine, date cependant d'hier; il ne reste de l'antique cité que des ruines. Au cœur même, les vieux quartiers, étroits, noirâtres, mais rationnellement construits de manière à éviter le souffle meurtrier de la *bora*, se dénoient par le contraste qu'ils forment avec les grandes constructions nouvelles, blanches et régulières.

Les rues sont vivantes, très-animées, les places sont encombrées et la circulation est active; on sent que le temps est de l'argent, et dans cette atmosphère et sous ce ciel italien, cette activité du Nord et cette agitation inquiète frappent vivement l'étranger. On vit dans la rue, on commerce sur la place ou sur le quai. Trieste est un colossal entrepôt et un prodigieux comptoir où la hauteur des étages, avec leurs rez-de-chaussée démesurés, indique la nécessité d'emmagasiner des produits. Port franc privilégié, heureusement placé au point de départ de la route d'eau qui mène de l'Allemagne en Orient, on sent qu'il abrite une agglomération de banquiers, de commerçants, de courtiers, d'intermédiaires de toute sorte entre le monde qui consomme et la région qui produit. La ville est devenue considérable par la masse qu'elle présente: tous les jours elle s'étend encore. Londres, Vienne, et un côté du port de la Joliette donnent seuls l'idée de ces constructions massives, carrées, à compartiments banals, où s'entasse une population trop nombreuse pour la place qu'elle occupe et qui, pour économiser la surface, spéculé sur la hauteur. On sent qu'il y a trop de monde rassemblé sur cet espace limité entre le Carst et la mer, et il en résulte pour la vie habituelle une cherté excessive. Les loyers, la nourriture, la bière elle-même sont chers, et la vie est plus dispendieuse qu'en aucun point des deux côtes.

Le cachet de la ville est utilitaire, mais la pureté du ciel, le charme italien qui transforme toute chose prêtent à cette cité de marchands, d'agitateurs et de courtiers une certaine poésie incompatible avec son esprit vrai. Il y a des pigeons bleus qui s'abritent en roucoulant sous le portique abandonné de la Bourse; sur les places on voit des costumes originaux, et dans la foule des groupes colorés d'un aspect piquant. Les femmes aussi sont intéressantes par la démarche et la désinvolture; il y a de l'audace orientale dans le choix des couleurs, de l'excès italien dans la coupe de leurs robes et dans la laborieuse construction de leurs coiffures. Au premier abord on constate une variété très-grande dans les différentes origines des habitants, et cette variété donne peut-être à la cité son plus particulier caractère. Le Triestain pur est perdu au milieu de ces échantillons de toutes les races qui viennent sur son sol commercer, spéculer et s'enrichir. La vie intellectuelle y est bien restreinte. Comment penser, comment réfléchir, échanger des idées désintéressées et vivre de la vie mondaine dans un milieu où, à huit heures, au sortir d'un dîner prié, au moment où on va se connaître, s'apprécier, se plaire, s'aimer peut-être, depuis les hauts barons de la finance jusqu'au simple commis, chacun des invités tire sa montre pour s'assurer s'il n'est pas l'heure de courir à la bourse du soir pour voir *ce qu'on fait* et apprendre les noms des bâtiments signalés depuis quelques heures.

Au milieu des éléments étrangers, variés et très-influents, trois grands éléments nationaux dominent: l'Italien, l'Autrichien et le Slave. L'Italien se considère à Trieste comme en Italie et se base sur une raison de langue, de race, de souvenir et de voisinage. L'Autrichien com-

mande avec douceur, règne avec mansuétude et bonté, et il a la raison évidente de la possession. Les Slaves, eux, ont la raison du nombre et ils enserrent de tous côtés la population. En attendant, chacun des trois tire dans son sens, et on arrive à une négation : c'est la politique statique, inventée par cet aimable homme d'État qui s'appelle M. de Beust.

Trieste offre un champ très-fécond d'observations sociales. La société désormais y est devenue presque nulle ; elle est évidemment divisée, d'abord par ses races, ensuite par ses castes, et enfin par les conditions spéciales à chacun. Le gouvernement autrichien, qui travaille à améliorer l'état des finances, paye modestement ses agents, souvent très-distingués, de haute naissance, naturellement fiers, et qui se considèrent presque toujours comme d'une caste supérieure à celle des banquiers, commerçants ou courtiers, dont quelques-uns ont l'influence que donne la fortune et les avantages évidents qu'elle procure. L'élément officiel, qui souffrirait du contraste, ne veut pas constater son infériorité extérieure et se cantonne chez lui. Restent donc, en face les uns des autres, les Italiens, les Grecs, les Albanais, et la colonie israélite, qui tient presque tout par son génie des affaires et sa science de l'économie. Mais on comprend quelles réticences de diverses natures séparent ces sociétés différentes.

Le luxe alors devient extérieur, et ne pouvant pas se déployer dans des réunions privées où se fondent les éléments divers, c'est au théâtre qu'il se révèle par l'étalage de diamants qui peuvent rivaliser avec ceux des grandes familles romaines. Ce sont les femmes qui appartiennent à la banque, à la bourse et au commerce qui attirent ainsi les regards, tandis que la compagne d'un haut fonctionnaire, gouverneur, général, amiral, dignitaire de l'Empire, est obligée de désarmer, parce qu'elle ne peut pas lutter contre ces fortunes qui s'accroissent chaque jour et qui n'ont pas, pour s'amoindrir ou se dépenser, ces charges auxquelles astreignent partout ailleurs et la naissance et les privilèges du rang.

Il me semble qu'un homme oisif serait une monstruosité à Trieste, et l'oisiveté intelligente, le dilettantisme occupé y seraient une anomalie. La vie intellectuelle, je l'ai dit, est assez nulle ; il n'y a ni littérature, ni art, ni aspirations d'un ordre élevé. On a détruit naguère, sans scandaliser presque personne, cette *Loggia* charmante, reste de l'autonomie, qu'on pouvait encadrer avec goût dans la construction nouvelle devenue nécessaire. Il y a naturellement des hommes distingués dans la ville, cela va sans dire, et deux noms ressortent les premiers de tous, ceux de Kandler et de Rossetti, morts depuis longtemps, et que personne n'a oubliés ; mais le fait a plus d'importance que l'idée, et la division de la vie est telle, qu'il n'y a vraiment pas de place pour autre chose que l'échange. Le jour, la ville est active, elle travaille, elle agiote ; tout ce qui vient du dehors tend à alimenter ce qui vit au dedans. A midi et dans le jour, on circule pour aller d'un endroit à un autre, affairé, pressé ; on échange une parole à la hâte. Le soir, à huit heures, dans le *Corso*, on a l'illusion d'une très-grande ville, dans une rue large quoique peu élégante, mais très-éclairée, très-meublée de magasins bien achalandés. La ville entière y défile : mais à neuf heures et demie tout est désert ; on soupe, et ceux qui n'ont point d'intérieur vont dans les *birrerie*, maisons de bière, si nombreuses, si vastes, qu'en comparaison Vienne et même Pesth en comptent moins que Trieste. La tasse de thé et le gâteau sec, avec la causerie ailée sous la lampe, y sont inconnus ; il faut des soupers sérieux et des délassements un peu vifs.

Le matin, la ville se lève assez tard, et l'approvisionnement qui se fait partout donne un certain caractère aux voies de communication en y amenant une population variée et bigarrée d'aspect. Les paysans du Carst viennent avec leurs chariots à bœufs gris, à roues pleines, et campent dans la rue ; les femmes de Servola, coiffées de la blanche *petscha*, vêtues de la dalmatique noire taillée en carré et d'où s'échappe la large manche d'une immaculée blancheur, chaussées

de l'*opanka* classique, conduisent par les rues les troupeaux de dindons gris tachetés de noir à tête rose d'un très-joli ton. Les marchés sont charmants ; les paysannes slaves du territoire de Trieste y viennent en foule sur leurs petits ânes, vendre du pain de pur froment qu'elles cuisent pour la ville, ou les légumes qu'elles cultivent, et les fleurs qu'elles nouent avec goût en petits

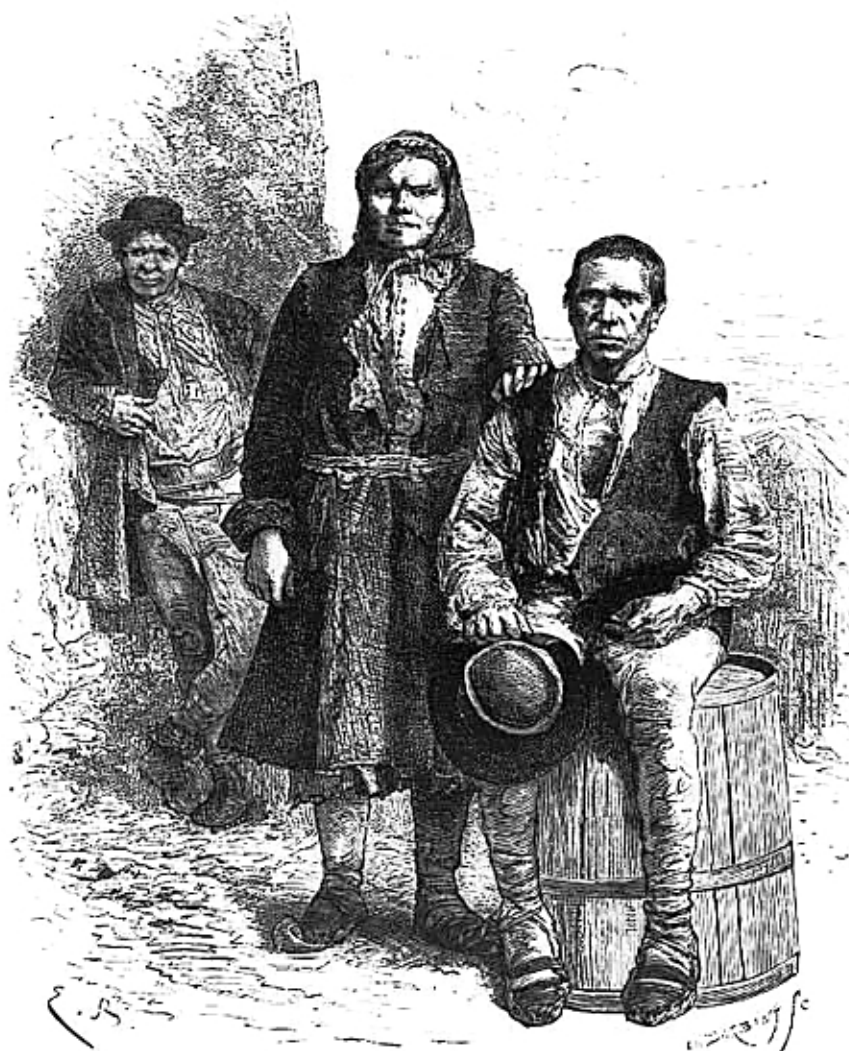


TRIESTE : LES PAYSANNES SLAVES DE SEVOLA.

bouquets charmants où domine le lupin, ornés au cœur d'un souci jaune ou d'une fleur de l'arbousier. Pour conserver ces fleurs, elles jettent sur le fond de leurs paniers de petits morceaux de glace, et on les voit se parer elles-mêmes d'un bouquet au corsage. La petcha blanche tranche vigoureusement sur le teint olivâtre, et la propreté de l'aspect est tout à fait séduisante ; parfois, comme les Kabyles et les conducteurs d'ânes des bords du Nil, elles passent en arrière dans la ceinture la baguette qui leur sert à conduire leurs montures. Les *Cici* enfin, étranges d'allure, conduisent par les rues leurs longues charrettes basses, attelées de chevaux harnachés de cuivre et à longues lanières découpées.

II

Au nombre de quelques mille, ces *Cici* (prononcez : *tchitchi*) occupent au nord de l'Istrie la partie indiquée sur la carte de l'état-major allemand sous le nom de *Tschitschen Boden* et qui s'étend entre Pinguento, Planik, Mune et Slaunik, commençant à une lieue au delà de Castel



TRIESTE : UNE FAMILLE DE CICI.

Nuovo. On appelle même la petite ville de Mune la capitale des Cici. L'origine du nom est contestée : quelques voyageurs prétendent qu'il vient des consonnances fréquentes du *tchi* dans leur idiome ; mais sur les lieux mêmes nous avons recueilli une autre interprétation et nous la donnons pour ce qu'elle vaut. Deux Cici, inconnus l'un à l'autre, s'appellent *ciccia* (cousin), comme en Hongrie un jeune homme accueille un plus âgé que lui avec le mot *becsi* (oncle), et comme encore dans l'Andalousie le mot *tio* (oncle), ou *tia* (tante), s'applique familièrement au premier qui passe.

Le *Cici*, au dire des plus nébuleux historiens, vient du Scythe ; les plus autorisés le font

venir des Roumains ou Valaques : ce qui est incontestable, c'est qu'il parlait il y a deux cents ans à peine la langue roumaine, et qu'aujourd'hui encore on comprend cet idiome à Sejan et dans quelques localités au pied du mont Majeur. En tout cas le Slave est d'ordinaire silencieux et réservé, tandis que le Cici trahirait volontiers son origine valaque par son exubérance et sa loquacité.

Ce sont les relations incessantes avec les Slaves qui leur ont fait abandonner l'usage de leur langue nationale ; quelques-uns ont conservé des lambeaux de cette langue, mais par une bizarre pudeur, si un Tsigane vient à les interpeller dans cet idiome, ils font semblant de l'ignorer. Les traits du visage sont assez peu caractéristiques pour l'observateur inattentif, mais cependant les signes en sont invariables. Ils ont le front bas et plat, les yeux noirs et extrêmement brillants, les joues saillantes avec les pommettes très-accusées ; les femmes ont presque toutes le nez pointu et retroussé, avec la face plate et ronde.

La femme, quel que soit son âge, abdique toute prétention ; elle est soumise à une complète abjection : elle est le souffre-douleur, le serviteur résigné, le portefaix, l'animal domestique, et rien dans son costume ne trahit son sexe. Elle est très-vigoureuse et habituée de bonne heure à sa rude condition. Elle porte un jupon court jusqu'aux genoux, des bas de grosse laine, et l'opanka relié souvent au mollet par des cordons de paille, comme les *scalige* antiques. Elle se couvre d'une longue veste à capuchon, ouverte devant comme celle d'un homme, liée par une forte lanière autour de sa taille massive et munie de larges boutons en métal. Sa tête est couverte jusqu'aux oreilles d'un fichu lié au-dessous du menton.

Le Cici vit sans instruction, sans éducation, sans tradition et sans souvenir ; il n'a souci ni d'hier ni de demain ; il a pour industrie la confection des douves de tonneau et la fabrication du charbon ; il garde ses brebis, et son champ, situé près du Carst, exposé à la bora, est maigre et ne produit ni raisins ni oliviers. A peine celle qui sera sa compagne sait-elle marcher, qu'elle doit charger sur ses épaules un faix trop lourd pour ses forces, et cependant elle franchira les rochers abrupts et les chemins hasardeux le dos penché, mais tricotant toujours son bas de laine. Elle ne sourit jamais, elle est muette et résignée ; quand on passe près d'elle, elle demande l'aumône. De son village à la ville il faut qu'elle vende son fardeau ; le rapporter serait trop pénible, et si la journée a été mauvaise, elle sera obligée de le laisser pour une obole.

A Trieste le Cici se divertit, il cause, il boit, il chante ; sa femme, elle, reste à la porte du cabaret, garde la charrette et ploie sous le faix : c'est la femme kabyle, qui regarde son mari comme le maître et seigneur. Le Cici en parlant d'elle dit : « Ma femme, sauf vot' respect. » Mais comme on jette un os à ronger à un chien qu'on aime ou qu'on supporte, il tend parfois à sa triste compagne un verre à moitié plein, et cette face noire s'illumine à peine.

Les villages de Cici sont misérables. C'est dans les *ventes* qu'il faut les voir, en liberté, faisant le charbon et vivant en plein air comme des Tsiganes en voyage ; mais encore qu'ils ne soient point dangereux, il ne faut pas s'y fier. Ils ont la morale facile et sont tout à fait inconscients au point de vue de la propriété. Ils étendent la main et prennent ce qui est à leur portée ; dans les villes l'administration les surveille de près, dans la campagne leurs instincts sont connus. Le curé de Mune, un ecclésiastique dévoué qui avait ouvert des écoles et auquel on doit beaucoup dans ces régions, tentait de civiliser cette tribu singulière. Il avait ses poules au premier étage, dans la pièce où il reçoit ; et comme Burton, le célèbre voyageur, s'en étonnait, le bon prêtre fit un geste d'humilité qui voulait dire : « Mon poulailler serait bientôt vide s'il était au rez-de-chaussée. »

Le Cici est catholique ; il a ses superstitions, mais nul fanatisme ; il est beaucoup plus indifférent que le Slave. La famille de Cici que nous reproduisons est un échantillon assez caractéristique de ces types curieux.

Sous le premier Empire, alors que Marmont gouvernait l'Illyrie, il fit fusiller, près de Basovizza, un certain nombre de Cici qui détraquaient régulièrement les voyageurs ; l'endroit de l'exécution se nomme encore aujourd'hui « le Fleuve du sang ».

Il est très-difficile de faire de la statistique exacte chez des gens comme les Cici, mais je suppose qu'ils doivent être à peu près au nombre de trois mille, y compris ceux du lac de Cèpech ; aujourd'hui ils ont des écoles, et l'Autriche, lentement mais sûrement, accomplit là son œuvre civilisatrice. Leur cabane est divisée en deux parties, une pour les animaux, l'autre pour eux ; elles n'ont pour toute fenêtre qu'un petit carré toujours protégé par une grille assez forte ; pas de cheminée ni de foyer, la fumée sort par la porte. Ils tissent leurs vêtements à la main comme on tricote un bas ; ils emploient la laine blanche pour leurs pantalons, et la laine brune pour leurs vestes sans se préoccuper jamais de la faire teindre.



L'INTÉRIEUR DE L'HABITATION DU CURÉ DE MUNE, VILLAGE DES CICI.

Partout ailleurs que chez les *Cici* (sur le territoire de Trieste bien entendu) le costume est moins caractérisé pour les hommes que pour les femmes ; on ne rencontre plus que rarement dans la ville les paysans à veste ronde brodée sur les coutures, à longs gilets garnis de boutons de filigrane, au pantalon flottant s'arrêtant au genou, coiffés d'un haut bonnet en peau de loutre ou de renard, qui offre une surface aux vents terribles de ces plages.

Une classe de la société féminine, les *Sartorelle*, « les Couturières, » extrêmement nombreuses à Trieste, quoiqu'elles portent un costume qui se rapproche beaucoup de celui de nos régions, frappe le voyageur par une physionomie très-particulière. Ce n'est point à dire qu'elles soient toutes jolies, mais la plupart sont intéressantes, et, de l'avis des dames de Trieste même et des hommes de la société, elles constituent l'élément gracieux de la population et luttent avec l'aristocratie de la ville. Les types sont extrêmement variés, en raison de la diversité des races ;

un teint clair, transparent, rose et éclatant fait un repoussoir à un autre teint mat, pâle, bruni par le soleil. A l'encontre des Italiennes, qui ont pour elles le naturel, elles sont affectées dans le geste et prétentieuses dans la démarche. Les cheveux sont très-abondants, souvent très-crêpés, et, quand ils ne le sont point, l'artifice supplée avec excès à la nature : on ne pousse pas plus loin l'art de se décoiffer avec grâce. Elles sont habilement négligées dans leur tenue : il semblerait qu'elles tiennent à avoir l'air de sortir de leur lit ; le corset leur est inconnu, la robe n'a pas l'air de tenir sur le corps, mais il résulte de cet ensemble, qui peut sembler bizarre au lecteur, un assez grand charme, très-difficile à définir.

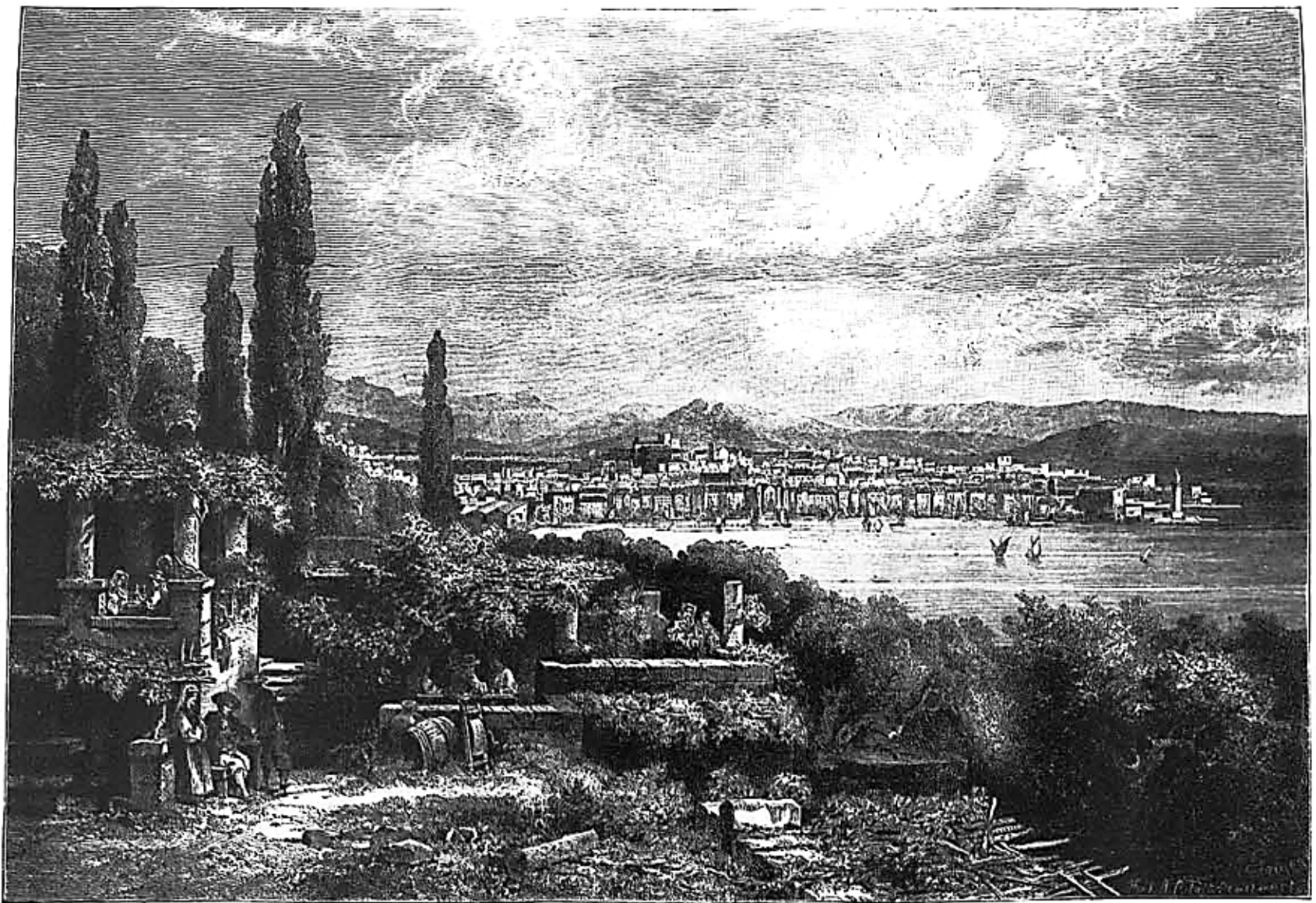
L'hiver est doux à Trieste ; il le serait bien davantage sans la *bora*, vent terrible qui, il y a quelques années encore, obligeait la municipalité à tendre des cordes dans certaines rues pour éviter les accidents. Un peu au-dessous de Saint-Peter, il y a quelques années, la *bora* soufflait avec tant de furie, qu'un train qui traversait un viaduc dans le Carst fut renversé par la force du vent et précipité dans l'abîme, et cela dans les premiers jours de l'inauguration de cette voie ferrée, si longtemps attendue.

Les résidents se plaignent des alternatives de la *bora* et du *sirocco*. Le *sirocco* est étouffant quand il souffle, il semble qu'une chape de plomb tombe sur la ville ; la *bora* est âpre, aigre et fatale à ceux qui ont les bronches ou la poitrine délicates. Ces vents s'élèvent par séries comme le mistral sur la rive de la Méditerranée, et les séries varient entre cinq et huit jours. Si la *bora* ne soufflait pas pendant l'hiver, le thermomètre descendrait rarement au-dessous de zéro.

L'été, les dalles dont toute la ville est pavée reflètent cruellement le soleil et renvoient la chaleur ; l'atmosphère est lourde, il y a peu d'air et la température est supérieure à celle d'Alexandrie d'Égypte. Les familles de Trieste qui peuvent se donner le luxe de la villégiature abandonnent alors leurs villas des environs pour les châteaux de la Carniole et de la Styrie. Pour quatre à cinq cents florins on peut louer, dans ces belles vallées fraîches, un château bien meublé, avec un parc pour la saison des chaleurs.

Trieste se divise en trois parties : la ville ancienne, la ville moderne ou commerciale et une ville agreste qui s'étage sur les hauteurs. La première est habitée par la petite bourgeoisie et la population malheureuse ; aboutissant au Corso même, elle a, au cœur de la cité, des rues circulaires, comme la *rue des Boucheries*, qui a tout le caractère d'un ghetto assaini par une municipalité vigilante ; puis, par faibles pentes, par séries d'escaliers rapides ou par de grandes rampes d'une déclivité plus douce, elle monte jusqu'au vieux château et à la cathédrale. La ville agreste est assez riante et s'éparpille jusqu'aux rochers arides dominant toute la baie ; quant à la ville commerciale, elle borde les quais et ceint le port jusqu'à Saint-André et à la pointe du golfe. Ces immenses hôtels, ces palais d'une proportion colossale rappellent les palais de Milan ou ceux de Gènes, moins les nobles lignes de leurs façades. C'est là qu'habitent les grands banquiers, les riches commerçants ; en suivant la ligne du golfe, on arrive à une promenade ombragée qui, par sa situation au bord de la mer et par les horizons, rappelle beaucoup celle du Prado à Marseille. C'est là que s'élèvent l'arsenal du Lloyd et les cités ouvrières de cette puissante Compagnie. On ne compte guère à Trieste plus de cent cinquante mille habitants ; la densité de la foule, cette activité fiévreuse qui indiqueraient une population plus nombreuse, le grand nombre des magasins, leur développement et la hauteur des étages, créent l'illusion d'une ville plus peuplée.

Les monuments sont rares, car les vicissitudes ont été grandes, les luttes incessantes et les attaques redoublées. En 1600, la peste a détruit les deux tiers de la population. La colonne votive de la place de la Bourse, la fontaine de la place Majeure, allégorie embrouillée sculptée par Mazzoleni, une forteresse dont la construction fut décrétée le 14 avril 1518, une église qui est faite de pièces et de morceaux de tous les âges, mais qui par cela même est d'un assez grand



TRIESTE.

intérêt archéologique ; l'église grecque, la synagogue, les chapelles des différentes communions, les hôpitaux, le collège des marins, l'arsenal du Lloyd, la Bourse et le *Tergesteum* complètent la liste de ses monuments. Une bibliothèque civique, fondée par les patriciens peu de temps après la suppression des jésuites et la dispersion de leurs livres, est enrichie d'un legs inappréciable du docte Rosetti : la collection *Petrarchesca* et la *Piccolominea*, offrent à l'érudit de grandes ressources. Les archives, où six cents ans de documents bien classés forment une mine précieuse pour l'étude de la législation, de la jurisprudence, l'administration, le commerce et la statistique, ont été fondées aussi par les patriciens de Trieste.

IV

Le fonds de terre sur lequel s'élève la ville nouvelle formait autrefois des marais et des salines ; chaque voiture qui passait les portes était tenue de fournir une certaine quantité de terre ou l'équivalent en argent. Le port, qui, il y a peu de temps encore, ne présentait qu'une rade, n'est pas, paraît-il, dans de bonnes conditions, malgré les énormes dépenses qu'on y a faites. Le fond est vaseux, les sondages ont été faits avec peu de précision, les blocs de béton jetés pour assurer le lit se sont enfouis dans la vase qui a été refoulée dans le port même et n'offre pas de prise à l'ancrage.

Toutes les villes empruntent leur intérêt au caractère dominant qu'elles affectent ; or Trieste, ville essentiellement commerciale, vaste entrepôt où chaque maison a son rez-de-chaussée aménagé de manière à emmagasiner les produits de consommation, est véritablement intéressante par la prodigieuse activité de l'échange et la fièvre des affaires. Le *Tergesteum*, sorte de club commercial, avec l'admission à deux degrés pour en favoriser l'accès à toutes les classes, est le symbole puissant de cette activité ; là affluent les dépêches du monde entier, les nouvelles des marchés de grains, de cafés, de coton du globe entier. Les arrivées et les départs des bâtiments, les renseignements statistiques et les nouvelles politiques, les correspondances des courtiers, celles des étrangers, les dépêches privées, les ordres de vente et d'achat se localisent dans cet établissement. Dans ces salles toujours ouvertes, disposées aux quatre angles d'une croix dont les bras sont un vaste passage libre pour la promenade, on trouve les journaux de toutes les langues, sans en excepter aucune. L'armateur qui attend un navire dont on lui a annoncé le départ par le télégraphe, en surveille l'entrée dans le port ; le spéculateur qui a monopolisé des cafés de certaines provenances vient savoir si la récolte a été abondante au lieu de production et quelle en est la qualité. Une dépêche du Bordelais qui annonce aux Triestains une vendange opulente remplit les cœurs de joie, car Trieste approvisionne le midi de merrains, venus de l'Allemagne, et fabrique les douves de tonneaux, dont le produit s'élève annuellement à trente millions de francs. La différence entre la récolte d'une année et celle de l'autre peut augmenter ou diminuer de quinze millions le chiffre des affaires.

Que de types dans ce *Tergesteum* et quel intérêt pour celui qui passe et qui étudie, bien détaché de toutes ces choses, mais assez ouvert d'esprit pour les comprendre et en apprécier le côté attachant ! La foule a abandonné la Bourse, monument spécial dont on aperçoit, sur notre dessin, le petit portique aujourd'hui livré aux bureaux consulaires ; et c'est en plein air, devant le théâtre, aux portes mêmes du *Tergesteum*, que se font les transactions.

La *Députation de la Bourse* et le *Lloyd* sont les deux grandes institutions qui, après les efforts bienveillants de Charles VI et de Marie-Thérèse, ont le plus fait pour la prospérité de Trieste. La *Députation*, fondée en 1794, correspond à peu près à nos chambres et à nos tribunaux de commerce, mais ses attributions sont beaucoup plus étendues. Elle a la police du port.

le règlement des droits de navigation, la direction des écoles de navigation, la construction et l'entretien des phares sur toute la côte d'Istrie et de Dalmatie, la police du golfe et sa sécurité. L'institution est privée, mais par sa puissance, sa richesse, son développement, elle devient un appui et un secours pour le gouvernement et collabore avec lui pour le bien public.

Le *Lloyd autrichien* (le nom de l'initiateur de ces grandes compagnies est devenu un nom générique) a été formé en 1833, en fusionnant toutes les compagnies d'assurances de Trieste. Les promoteurs avaient pour but de créer, à l'instar des Anglais, un point central pour le développement du commerce, de l'industrie nationale et de la navigation commerciale de l'Autriche. Le *Lloyd* comprend trois sections : les assurances maritimes, œuvre fondamentale de la Compagnie; — la navigation, c'est-à-dire le département de la marine, transport des passagers et marchandises par un service régulier entre les ports nationaux et étrangers de l'Adriatique, de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les arsenaux pour la construction des vapeurs affectés à ce service; — enfin la section littéraire et artistique, sorte de département de l'instruction publique et des relations extérieures qui se donne pour mission de réunir tous les renseignements qui peuvent influer sur le mouvement commercial. Cette section collectionne les rapports statistiques sur les points où on touche, les lieux de production des marchandises et des récoltes, et toutes les notions utiles au commerce et à la vie intellectuelle.

Le *Lloyd* a son club, son imprimerie, ses ateliers de gravure, ses journaux commerciaux, politiques et pittoresques. Les arsenaux du *Lloyd* sont très-puissants et spéciaux à la Société, mais cependant elle a recours aux grands constructeurs anglais, qui parviennent à produire à meilleur marché et offrent souvent plus de garanties de bonne exécution.

Trieste compte en outre une *Société navale adriatique*, qui occupe quinze cents ouvriers et qui a produit les plus grandes frégates cuirassées de la flotte austro-hongroise, parmi lesquelles le *Kaiser* et la *Lissa*, et un *Établissement technique Triestain*, situé à *San Rocco*, et qui, fondé seulement en 1858, compte dans ses chantiers douze cents ouvriers et huit cents dans son établissement technique. Placé sous la direction des frères Strudlhoff, l'*Établissement technique* a construit déjà cent cinq bâtiments bois et fer, parmi lesquels la *Custoza*.

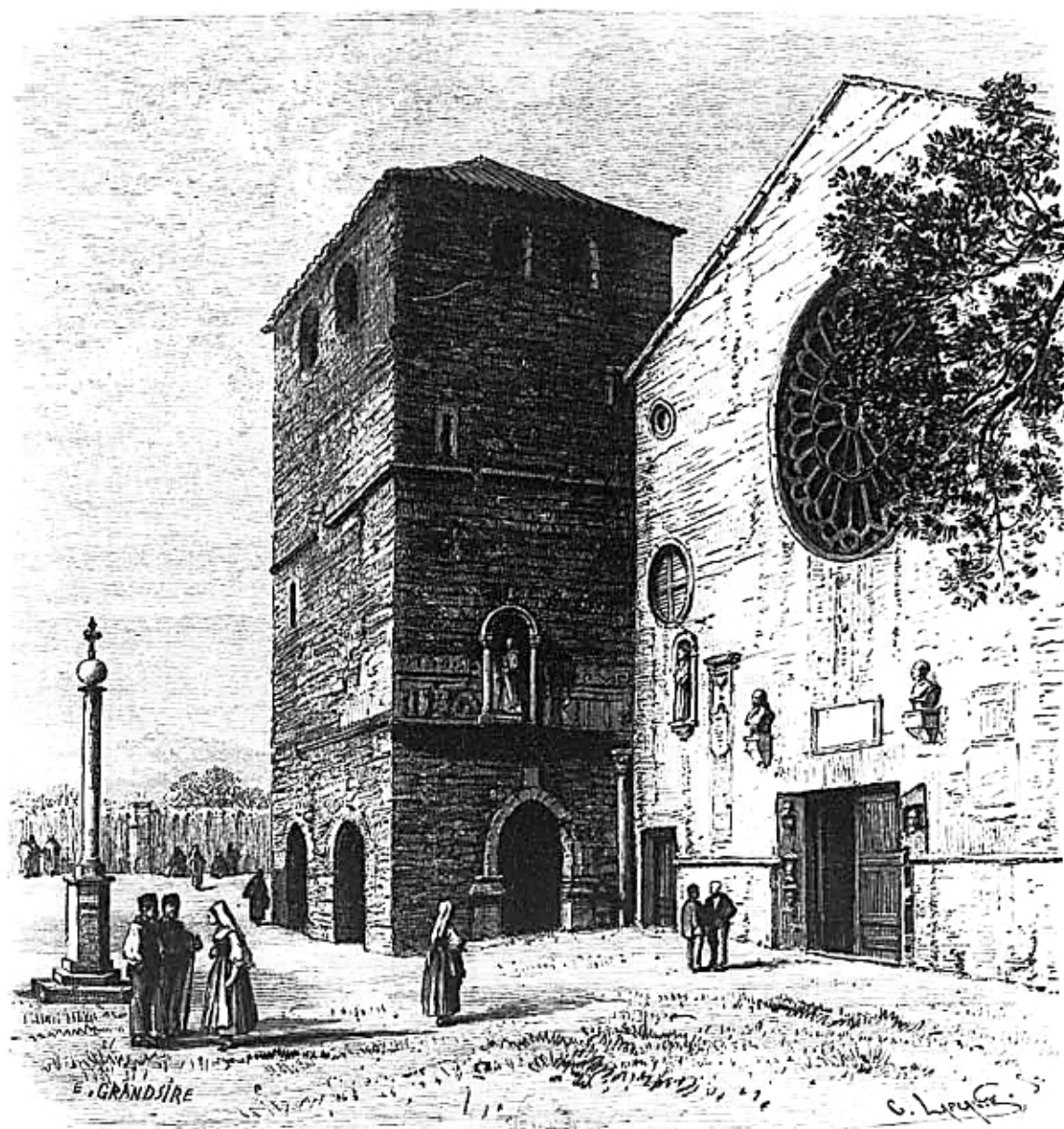
V

Il était difficile de visiter Trieste, sans énumérer au moins ces divers établissements pratiques, qui sont certainement sa meilleure gloire. Nous allons monter à Saint-Just, à la vieille église située dans la ville ancienne qui domine la cité commerciale; là nous trouverons quelques vestiges qui nous parleront des antiques possesseurs de la cité.

On peut arriver à Saint-Just en voiture et par de longues pentes; tous les véhicules de la ville sont munis de freins sans lesquels ils ne pourraient circuler dans les rues rapides et dallées jusqu'à leur faite. Si on s'engage à pied, on prend des séries d'escaliers étroits, d'un aspect amusant, qui s'encaissent entre de hautes murailles d'où débordent des jardins en terrasse; et peu à peu, à mesure qu'on se retourne dans le trajet, on découvre la rade, le port, la marine, les grands bâtiments carrés des quais, où se fabriquent les voiles et les accessoires de la navigation. Vue des hauteurs de Saint-Just, la ville a l'aspect de Gènes, et les quartiers qui avoisinent l'église sont bien méridionaux et ne manquent point de caractère. La végétation devient moins rare, elle se présente même assez luxuriante. Adossés aux murs bas qui servent de parapets aux rampes, des groupes d'enfants nus, bruns comme des Tsiganes, se jouent au soleil. Des vieilles, dignes des cavernes de l'Albaïcin, échenillent sur leurs genoux les têtes brunes et crépues de

grandes filles jaunes, auxquelles il ne manque que la jupe pailletée et le pandero pour figurer dignement dans un quadrille de gitauas.

A deux pas du large escalier qui mène à la terrasse de Saint-Just, une inscription en carac-



TRIESTE : ÉGLISE DE SAINT-JUST.

ères antiques, *Lapidario Aquilense*, attire nos regards ; nous heurtons le marteau de la porte et pénétrons dans un enclos mystérieux où les lierres croissent sur des cippes ruinés, des statues antiques, des bas-reliefs d'un beau travail, des stèles aux inscriptions hiéroglyphiques. A droite de la porte, et adossé à une haute muraille qui ferme un côté de l'enceinte, s'élève un temple de construction moderne et de style grec ; la porte entr'ouverte laisse voir, à la place de l'autel,

sur son piédestal, et se détachant sur le fond rouge-sang des parois, une statue antique de dimension colossale, ruinée par le temps. Appuyés contre les plinthes, de nombreux fragments sont rassemblés. On accède au fond de l'enclos solitaire par une allée semi-circulaire, bordée, en guise de balustrades, d'urnes romaines en pierre et en marbre; l'enfant qui nous guide soulève un des couvercles : elles sont pleines de petits cubes vitrifiés qui servaient aux ouvriers des premiers siècles pour leurs décorations de mosaïque; quelques autres contiennent encore des cendres des aucêtres. Nous franchissons une seconde enceinte où, comme dans un cimetière, de beaux arbres nouveaux, d'un mouvement pittoresque et à branchages bas, abritent encore des fragments de tous les âges, des tombeaux antiques, des moulins à huile, des métopes et des frises brisées qui jonchent le sol. Une grande rosace romane, provenant de l'église de Saint-Just, est couchée sur l'herbe. L'art romain se mêle aux vestiges byzantins, aux sculptures du moyen âge et de la renaissance vénitienne. Un monument moderne, appuyé à la rampe même qui conduit à l'église, qui porte le nom de Jean Winckelmann et contient les restes du grand critique d'art assassiné à Trieste par son domestique, dans le but de le voler. Ce monument, élevé en 1832, est le produit d'une souscription, et les noms de ceux qui y ont pris part sont gravés sur le marbre.

Nous pourrions, à l'aide de ces fragments, que la piété publique a bien fait de recueillir, reconstruire l'histoire de Trieste, romaine d'abord et municipale, ravagée au cinquième siècle de notre ère par ces barbares qui vont détruire Aquilée, saccager Padoue et fondre sur Rome. Byzantine avec les empereurs grecs vainqueurs de Théodoric, le roi des Goths, vénitienne au dixième siècle, dominée par les patriarches d'Aquilée au douzième, autrichienne au quatorzième par la paix de Turin et l'acte spontané de *Delizione* aux archiducs d'Autriche, française à la Révolution et sous l'Empire, assiégée tour à tour par les Vénitiens, par les Génois, par les Autrichiens et par les Anglais, la ville est enfin revenue à l'Autriche.

La façade de Saint-Just est neuve et tellement restaurée, que l'église semble offrir tout d'abord bien peu d'intérêt pour le voyageur; c'est le siège de 1813 qui l'a détruite presque de fond en comble. Elle s'élève au-dessous du château fort, de sorte que l'attaque aussi bien que la défense lui ont été fatales. Une inscription consacre la date de la restauration. Un tombeau antique en marbre, orné de figures très en relief et couvert d'inscriptions, séparé en deux dans sa ligne d'axe et encastré dans chacun des montants de la porte principale, arrête d'abord les yeux du voyageur. Cette façade, plate, sans ornements autres que des bustes en bronze des évêques de Trieste, est buttée par une tour carrée, beaucoup plus ancienne que l'église elle-même, sorte de clocher abrupt, percé de portes ogivales qui laissent voir, à travers une grille qui en protège l'entrée, la large trouée d'un sol antique beaucoup plus bas que celui de l'église. Par une combinaison singulière dont les archéologues n'ont pas encore révélé le secret, au point même où la tour se rattache à la façade, une colonne antique, enterrée de plusieurs mètres et engagée dans la construction, soutient encore l'architrave du temps, reste évident d'un temple très-orné, avec les métopes de l'entablement bien divisées, formant une frise d'un beau caractère et représentant des trophées, des instruments de musique guerrière séparés par les triglyphes réguliers. Le larmier, très-soigné d'exécution, se dessine, engagé aussi à niveau dans les assises de la tour; et dans l'axe d'une des trois façades de ce bizarre appendice, qui est venu se bloquer dans ce temple en ruine, les Vénitiens ont encastré une de ces petites niches à colonnettes surmontées d'un toit trilobé de la fin du quatorzième siècle sous lequel s'abrite la statue de saint Just. Il y a là tout un problème archéologique à résoudre, et, en tout cas, quatre époques essentiellement distinctes ont laissé leur trace dans ce coin que nous venons de décrire.

L'intérieur, à première vue, semble encore plus dénué d'intérêt que la façade ; mais si la toiture a été effondrée par les bombes, dans l'ombre des tabernacles, à droite et à gauche du



MONUMENT DE JEAN WINCKELMANN.

maître-autel, qui n'a lui-même aucun intérêt artistique, brillent deux admirables culs-de-four en mosaïques byzantines. Malheureusement, les fresques qui ornent les murs du soubassement ont perdu tout caractère par les odieuses restaurations qu'elles ont subies.

La première chapelle des bas-côtés, à droite du maître-autel, arrête aussi le visiteur : là reposent tous les Montémolin, souche des don Carlos de Bourbon, dont les compétitions ensanglantèrent récemment l'Espagne. Le premier est intitulé, dans l'inscription lapidaire, « Charles V, roi d'Espagne ; » il est mort le 6 mars 1855, à l'âge de soixante-six ans, et sa femme, la reine Marie-Thérèse de Bourbon, morte le 16 février 1874, repose à ses côtés, sous une plaque de marbre aux armes d'Espagne, avec les fleurs de lis aux angles.

Au-dessous sont leurs enfants : Charles VI, comte de Montémolin, fils aîné de Charles V, mort à Trieste à quarante-deux ans, le 13 janvier 1861 ; et, à côté de lui, sa femme, Caroline de Bourbon, morte le même jour de la même année, à six heures de distance, à l'âge de quarante ans. On se demande par quelle mystérieuse fatalité ces deux Bourbons, jeunes et pleins de vie, sont descendus dans la tombe à quelques heures de distance l'un de l'autre ; et un soupçon involontaire traverse l'esprit.

Une dernière inscription annonce que les restes d'un autre infant d'Espagne, Ferdinand, troisième fils de Charles V, décédé, lui aussi, à l'âge de quarante ans, à Brumsee, en Styrie, reposent à côté de son père et de son frère.

Un dernier personnage, qui eut son heure de célébrité et qui est resté un type dans l'histoire de l'Empire, Fouché, duc d'Otrante, dort aussi son dernier sommeil sous les voûtes de Saint-Just.

VI

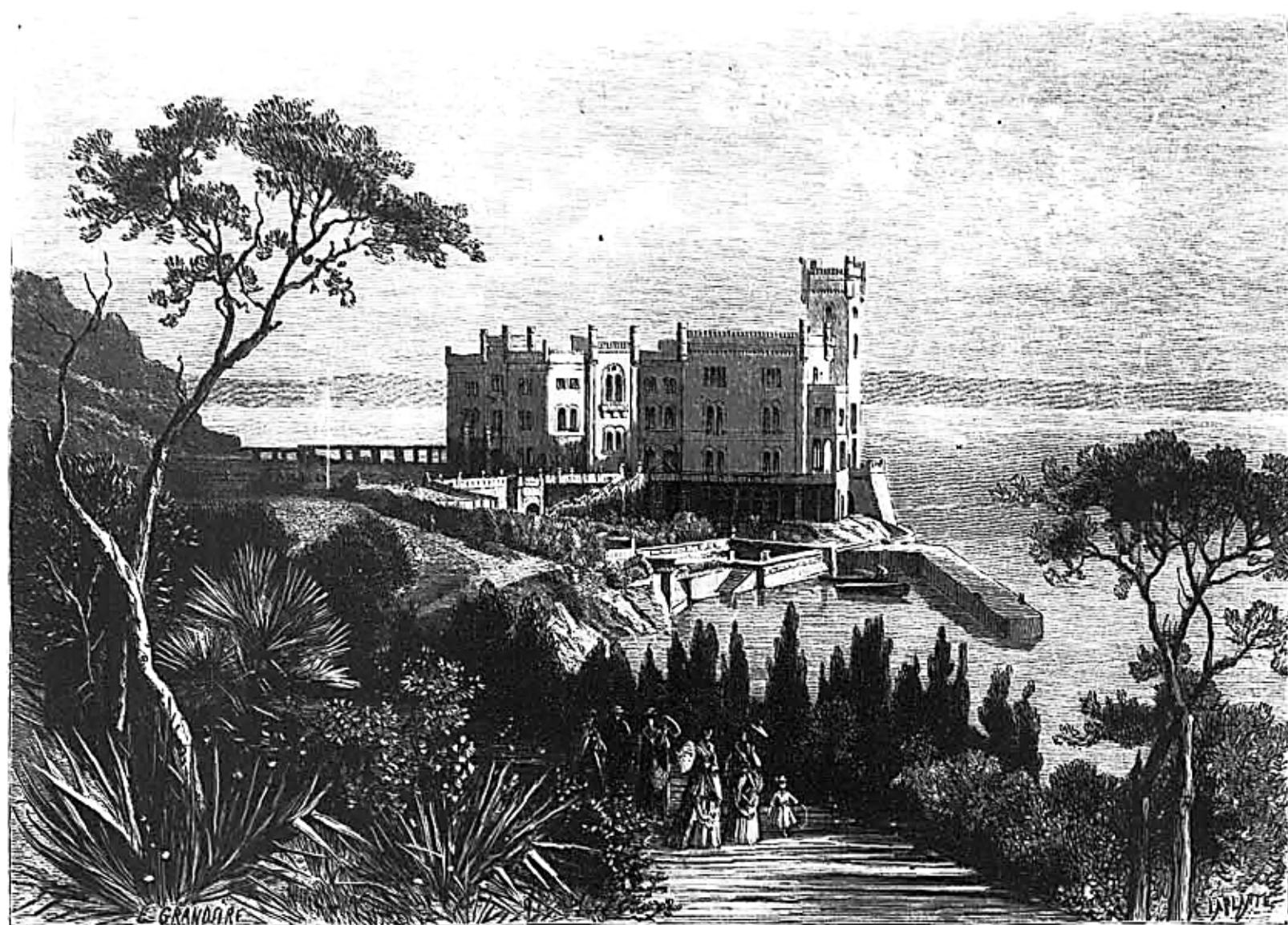
De Trieste, on peut visiter en quelques heures sur la côte à l'ouest de la ville le château de *Miramar*, fondé par l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, celui-là même dont les destinées furent si tragiques.

Alors qu'il était archiduc, privé par les événements de sa vice-royauté lombarde, ce prince avait fixé sa résidence à Trieste. D'une activité inquiète, d'un esprit large et entreprenant, il avait résolu de transformer en jardins les rochers stériles de la pointe ouest du golfe, et d'élever son palais sur la base même des rochers battus par les flots.

La route qui conduit de Trieste à la résidence, aujourd'hui déserte, traverse d'abord ces grands espaces gris de poussière, peuplés de dépôts, de magasins et de chantiers qui entourent une grande ville commerciale. Du côté du port neuf, on a gagné le terrain sur la montagne dont on a attaqué les premières assises pour les jeter dans la mer et combler le fond. C'est une marine d'un aspect gris, traversée par des tramways, des voies ferrées ; sans jardins, sans habitations de luxe. Bientôt cependant le site devient plus riant, la ville s'éloigne peu à peu et la campagne commence ; on ne voit plus à droite de la route que quelques cabarets engageants, où des tables se dressent sous des ombrages ; à gauche la mer vient jouer sur le sable. C'est San Bartholo, sorte de faubourg où le dimanche et les jours de fête la ville déborde et la population vient se divertir dans ces jolies guinguettes d'un caractère italien. En une heure à peine on arrive au château, qu'on découvre de loin, à la pointe du golfe, découpant ses tours crénelées sur un clair horizon.

Miramar (*regarde-mer*) est une véritable conception ; les gens pratiques diront peut-être que c'est une folie ; mais, en tout cas, ce n'est point un homme vulgaire celui qui lutte à ce point avec la nature et, versant l'or à pleines mains, fait d'un rocher aride un verdoyant jardin où les lianes s'enlacent au tronc des arbres exotiques.

Un grand bois d'oliviers s'élevait là naguère, sur le penchant d'une colline rocheuse qui venait mourir à la mer en s'émiettant en larges blocs amoncelés les uns sur les autres, comme



VILLA OF MAUREL IN TRIER. THE CHATEAU OF MAUREL, RESIDENCE OF THE EMPEROR MAXIMILIAN.

les ruines d'une construction cyclopéenne. A mi-côte, mais bien au-dessus du château, passe le chemin de fer qui, de Trieste, se raccorde à Nabrezina avec la voie italienne et celle de Vienne. Le château date d'hier ; il est construit dans ce goût gothique carré qui rappelle l'immense arsenal de Vienne et nombre de constructions publiques de cette ville ; le plan est assez tourmenté pour que la silhouette générale soit mouvementée, car les nombreuses tours d'angles détachent leurs créneaux sur le ciel et rompent la sécheresse des lignes droites. On domine la mer à une grande hauteur, et, appuyé aux larges balcons, sur les terrasses fouettées par le vent, on se sent suspendu sur le gouffre adriatique. De quelque côté que l'on se tourne, la vue est splendide : Trieste, assise au pied du Carst avec son golfe et les ports de Muggia, de Pirano, et la côte d'Istrie qui fuit vers l'est, forment un admirable point de vue. Tourné vers Venise, on a l'immensité devant soi, et, à droite, le littoral du Frioul s'évanouit à l'horizon. C'est certainement la demeure d'un prince et d'un poète, celle aussi d'un esprit qui voulait embrasser toutes choses, d'un homme d'imagination, qui roulait dans son cerveau des conceptions grandioses, et se sentait doué d'une certaine ténacité dans l'impossible. Au point de vue de notre goût français, c'est loin d'être irréprochable ; peut-être quand le temps, ce grand harmoniste, aura passé sa patine sur ces boiseries trop vernies, noyé dans des ombres transparentes ces fonds de grande salle qui arrivent aux premiers plans, éteint enfin partout ces ors trop neufs, et glacé ces peintures trop vives ; l'œil se reposera-t-il avec plus de satisfaction sur ces intérieurs. Mais, en tout cas, sans entrer dans le détail, rien ne vient déranger dans l'imagination du visiteur le portrait qu'il a pu se tracer à lui-même de ce prince aventureux, chevaleresque, de ce rêveur aux yeux bleus, né sur les premières marches du trône de Charles-Quint et auquel il fallait une couronne.

On arrive aux appartements supérieurs par une immense *hall* qui monte de fond et où se déroule l'escalier, tout orné d'armures de chevaliers, de trophées, de panoplies, de bois de cerfs, d'écus et d'armoiries. Dans le cabinet de travail, dont nous donnons l'intérieur, construit sur le modèle de celui qu'il avait à bord de la frégate *la Novarra* quand il accomplit le tour du monde, Maximilien se révèle : là, les choses ont leur poésie, et tout parle fortement à l'imagination.

Sur la table de travail, on voit à côté du livre entr'ouvert, les bustes d'Homère, de Dante, de Shakespeare, de Byron, et celui du vieux prince de Metternich. Dans la bibliothèque je lis les noms de nos poètes français, les plus grands et les plus humains. Pour la mémoire tous les souvenirs, pour l'esprit toutes les évocations : ici ce sont des portraits d'amis dans des cadres sur lesquels les yeux du prince s'arrêtaient en travaillant ; là, dans sa vaste envergure, entourée de figures allégoriques, pend la carte de l'empire de Charles-Quint, prodigieux royaume taillé à coups d'épée dans le globe, et sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

Dieu sait quelles visions grandioses et quels rêves impuissants cette imagination de poète aura évoqués en face de cette carte ! Et, à deux pas de là, sur un petit chevalet, dans un coin bien intime, cette Parisienne mélancolique de l'*Auto-da-fé* d'Heilbuth, le peintre habituel des cardinaux, qui, assise au coin de son feu, brûle les dernières lettres d'un amour défunt, et le bouquet fané d'où s'échappait encore un parfum plus subtil que celui des fleurs, le parfum des souvenirs.

Dans les divers salons, à chaque pas, peint de la main de Cesare dell' Acqua, le peintre triestain, une toile représente un des épisodes du drame shakespearien qui commence comme une fête et finit comme la plus sombre tragédie. Puis vient la salle du trône, ruisselante d'or, avec le portrait en pied de Maximilien portant en main le sceptre, et vêtu du manteau impérial. Par une effroyable dérision du sort qui glace positivement le cœur, à côté même du portrait on lit cette inscription fatidique : *Si fortuna jurat, caveat tolli !*

Plût à Dieu pour nous tous, et pour cette princesse dont la raison a sombré dans ce lugubre voyage, que le prince n'eût jamais écouté la voix de la sirène, et qu'il eût détourné les yeux le jour où la fortune décevante vint passer en chantant sur sa route !

Le jardin est tracé dans le rocher même sur lequel on a rapporté la terre qu'on a nivelée à coups de mine ; de grandes allées bien tracées, des tonnelles conduisant à des grottes, des exèdres, des statues, de larges rampes architecturales, donnent à cette création son caractère à la fois rustique et monumental.

On a regagné les différences de niveau considérables par des séries d'escaliers ou de grandes pentes sablées ; la végétation est bien méridionale : là croissent les variétés de cyprès ; la *segua gigantea*, le *chamærops excelsa* et le *pittosporum* sont en fleur. A droite du château, à une hauteur considérable au-dessus de la mer, s'élève un chalet retiré ; c'est là que la princesse vint s'enfermer pendant trois mois, après le lugubre dénouement.

Abrité par un môle élégant, et dans l'anse formée par le promontoire même où s'élève le château, on descend à un petit port par des escaliers qui longent de hauts murs de soutènement en arcades et sur lesquels se balancent de grandes lianes. C'était la *Darsena* où s'abritaient le yacht du prince et ses embarcations. Aujourd'hui, dans ces eaux tranquilles, se balance la chaloupe à vapeur du comte Brandi, dont le château est proche ; et sur les larges dalles chauffées par les rayons, deux matelots dorment la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Il n'y avait point d'eau à Miramar ; le château serait mort de soif, et sous ce climat sec les jardins auraient dépéri ; on a construit une machine sur la hauteur et attiré l'eau de la Rieka, dont le cours aboutit à la mer près de Trieste. Nous gravissons la colline et nous sortons dans la campagne ; une petite *bierhaus*, cabaret villageois dans la montagne, montre là ses tables abritées sous de grands oliviers, et des sous-officiers autrichiens boivent sous ces tonnelles romantiques avec de belles filles aux coiffes blanches qui tranchent sur leur peau brune.

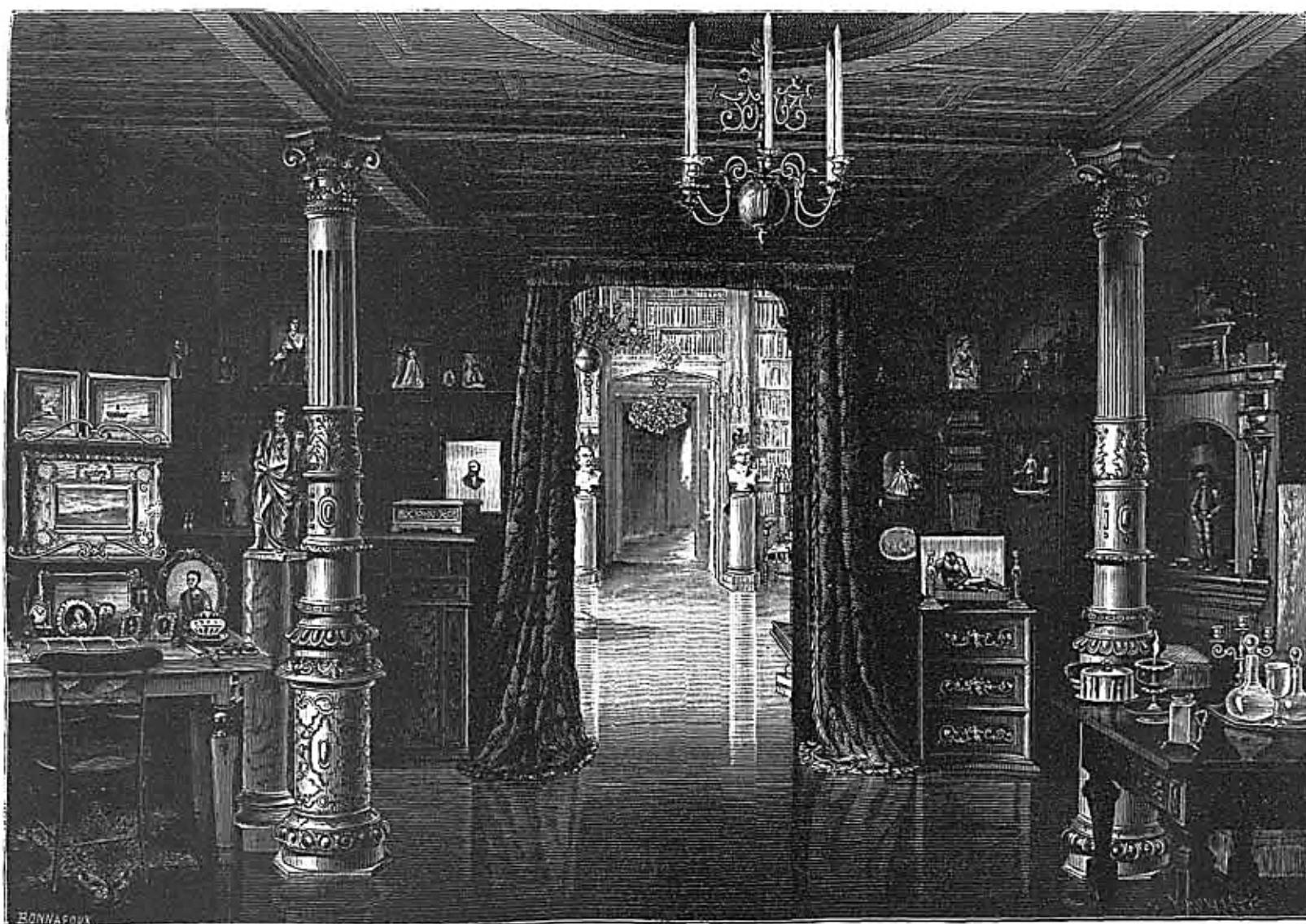
A quelques pas de la porte d'entrée, sur la route en corniche qui mène à Miramar, un petit musée réunit tous les souvenirs personnels du prince, ses vêtements, ses armes, son sceptre, à côté des collections qu'il avait formées dans ses voyages : échantillons d'histoire naturelle, photographies curieuses des pays parcourus, fragments de sculptures égyptiennes, objets de céramique des Aztèques.

VII

Un matin, par un beau temps frais, je me suis engagé à l'aventure sur la route qui va de Trieste à Fiume ; j'ai traversé d'abord ces faubourgs poudreux qui entourent les grandes villes, puis, par de longues pentes, j'ai gagné la grande route, bordée de villas modestes.

Les paysans des environs, les femmes de Servola, de Cattinara, de Rizmaune, venaient au marché de Trieste juchées sur de petits ânes gris ; des Cici à la face rébarbative conduisaient leurs longs chariots et encombraient les routes. Le pays est très-vallonné ; à droite, à gauche, s'élèvent des collines ; les chemins présentent des côtes énormes, et il est impossible, de quelque côté qu'on s'oriente, de découvrir de grands horizons. Bientôt je dépasse le cimetière, immense nécropole où, séparés seulement par des grilles et se distinguant par les différentes formes qu'affectent les tombes, reposent les morts de tous les cultes, depuis le catholique romain jusqu'au mahométan. Un gardien à tête de bachi-bozouk, coiffé du tarbouch, dans une petite loge meublée à la turque à l'entrée du cimetière, surveillait son café en fumant le chibouque.

Fatigué de marcher entre deux murs sans découvrir de nouveaux horizons, j'ai pris la



ENVIRONS DE TRIESTE : LE CABINET DE TRAVAIL DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN, A MIRAMARE.

première route qui s'offrait à moi, celle qui, contournant la ville à une distance d'une lieue, mène, en passant devant les abattoirs, au golfe de Muggia, à l'est de Trieste. C'est un sentier qui traverse une vallée fertile, aimable, avec de beaux arbres qui croissent à l'abri de la Bora. Le petit port blanc de Muggia s'élève à l'autre bras du golfe, et, à sa pointe, le grand arsenal de construction de l'*Établissement Technique Triestain* des frères Strudlhoff. Au fond de l'anse, de nombreux ouvriers creusaient les fondations de vastes dépôts de pétrole que le Lloyd fait construire.

Dans la parité ouest du golfe, des vestiges de petits murs en ruines, bassins démantelés qui semblent autant de digues abandonnées, sur lesquelles croissent de longs roseaux et viennent s'arrêter les algues vertes et les herbes marines, m'ont indiqué les anciennes salines de Trieste ruinées par les Vénitiens, qui voyaient là une rivalité dangereuse au monopole qu'ils exerçaient dans l'Adriatique.



TRIESTE : LA SALINE DE LUSANDRA, DÉTRUITE PAR LES VÉNITIENS.

Pendant cette longue guerre qu'elle entreprit contre les Uscoques (corsaires dont nous retrouverons les traces à chaque pas dans ce voyage, depuis Pirano jusqu'à Cattaro), la République, au milieu de son grand mouvement général offensif, dirigea une petite expédition spéciale dans le but de détruire la saline dont nous donnons ici le dessin, saline fondée alors depuis quarante ans seulement, et qui est désignée dans des documents historiques sous le nom de *Saline de Lusandra*. Pendant qu'ils renversaient les digues dont nous voyons encore là les traces, et qu'ils comblaient les canaux, les sujets autrichiens, ceux qui vivaient du travail et du produit de ces salines, fondirent sur l'ennemi, tuèrent nombre d'agresseurs et les poursuivirent jusque dans le Frioul. Une galère vénitienne stationnait dans le golfe pour soutenir le mouvement; le provveditore qui commandait l'expédition dut se jeter dans la mer à cheval, au risque de se noyer, afin de gagner son bord. Fiers de leurs succès, les paysans s'avancèrent sur les terres de la République, saccageant tout sur leur passage. Le gouverneur de Trieste cita les provvediteurs à comparaitre dans trois jours pour avoir à répondre du pillage, sous peine d'être condamnés à être pendus comme brigands; et en même temps il promit six mille ducats à qui les livrerait morts ou vifs.

Le sénat de Venise répondit à son tour en mettant à prix la tête du gouverneur autrichien,

et la guerre, d'abord déclarée contre les Uscoques, fut portée dans le Frioul, soutenue par les paysans istriens et triestains mêlés aux pirates. La République subit un rude échec à la suite de défections dont certaines troupes auxiliaires recrutées dans la Dalmatie donnèrent l'exemple, et ce même sénat dut s'applaudir d'avoir, en 1590, fait élever par Marc-Antoine Barbaro la forteresse de Palma Nova contre les invasions des Turcs et des Autrichiens, car ses armées durent s'y enfermer pour échapper à la ruine. Ces faits se passaient en 1616, et la destruction de cette saline ruinée, dont nous donnons le dessin, fut la cause directe du siège de Gradisca.

VIII

Nous hélons des pêcheurs qui ont tendu leurs filets dans l'ancienne saline, et nous leur proposons de nous faire traverser le golfe, pour aborder au port blanc qui s'élève de l'autre côté.



GOLFE DE TRIESTE : LE PORT DE PIRANO.

Entièrement italienne d'aspect, premier petit port sur la côte, cette ville de Muggia est assez gracieusement assise au pied de la montagne ; un vieux château fort démantelé la domine à droite, et on voit encore les ruines de son enceinte. On se croirait sur l'autre rive de l'Adriatique : voilà la *Piazzetta* réduite, le *Duomo*, la *Loggia* avec son balcon pour proclamer les édits du sénat ; c'est la colonie vénitienne dans sa proportion resserrée. Sur la façade de la maison municipale, un lion féroce, le lion de saint Marc, tient l'Évangile, et porte, sculptée entre les pattes, la date de 1444 en chiffres arabes. Au-dessous, une autre inscription fait allusion à un édit du sénat et est datée 1532.

Il y a là, entassés dans ces ruelles étroites, *stradine* toutes vénitiennes, sept mille habitants dont près de trois mille travaillent à la pointe orientale, dans les chantiers où nous voyons se dresser l'énorme vaisseau cuirassé la *Custoza*.

Toutes ces petites villes ont leur histoire, bien tourmentée, bien pleine de péripéties qui se révèlent par nombre d'inscriptions que nous avons relevées soit sur la place, soit dans les

églises, relativement nombreuses et d'une époque bien ancienne, puisque nous lisons sur la pierre commémorative de la consécration la date 1398.

Muggia compte quatre églises, qui toutes ont leur intérêt : le Dôme est de 1447 ; il a été restauré par le doge Pierre Dandolo.

Après avoir goûté sans regret le vin de Muggia, nous nous faisons transporter au large et dépassons la pointe Sottile qui forme un autre golfe avec celle de Salvatore, où s'élève un phare connu des navigateurs. Voici le port de Capo d'Istria, mais nous y reviendrons quand nous traverserons l'Istrie par terre. Par un temps charmant, doux et frais, guidé par nos deux pêcheurs qui parlent le plus pur vénitien, nous nous balançons un instant sur les flots en face de Pirano, plantée sur la montagne, dominée par sa cathédrale et dont les maisons, construites en gradins, s'avancent jusque sur la langue de terre qui forme la pointe du golfe.

La base de la pyramide s'échancre en un croissant dans lequel s'abrite le port ; toute la partie intérieure forme une pente assez douce, tandis que le revers extérieur et exposé au nord plonge à pic dans la mer. Ce revers est ravagé par la Bora, fouetté par des vagues énormes qui en auraient miné la base depuis des siècles, si, pour le protéger, on n'avait fait des travaux ardu et doublé le rocher d'un parement renforcé d'arcs entre-croisés.

Cette pointe de Pirano, couronnée de vieux murs d'une belle ligne et flanquée de tours, a l'aspect d'un beau décor ; et quand on vient de Trieste par mer, comme nous en ce moment, la vue de la ville est tout à fait séduisante.

C'est un point important que Pirano, un des ports les plus sûrs de l'Adriatique ; plus heureuses que ses voisines, la ville n'a été éprouvée ni par la guerre ni par la peste ; mais cette échancrure de la côte a vu la gigantesque lutte de Barberousse et des Génois ligüés contre la flotte de la République, et dont l'heureuse issue valut à Venise le domaine de l'Adriatique symbolisé par la remise de l'anneau. Le pape Alexandre III, en le remettant au doge Ziani, prononça ces paroles :

« Recevez cet anneau comme une marque de l'empire de la mer ; vous et vos successeurs épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à son époux. »

Telle est l'origine de la cérémonie des fiançailles du doge et de l'Adriatique (1177).

Mais nous allons toucher le sol de l'Istrie ; c'est par la route de terre que nous comptons entrer dans la péninsule : nous nous bornerons donc pour le moment à admirer la vue pittoresque que présente Pirano, et nous traverserons le golfe, abordant à la pointe San Andrea et regagnant Trieste à pied, après cette excursion à Muggia.



LE LION DE SAINT MARC SUR L'HOTEL DE VILLE DE MUGGIA.

